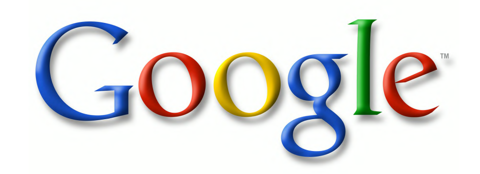
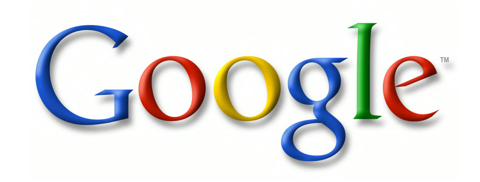










AUX FEMMES.

IMPRIMERIE DE Mme POUSSIN, RUE ET HÔTEL MIGNON, N° 2.

AUX FEMMES.

LE CHAOS,

L'HUMANITÉ, L'HARMONIE.

PAR ***,

INGÉNIEUR CIVIL.



PARIS,

GALERIE DE BOSSANGE PÈRE, RUE RICHELIEU, N° 60.

1835.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté?
Sommes-nous, ô hasard! l'œuvre de tes caprices?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité?

A. DE LAMARTINE, *le Désespoir*.

. . . .
Et toi dont mon souffle est la vie;
Toi, sur qui mes yeux sont ouverts,
Peux-tu craindre que je t'oublie,
Homme, roi de cet univers?
Crois-tu que ma vertu sommeille?
Non, mon regard immense veille
Sur tous les mondes à la fois!
La mer qui fuit à ma parole,
Ou la poussière qui s'envole
Suivent et comprennent mes lois.

A. DE LAMARTINE, *la Providence à l'Homme*.

. . . . . L'avenir est à nous!!!

ANONYME.

ADRESSE.

AUX FEMMES.

C'est pour vous, femmes de tous les rangs, que j'ai fait ces rimes. Au milieu de l'atmosphère sociale qui exerce sur tous son influence délétère, vous êtes, plus que nous encore, condamnées à la dissimulation, à la contrainte, à la fraude, à la vénalité, à l'ignorance, à l'adultère, à l'infamie, et pourtant, il existe une loi divine sous l'empire de laquelle vous pourrez sortir de cet état d'abjection et jouir du rang que la nature vous assigne dans l'humanité ; il existe pourtant un homme qui a constaté cette loi. — Mais vous êtes dans la nuit, vous ignorez et la loi divine, et celui qui l'a dite au monde.

En écrivant cet abrégé, j'ai pensé que dans l'espèce d'atonie où se trouve votre esprit, par suite du peu de culture qu'il reçoit, même parmi les plus privilégiées, vous deviez éprouver de la fatigue et du dégoût à lire et à comprendre une théorie enveloppée du langage souvent aride de l'économie politique ; mais que, présentée dans ce langage rhythmé qui se trouve d'ailleurs en harmonie avec la disposition naturellement poétique de votre esprit, vous pourriez, avec plus de facilité, en saisir l'ensemble, et concevoir alors le désir d'en prendre une connaissance plus approfondie dans les ouvrages de l'inventeur, c'est ce qui m'a engagé à rimer ces lignes. Tenez-moi compte de mon intention, je vous prie, et vous me pardonnerez alors leur faiblesse ; et puis mon

amour-propre doit-il vous dire que je ne me crois pas un poète. Malheureusement non, pour moi et pour vous qui me lirez : mais il faut bien le dire, nos *poètes* du jour semblent d'une indifférence à faire pleurer de désespoir ; ils paraissent en outre satisfaits de la gloire que leur octroie cette société râpée ; cela fait venir la hardiesse à de pauvres rimeurs comme moi.... Encore une fois, tenez-moi compte de mon intention.

Femmes, hélas ! parmi vous, un bien petit nombre, la minorité absolue, pourra seul lire et comprendre ces pages ; eh bien ! celles-là liront pour leurs sœurs ; et, par leur zèle, leur activité à propager la connaissance de la loi naturelle de l'humanité, par leur aide bienveillant à hâter le moment de sa pratique sur la terre, celles-là contribueront à retirer leurs sœurs de l'état de dépression où elles languissent sans joie et sans amour.—Oui, femmes, l'humanité doit avoir confiance en vous, doit espérer qu'ayant conservé dans votre âme le feu sacré de l'enthousiasme, au milieu même de ce cloaque où nous vivons ; lorsque vous *saurez*, vous n'imiterez point l'obscurantisme et l'indifférence de tant *d'hommes* qui se prétendent des génies, et passent peut-être pour tels ; que vous joindrez alors vos efforts aux nôtres pour combattre l'hydre sociale, car nous avons besoin de secours, et les vôtres ne sont pas les moins puissans, puis il est de *notre devoir,* à nous tous hommes et femmes qui possédons des yeux pour voir, une âme pour sentir, un esprit pour juger, à nous tous qui *savons*, il est de notre devoir de contribuer, chacun selon ses facultés, à l'affranchissement et au bonheur de l'espèce humaine.

N'étouffons pas sa voix, lorsque la passion nous crie du fond de l'âme de diriger nos efforts vers l'accomplissement

de cette noble tâche, et que le respect humain ne vienne point nous en détourner, quand ceux qui ne *savent* ou ne *sentent* pas nous jettent à la tête ce mot vide : *utopie*, ce mot qui ne peut être dicté que par un cœur sans énergie ou sans affection. Laissons les immondes qui se complaisent dans ce bourbier qu'on nomme la *civilisation*, laissons-les s'y vautrer à leur aise, mais faisons en sorte que bientôt ils ne puissent plus nous atteindre de leurs éclaboussures, et soient eux-mêmes forcés de se laver de leurs impuretés. — Mais c'est une fatalité, vraiment, c'est chose dont on ne peut se rendre compte ; car il s'en trouve parmi eux plus d'un qui ont eu le bonheur de pouvoir donner quelque développement, quelque culture à leur esprit, et néanmoins ils persistent dans l'erreur, dans l'aveuglement. — Oui, femmes, vous vous ferez des Spartacus de votre sexe, et vous réclamerez votre rang, vos droits violés de toute part.. — Un exemple seulement parmi des milliers d'autres, sur un des faits les plus importans, l'envahissement, par le sexe fort des travaux qui, par leur nature, vous reviennent de droit. — Arrêtez-vous rue de la Paix, devant les vitres de la boutique n° —, et voyez dans l'intérieur six ou sept personnages aux formes herculéennes, aux épaules et aux poitrines larges et velues, et possédant au moins 40 pieds de haut à eux sept ; voyez-les très attentifs, très activement et très délicatement occupés, devinez à quoi ? — A faire des gants de femmes, et des gants de bal encore, des gants d'une fine peau éclatante de blancheur, doux au toucher, à n'être maniés que par de petites maîtresses aux mains les plus mignonnes, les plus délicates qui se puissent trouver de Paris à Naples! — Quelle tension de muscles et d'esprit exige ce travail ! n'est-ce pas ? — Et ce sont des protecteurs du sexe faible

qui s'occupent à lui confectionner ces délicates bagatelles! et il y a dans ce même Paris, où ceci se passe, des milliers de jeunes filles, aux mains blanches et jolies, aux traits angéliques et purs, aux corps frêles et délicats, des milliers de ces jeunes filles qui sont condamnées aux travaux les plus rudes et les plus grossiers, afin de gagner *vingt sous* par jour, à peine de quoi manger du pain! des milliers de jeunes filles, qui souvent ne trouvent même pas la triste ressource de ces durs travaux, et qui, pour vivre, sont réduites à vendre leur chair, à la vendre à des bouchers de leurs charmes! des milliers de jeunes filles que Dieu avait destinées à rendre heureux d'un amour pur des milliers de jeunes hommes, et que la société condamne aux soucis, à la maladie, à la honte, à l'infamie! des milliers de femmes qui, là même sur le boulevart, à côté de ces hommes qui les volent de leurs travaux, sont réduites au dernier degré de la honte déversée sur leur sexe! — Ce sont des paresseuses, dis-tu, moraliste faux et égoïste. Eh! qui t'a dit que la nature ne les avait pas destinées à un certain genre d'occupations, utiles dans l'ensemble des travaux de la société? qui t'a dit que si elles avaient le choix et la liberté de s'y livrer, elles n'y mettraient pas plus d'ardeur que tu n'en mets à faire tes prétendus livres utiles? — Eh! n'est-il pas d'ailleurs reconnu, avoué par tes pareils mêmes, que les deux tiers des femmes publiques sont précipitées par le besoin dans ce gouffre qui n'a d'autre fond qu'une mort hideuse! — Et vous, femmes d'un rang élevé, qui vivez au sein des richesses, et des plaisirs qu'offre cette société, êtes-vous libres? êtes-vous heureuses? — Je vous laisse le soin de vous répondre à vous-mêmes; je vous laisse le soin de chercher et d'analyser dans vos propres cœurs les in-

quiétudes, les soucis, les misères, les ennuis de tous genres qui le creusent en tous sens, et sur vos traits délicats impriment avant l'âge le sceau du temps. Ces misères qui faisaient dire à l'une de vous, assise sur le trône :

« Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leur journée ! Tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose. » — Et cependant celle-là était belle, intelligente et cherchait en outre un appui dans ses pensées religieuses. — C'est là cette société que vous, moralistes, que vous, législateurs, vous portez chaque jour jusqu'aux nues, comme le dernier terme de l'esprit humain ! comme le paradis des femmes !.... O moralistes !!!.... ô législateurs !!!... quel nom les femmes, l'humanité peuvent-elles vous donner !

Honte ! honte ! opprobre éternel ! à cette société dont la fatalité force ainsi le sexe fort à dépouiller le sexe faible de son droit au travail, puisque lui-même, ce lâche sexe fort, languit dans l'inertie de sa propre dépression. Eh bien ! femmes, il faut vous lever et chasser la prostituée qui souille de sa présence ce globe si beau et destiné à voir des jours si pleins d'ivresse ; votre puissance est grande, femmes, lorsque vous faites vibrer les ressorts de votre âme harmonieuse ! sans plus de retard, joignez vos vœux et vos efforts aux nôtres, et marchons ensemble vers l'avenir qui sera demain si vous en avez la volonté !

Et vous n'aurez point dans cette circonstance à faire régner une religion nouvelle, à faire triompher un

système ou une doctrine politique ; il ne s'agit de rien autre que de changer les conditions aujourd'hui si pénibles du travail, il ne s'agit que d'opérer une réforme rationelle dans la manière d'exécuter principalement les travaux domestiques ; et, de ce seul fait, découlent les plus sublimes harmonies sociales, la plus haute expression de la vie poétique de l'humanité ; et remarquez en passant que, sur ces travaux du *ménage*, se fonde, aujourd'hui comme toujours, l'ensemble des faits de la société.— Ces travaux ont été jusqu'à présent exécutés de la façon la moins économique, la moins rationelle, ne doit-on pas dire la plus stupide qui se puisse imaginer ; il en découle ainsi le désordre dans tous les autres faits sociaux, la misère, les maladies, les fléaux de tous genres. Introduisez l'économie, l'ordre, le bon sens dans l'exécution de ces travaux domestiques, et vous introduirez par suite l'ordre et la félicité dans toutes les régions du globle.

Nul ne peut reculer devant cette vérité flagrante et qui ne peut être trop souvent répétée dans ces temps de conflits et de désordres religieux et politiques ; savoir : que les religions sont toutes d'une impuissance complète à procurer le bien-être de l'humanité sur la terre, son salut matériel, si je puis m'exprimer ainsi.— Un *essai de deux mille ans*, sur des millions d'êtres humains, a été fait de la religion chrétienne, la plus parfaite de toutes les sectes sans doute, et la plus capable *d'atténuer* le mal dans les époques subversives que parcourt l'espèce humaine ; et certes, nous ne voyons pas qu'elle ait rendu la masse des peuples plus heureuse. Proportion gardée de l'accroissement de population, peut-on dire qu'il y a aujourd'hui moins d'ignorance générale, moins de maladies endémiques ou autres, moins de fléaux périodiques (peste ou

choléra), moins de misère générale, moins d'esclavage réel, qu'à l'époque où commença à régner le christianisme, ou bien quand cette religion fut dans toute sa gloire et sa puissance? — Non, assurément, on ne peut le soutenir avec justice, quand il est de fait qu'en France, le pays le plus civilisé du monde, sur 33 millions d'habitans il ne s'en trouve pas 5 millions qui sachent seulement lire et écrire; il est opportun de transcrire ici l'opinion, sur ce ce sujet, du grand pontife de l'économie politique de la civilisation, et son oracle, J.-B. Say lui-même : On lit dans son traité :

« Il n'y a pas à craindre que la consommation des choses nécessaires à la vie soit portée à une grande extension de la part des classes laborieuses; et ceci n'a vraiment lieu que par suite du désavantage de leur condition. La bienveillance nous porte à désirer que l'ouvrier aussi bien que sa famille soient vêtus selon les climats et les saisons; que, dans leurs demeures, ils puissent trouver l'espace, l'air et la chaleur qui sont nécessaires à leur santé; que leur nourriture soit saine, suffisamment abondante, et même qu'ils puissent la choisir et la varier; mais il y a bien peu de pays, en effet, où ces besoins si modérés ne paraissent pas excéder les limites des plus strictes nécessités de la vie; et où conséquemment, ils peuvent être obtenus avec le salaire habituel des ouvriers. »

« Dans ces pays, qui sont considérés comme étant dans un état florissant, combien comptez-vous de personnes en position de se procurer l'usage du luxe? *Une* tout au plus parmi *cent mille*; et il n'y en aura peut-être pas *une sur mille* qui jouisse de ce que nous nommons l'aisance. De tous les côtés, l'exténuation et la misère se voient à côté de l'embonpoint et de l'opulence; le pénible travail des uns

compensant l'oisiveté des autres, des masures à côté de colonnades, les haillons de l'indigence en contraste avec les enseignes du luxe. »

« Combien sont encore barbares et ignorantes ces nations que l'on nomme *civilisées!* Allez dans les provinces de cette Europe si glorieuse et si fière; questionnez 100, 1,000, 10,000 personnes, vous en trouverez à peine deux, une peut-être, qui possède même quelque teinture de ces hautes connaissances dont se vante le siècle. »

Certes, il n'y a pas aujourd'hui moins de fléaux périodiques, car si la civilisation a fermé la porte à la peste d'Orient, elle a abattu des murailles pour donner libre passage au choléra, et voilà sans doute ce terrible destructeur devenu endémique dans nos contrées. Il n'y a pas non plus moins de misère générale, puisque 27 millions des enfans de cette prétendue riche France n'ont que six sous et demi par jour pour satisfaire à toutes les exigences de la vie; puisque si le revenu intégral était partagé également entre les 33 millions de Français, chaque individu se trouverait *riche* de dix sous par jour : ce sont là des chiffres dont le témoignage est irrécusable. — J'ai dit qu'il n'y avait pas moins d'esclavage *réel;* en effet, le véritable esclave n'est pas celui qui est acheté comme une bête de somme, mais du moins est assuré de pouvoir travailler pour un maître trouvant son intérêt à lui fournir abondamment les nécessités de la vie et à le bien soigner quand il est malade; le véritable esclave est celui qui, comme nos ouvriers, est exposé à tous instans de sa vie à l'esclavage du manque de travail et par suite de pain, aux maladies, sans autres secours que les hospices, qui néanmoins ne font qu'une bien minime exception de bienfaisance; car dans les campagnes, par exemple, il ne s'en

trouve point, les véritables serfs sont ceux qui se voient condamnés à l'esclavage d'un travail malsain, ou tout au moins le plus souvent d'une répugnance extrême; car la nature ne les avait point destinés à ce genre d'occupation; ces infortunés, *enchaînés* par la crainte de mourir de faim, peuvent-ils aspirer à émanciper leur esprit de l'ignorance profonde qui le déprime. Je ne suis certes point partisan de la traite des nègres, non plus que de l'esclavage colonial (toléré et même sanctionné par le christianisme, pour le dire en passant), et cependant je puis affirmer, moi qui les ai vus, que le sort des nègres est bien plus heureux que celui de nos paysans, français, anglais, irlandais, italiens et autres. — La religion chrétienne n'a point d'ailleurs, on doit l'avouer, la prétention de donner le bonheur sur ce globe qu'elle considère comme une vallée de larmes et de misères; elle ne promet de félicité que pour la vie future, comme si le Créateur n'avait pas assez de bonté et de puissance pour nous assurer un heureux destin dans cette vie aussi bien que dans une autre, dans le temps aussi bien que dans l'éternité; comme s'il pouvait être si intentionnellement méchant que de nous mettre dans le cœur, à tous tant que nous sommes, un désir brûlant du bonheur sur cette terre, sans cependant vouloir le satisfaire !

La politique, quelles que soient ses couleurs, est incapable de rien faire par elle-même pour le salut des sociétés humaines; car voilà des milliers d'années qu'elle ensanglante la terre conjointement avec les religions, et elle n'a pas ajouté un iota de bonheur à la misère des nations; au contraire, elle a contribué à faire croître les maux. Elle dit un insolent mensonge, si elle soutient le contraire, si elle prétend, en outre, faire aujourd'hui le bien du

peuple. Toutes les prétendues réformes politiques ne sont que des cercles vicieux engendrant des abus nouveaux et des dégénérations sociales. Vit-on jamais un architecte commencer un édifice par le faîte au lieu des fondations? La politique n'est-elle pas le faîte de l'édifice social, et la division des travaux sa base? Le principal travail social, le plus important, le plus essentiel de tous, n'est-il pas le travail domestique, le travail des *ménages?* — C'est donc là qu'il faut introduire une réforme, et s'il y a lieu, toutes les autres s'ensuivront d'elles-mêmes sans choc et sans secousse; sans que les intérêts, de quelque genre qu'ils puissent être, soient en rien lésés; bien au contraire, alors ils trouveront tous ample satisfaction. Eh! ne conçoit-on pas que le règne de la loi que Dieu destine à l'humanité doit à son avénement satisfaire *toutes* les exigences ?

Je ne m'étendrai point sur l'impuissance de l'*économie politique* à procurer l'amélioration des sociétés; la pauvresse n'a point cette prétention, et avoue elle-même son incapacité, nous fait connaître sa modestie par la bouche de son pontife, J.-B. Say, en ces termes : « L'économie politique ne considère l'agriculture, les arts mécaniques, le commerce, les finances publiques, l'économie privée, etc., que dans leurs rapports avec la richesse générale et particulière, *et non dans les procédés qui leur sont propres.* » Son rôle se borne donc, comme vous le voyez, à constater l'existence de tels et tels faits sociaux, bons ou mauvais, sans se mettre en peine d'indiquer et d'introduire des réformes aux faux procédés, à l'organisation vicieuse du travail.

Eh bien donc, femmes! sans plus tarder, mettez-vous à l'œuvre pour faire rentrer l'humanité dans sa loi de bon-

heur ; et faites voir au monde que ce n'est point en vain que Dieu a conservé dans vos âmes la douceur, la bienveillance pour ceux qui souffrent, le flambeau sacré du dévouement!...... Dans l'accomplissement de cette œuvre, il y a pour vous richesse, gloire, honneur et contentement du cœur à conquérir!

Je remercie M. Fourier et ses disciples (surtout madame Clarisse Vigoureux et M. Victor Considérant) pour les inspirations que j'ai souvent puisées dans leurs ouvrages. S'il m'est arrivé d'interpréter à faux l'enseignement de M. Fourier, je prends ici toute la responsabilité de mes erreurs, et je déclare considérer ses livres seuls comme devant faire loi pour la vérité et l'exactitude de sa théorie,

Je dois aussi des remercîmens à M. Léon Halevy, et j'espère qu'il ne m'en voudra point de m'être emparé de quelques strophes d'une de ses odes. L'idée se raccordait parfaitement avec mon sujet; elle y était, je puis même dire, inhérente; je n'aurais certes pas réussi à la rhythmer avec autant de force et d'élégance que l'avait fait sa poésie; ces considérations m'ont décidé à les transcrire, avec quelques changemens, malgré l'ombre qu'elles jettent sur mes propres strophes. En outre, je dois le dire, en écrivant ce petit livre, je n'ai point eu la prétention de faire une œuvre d'art, mais seulement une œuvre de propagation; j'ai donc cru pouvoir, sans amour-propre et sans scrupule, m'*assimiler* tout ce qui se rapportait au sujet principal et tendait à le faire ressortir, de quelque part d'ailleurs que me vinssent ces auxiliaires. Les strophes de M. Halevy sont marquées d'un astérisque.

LE CHAOS.

Un siècle naît et parle, un cri d'espoir s'élève,
Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,
Système, opinions, dogmes, flux et reflux;
Cent ans passent, le temps, comme un nuage vide,
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide;
Quand il a balayé cette poussière aride,
Que reste-t-il du siècle? Un mensonge de plus!

ALP. DE LAMARTINE.

« Our acts our angels are, or good or ill,
Our fatal shadows that walk by us still.
. . . .
. . . . All things that are
Made for our general uses are at war,
Ev'n we among ourselves! »

JOHN FLETCHER.

« It must be so. . . . thou reas' nest well. »

ADDISON.

LE CHAOS.

Honneur et gloire à toi, fils de la Providence,
Messager de bonheur, sublime intelligence!
Seul de l'humanité,
Tu sus dire les lois, les règles éternelles;
Et tu viens nous guider, par des routes nouvelles,
À la félicité.

Honneur à toi, Fourier, à toi sur qui se fonde
Notre espoir de salut, à toi, par qui ce monde
Bientôt sera sauvé
Du chaos des erreurs, des lymbes de misère,
Des fléaux inouis, coupe trois fois amère,
Dont il est abreuvé.

*Tu marches!.. et du but t'approchant sans relâche,
Affrontant les dédains pour accomplir ta tâche,
Tu devances sans bruit
Tous ces dispensateurs de gloire et de fumée,
A des nains, leurs pareils, vendant la renommée,
Te laissant dans la nuit.

Par six lustres et plus, ta noble chevelure
Est blanchie, et dès-lors, tu veux de sa blessure
Guérir ce monde ingrat;
Il répond à tes vœux par l'ignoble sarcasme,
Et t'abandonne seul au saint enthousiasme
Qui t'anime au combat.

Christ nouveau, tu parais, et la livide envie
Vient de ses noirs serpens empoisonner ta vie;
Comme Christ méconnu,
Les supplices, les croix, à ta belle et grande âme
En vain sont prodigués, pensant ternir la flamme,
De ton monde inconnu.

Christ nouveau, tu parais, et lors ta voix puissante,
Comme la voix du monde, en ses éclats tonnante,
Dans ses saintes fureurs
De reproches flétrit, et ces savans timides,
Et de l'humanité tous ces prétendus guides,
Nos vains législateurs.

Des préjugés perclus, secouant la poussière,
Et, pour la propager, recherchant la lumière,
Tu nous rends aux destins,
Promis depuis les temps par la bonté divine,
Aux ineffables lois qu'elle nous prédestine
Dans ces constans desseins.

Oui, répondez, savans, rois, philosophes, prêtres,
De cette société, vous tous, barbares maîtres!
Dont les cœurs insensés,
Ne trouvant d'autre appui que dans la loi du glaive,
Pour vos absurdes lois, dans un horrible rêve
Nous avez enfoncés.

Répondez ! n'avez-vous, méconnaissant de l'homme
L'imprescriptible droit, amoncelé la somme
Des malheurs infinis?
Ces vautours renaissants, dès sa plus tendre enfance,
Rongent ses sens, son cœur, sa pénible existence,
Par ses larmes ternis !

Ah ! depuis six mille ans, en proie au sombre doute,
Des temps l'Humanité parcourt la longue route,
Poussant de plaintifs cris,
Vers vous, législateurs, demandant le remède
A ses ennuis sans fin, au labeur qui l'excède :
Elle obtient.... vos mépris !

Vous avez, insensés ! de votre flétrissure,
Souillé les saintes lois de la sage nature,
Méconnu son dessein,
Méprisé ses conseils; et, pour comble d'outrage,
Perdu l'Humanité, son plus splendide ouvrage,
Dans vos chaînes d'airain!

Vous avez, par vos soins conjuré l'anathème
Sur vos coupables fronts, et, par votre blasphême,
Contre le Créateur,
Enseigné les humains à nier la puissance,
A mépriser les lois, la douce Providence
De leur suprême Auteur !

Sous le fer des bourreaux courbant sa noble tête,
En jours d'ennuis, de deuil, changeant les jours de fête
A l'homme destinés,
Cruels! oh! vous avez, d'un voile de tristesse,
Enveloppé les cœurs, à leur longue détresse
Par vous abandonnés!

Dans vos fureurs, armant contre eux-mêmes les frères,
Envenimant les cœurs des fils contre leurs pères,
Et l'amour des époux,
La triste société, vaste troupeau d'esclaves,
Aux esprits abrutis, aux traits pâles et hâves,
Est livrée à vos coups.

Sur la terre, épuisant la boîte de Pandore,
Vous avez de forfaits plus horribles encore
Formé les éléments.
Législateur, ta loi, créa l'infanticide,
Ta morale, Pasteur, rend la mère homicide,
Barbare à ses enfants!...

Prêtre, législateur, ce crime est votre ouvrage,
De vos enseignements, voilà tout l'avantage!
Des plus douces amours
Pervertissant l'essor dans le cœur de la femme,
Vous avez, en tous lieux, empoisonné son âme,
De deuil voilé ses jours!...

Et c'est vous dont l'orgueil et les desseins stupides,
Que vos cœurs, vos esprits, ont seuls pris pour leurs guides,
Se font supérieurs,
Au Dieu de l'univers, géomètre suprême,
De nos cœurs prétendant réformer le problème,
Et les rendre meilleurs!...

Oui, les rendre meilleurs en comprimant les âmes,
En voulant étouffer ces indomptables flammes,
Ces grandes passions,
Dont Dieu, dans sa faveur, nous orne à son image,
De la félicité, pour devenir le gage,
Guider nos actions.

Pour, en immenses flots, verser sur nos semblables,
De biens, de voluptés, les trésors ineffables,
Dans nos cœurs amassés;
Banquets délicieux, auxquels dans cette vie,
Durant tous les instants, notre âme nous convie;
Mais par vous dénoncés.

Oui, dénoncés, proscrits, comme choses impures,
Dites-vous, hommes faux! dont les vaines censures,
Dévoyant notre essor,
Torturent nos esprits sur le lit de Procuste,
Et dont la vile loi, par son effort injuste,
En plomb veut changer l'or!

Il faut aussi, savans, aux habitans des ondes
Enseigner à quitter leurs retraites profondes,
Et voler vers les cieux,
Apprendre au Roi des airs à ramper sur la terre,
Et délaissant les monts où gronde le tonnerre,
Croire en nos songe-creux !

Vous avez dédaigné, dans votre impéritie,
De rechercher la loi, puissante garantie,
Qui, réglant ses travaux,
Un jour conduira l'homme à goûter la richesse,
Que dans ce labyrinthe il désire sans cesse,
Pour remède à ses maux.

Vous vous imaginez montrer votre science ;
En vantant les plaisirs, l'attrait de l'indigence,
Et cependant, menteurs,
Vous vous garderez bien de l'aimer pour vous mêmes ;
Non ! mais vous en dotez vos sublimes systèmes,
N'engendrant que malheurs !

Législateurs, vos lois pour vous seuls favorables,
A votre ambition, à vos penchants coupables,
Laissent prendre un essor,
Au prix du sang, des pleurs, vous allez à la joie,
Sur les peuples fondant, comme sur votre proie,
Tous vous regorgez d'or.

De la mauvaise foi vous vous faites adeptes,
Puis vous venez après, à vos propres préceptes
Donner des démentis :
A la douceur, de vous, certes inattendue,
A votre amour du bien, qualité prétendue
De vos cœurs pervertis...

Ce Sénèque vanté, pauvre millionnaire,
Qui de la pauvreté se faisait le sectaire,
Sur une table d'or
Nous dictant ses leçons: — « Dans les gouffres avides,
Rejetez, disait-il, vos richesses perfides !
Je garde mon trésor.... »

Ce sublime Platon fait preuve d'héroïsme,
A vos yeux n'est-ce pas? quand, dans son égoïsme,
Il rend grâces aux Dieux
De ce que leur faveur ne l'a fait naître femme,
Et n'a point déprimé, souillé ses sens, son âme
Dans des fers odieux.

O honte, cependant! ce divin moraliste,
Du destin de l'esclave est le panégyriste,
Vante l'oppression
Qui pèse sur la femme, et ne la trouvant bonne
Que pour nos seuls plaisirs, lâchement l'abandonne
A notre passion!

Pendant un temps bien court, de Jésus les disciples
Montrent leur devoûment, par leurs vertus multiples.
Etonnent les humains;
Mais bientôt les banquets, les excès des papes,
Insultent aux repas, fraternelles agapes
Des premiers Chrétiens.

L'orgueilleux sceptre d'or, le triple diadême,
De leurs oppressions sont devenus l'emblême,
Remplacent aujourd'hui
Le bâton pastoral, les cheveux vénérables
Des apôtres du Christ, et, par leurs vœux coupables,
Son règne est détruit.

Prêtres, législateurs, par tous vos vains ouvrages,
Vous nous conduisez tous à de pareils naufrages;
La Saint-Barthélemi,
Prêtres, vous fait honneur; des grandes catastrophes,
Des récents attentats, vos œuvres philosophes,
L'univers à frémi.

De carnage et de sang, vos vaines théories
Ont rempli tous nos jours, les serpents des furies,
Enlacent les humains !
O sainte liberté! de Dieu, fille si chère,
De nos guides cruels, sur cette ignoble terre,
Tu n'obtiens que dédains !

Sur ce globe lointain, ô liberté sacrée!
Au bonheur, à la paix, Dieu t'avait consacrée;
Et, le front ceint de fleurs,
Les fêtes, les plaisirs, les voluptés te plaisent,
Tu présides leur cours, tes caresses apaisent;
Les peines, les douleurs.

Eh bien! quand tu venais terrasser la misère,
Des lois de nos tyrans briser la coupe amère,
Extirper les fléaux,
Au lieu d'une couronne, égarés par nos guides,
Que t'avons-nous offert? Du sang, des Euménides
Les poignards, les flambeaux!...

Ce n'est pas tout encor, dans les hymnes féroces
Que vers toi nous hurlons, ô délires atroces!
Nous demandons du sang!...
Oui, l'homme a pu penser que du sang de son frère
Il devait engraisser les sillons de la terre
Pour conquérir son rang!...

Tyrans ! de vos leçons, de votre étroit génie,
Voilà les fruits amers; votre absurde manie
De nier la grandeur,
La puissance de Dieu, d'enseigner et de croire
Qu'oubliant sa bonté, sa justice et sa gloire,
Il nous livre au malheur.

Votre impudeur encore à nous dire sans cesse
Que votre habileté, votre sûre sagesse
A su tout découvrir,
Et tout analyser; qu'enfin, sur notre globe
Et sous notre soleil, rien à vous se dérobe,
Rien n'est à conquérir,

Oui, vos enseignements, vos stériles maximes,
Vos efforts insensés, la somme de vos crimes,
Nous accablent de maux ;
La belle Humanité, par vous ensevelie
Dans la fange, le sang, vide jusqu'à la lie
La coupe des fléaux ! . . .

Tantôt vous proclamez : — « Sur cette aride terre
Rien n'est plus à connaître, il n'est point de mystère,
Ni de secrets nouveaux. »
Puis, vous dites après : — « D'un voile impénétrable
La nature s'entoure et reste inexplicable. »
— O sublimes cerveaux ! ! . . .

Sans cesse vous traînant dans la sanglante ornière
Que creusèrent vos lois, vous cachez la lumière
Et l'on a vu toujours
Vos jalouses fureurs torturer du génie
La vertu, les talents, et, par la calomnie,
Empoisonner ses jours.

En excitant l'erreur de sa patrie ingrate,
Haineux de ses vertus, vous condamnez Socrate
A prendre vos poisons.
Christ même, fils de Dieu, par le supplice expire,
Galilée et Colomb, prêtres, rois en délire,
Meurent dans vos prisons ! . . .

En ces temps où, dit-on, règne la tolérance,
Où de la vérité la voix trouve créance,
Où la lumière luit,
Nous voyons de Fourier le pontife de Rome
Flétrir l'enseignement, pour ce qu'il vient de l'homme
Faire cesser l'ennui.

Mais doit-on s'étonner, quand nos grands philosophes,
Eux-mêmes, ont jeté de vaines apostrophes
A ses hardis travaux?...
Colomb, dans d'autres temps que nous nommons barbares,
Est flétri, quand il offre à des princes ignares
Des empires nouveaux!....

Mais à toi cependant, Férussac, on doit rendre (1)
L'hommage qui t'est dû; ton esprit sut comprendre
De ce nouveau Colomb
Les grandes vérités, tu leur rendis justice;
Des calomniateurs tu ne fus pas complice
Pour étouffer son nom!

L'esclavage en tous temps, par vos codes iniques,
De fait est consacré; vos préceptes cyniques
Avilissent le cœur
De la femme éperdue, et l'enfance, flétrie
Par vos sottes leçons, votre pédanterie,
Maudit un faux labeur!

Ce Moïse si grand poursuit la faible femme
De ses injustes lois, son arrêt la proclame
Maudite par le ciel;
Il blâme lâchement sa faiblesse physique,
Prononce sur son âme aimante et pacifique
Anathème éternel!...

Sur le plus faible sexe, il rejette ce crime
Par l'homme partagé, déclare légitime,
Au nom du Tout-Puissant,
La douleur de la femme, ô comble d'injustice!
Ose la condamner à boire le calice
De son fiel renaissant!...

La femme, qui reçut des mains de la nature
Un cœur doux et sensible, une âme aimante et pure,
Doit de ces dons heureux
Renier la splendeur, et, d'un masque hypocrite,
Enlaidir ses attraits, redoutant la critique
Que l'on fait de ses feux.

O moralistes! vous, sans pudeur et sans honte,
Avez-vous donc pu dire?—« Il faut bien que l'on compte
Cent mille lupanars (2),
Au sein des sociétés, pour garder sans souillure
La chasteté, l'amour, pour que la femme pure
Ne fasse pas d'écarts! »

Ah! c'est ainsi, pervers! que par vous la morale
Sans tache est maintenue, en créant le scandale,
En créant l'impudeur!...
Ce sont nobles garants pour les mœurs de vos femmes,
De vos filles; oh! oui, que d'offrir à leurs âmes
L'appui du déshonneur!...

Osez-vous bien nier que ces infortunées,
Par vos injustes lois au vice abandonnées,
Sans espoir, sans retour,
Ne se peuvent montrer, comme d'autres, aimables,
Sublimes de pudeur, de vertus, et capables
D'un pur et saint amour?...

Mais, loin de révéler à leur jeune et belle âme
Quels sont et les destins et les droits d'une femme,
Dans de vains préjugés
Nous enlaçons leur cœur, nous flétrissons leur vie
Au sein du vice, qui, vers la mort les convie,
Leurs désirs sont rangés.

Homme, tu te crois donc contaminé toi-même,
Puisque, par ton contact, tu donnes un baptême
D'éternel déshonneur?
Par tes lois si souvent, réduite à la misère,
La femme, de la faim pour éviter la serre,
Parfois vend son honneur.

Mais du moins elle vend, dans sa vie et ses charmes,
Ce que Dieu lui donna, ne fait couler les larmes
De l'enfant orphelin.
Pourquoi donc l'avilir, puisqu'elle est moins blâmable
Que nos Mondor fêtés, dont la fraude coupable
Règle notre destin?

Oh! de leur déshonneur nous sommes les complices,
Pour les faire tomber usant mille artifices!
Puis nous les méprisons!...
Pour prix de leurs amours, hostiles à nous-mêmes,
Nous leur jetons dédains, injures, anathèmes,
De nos cœurs les poisons!...

Mais Dieu sut les venger de nos mépris iniques;
Il sut nous aveugler, et nos lois ironiques
A nos seuls intérêts;
En dépit des erreurs, des fautes de la mère,
D'enfants adultérins, nous déclarent le père
Par d'absurdes arrêts!...

Toujours, à nous tromper, la femme dut se faire
Une étude constante, et, pour fuir l'arbitraire,
Céler la vérité.
Contre l'abaissement, la triste servitude,
Elle a su nous léguer la sombre incertitude
Sur la paternité.

Hélas! depuis les temps que, jouet de l'espérance,
La femme est condamnée à la noire souffrance
Et languit dans les pleurs,
Esclave humiliée, elle n'ose combattre
Ces préjugés, ces lois, elle se laisse abattre,
Livrée à ses douleurs...

Et ce sont là ses torts, rappelant son génic,
Elle doit aux tyrans jeter l'ignominie;
De leurs iniquités
Terminer les excès; se faire accusatrice,
Enfin, et non toujours niaise adulatrice
De leurs perversités.

Dix femmes seulement, à l'âme grande et forte,
Que de la liberté l'enthousiasme emporte,
Et le monde est sauvé,
Si, sans crainte, leur voix pour le bien intercède,
Et vient de nos fléaux annoncer le remède,
Par le ciel réservé !...

Guides du genre humain, cruels envers l'enfance,
Pour la femme méchants, de votre malveillance
Vous poursuivez aussi
Les bardes malheureux, divins fils de la lyre,
Qui demandent en vain une larme, un sourire,
A vos cœurs sans merci.

De climats en climats, errant, rongé d'alarmes,
Homère mange un pain qu'il mouille de ses larmes;
Tasse, par ses malheurs,
Voit ses jours déprimés, sa raison obscurcie,
Et languit dans les fers, en proie à l'inertie,
A ses serpents rongeurs !...

De chagrins consumés, Ovide, Byron, Dante,
Soupirent dans l'exil vers la patrie absente,
Meurent sans la revoir.
Pourrai-je raconter les détresses amères
De Gilbert, Camoëns, Chatterton, leurs misères,
Leur profond désespoir?...

Oh! si des temps passés, Poète, tu contemples
L'enseignement certain, les attristants exemples,
Hélas! tu vois toujours
Les Bardes, s'immolant, adoucir les alarmes
Du destin des mortels, eux-mêmes dans les larmes,
User leurs tristes jours!...

Hélas! ces fils des cieux, égarés sur ce globe,
Où toujours le bonheur à leurs vœux se dérobe,
Ne trouvent d'aliments
Aux accents de leur lyre, à leur noble énergie,
Qu'en pleurant des fléaux; et la triste élégie
Seule inspire leurs chants.

* Ils s'éteignent flétris, et leur sombre langage
Vient périr sans écho comme un cri dans l'orage,
Car tout est confondu,
La mer gronde et bouillonne, et la lyre plaintive
Du poète éploré qui gémit sur la rive,
Jette un accord perdu.

Là même, sous nos yeux, sans un cœur pour te plaindre,
Pour dire tes chagrins, nous te voyons t'éteindre,
O divine Mercœur !
De soucis consumée, et cependant ta lyre
Souvent par ses accords calma notre martyre,
Consola notre cœur !..

Oui, nous t'avons laissée expirer de détresse;
Ta beauté cependant, tes talents, ta jeunesse,
Veulent un autre sort.
Puis, après, la pitié sur ta tombe dépose
D'inutiles secours, quand ton âme repose
Dans le sein de la mort.

Sur toi, pauvre Elisa ! la froide pierre tombe,
C'est la mort qui t'invite au repos de la tombe,
La mort avant ton jour!
Eh bien! son noir secret, est-il donc plus horrible
Que ce monde où tu fus? Le cercueil, si terrible,
Est un plus doux séjour!...

Des forfaits, des malheurs que vos lois ont fait naître,
Législateurs mauvais! philosophe, roi, prêtre,
La grande et forte voix
De tout le genre humain pourrait-elle redire
Le nombre et la grandeur, puis assez vous maudire
Pour ces cruelles lois?

Par vos coupables soins, la guerre est déclarée,
Le carnage applaudi, la fraude consacrée;
La pâle oppression
Etend sur tous les rangs l'inévitable chaîne,
Qui dans la société vient enfanter la haine,
La dépravation!

Ah ! je ne veux ici dévoiler tous les crimes
Dans nos foyers commis, enfants bien légitimes
Des cruels préjugés !
De tous nos romanciers la muse désolée
Assez nous les redit, leur âme inconsolée
Les a déjà jugés !

Protégé par vos lois, le vil *mercantilisme* ,
Sangsue au venin lent, que vante le sophisme (3),
Suce des Nations
Le sang le plus pur, puis, languissantes, les jette,
En leur faisant payer une terrible dette
Aux révolutions.

L'épais agioteur, thermomètre égoïste
Du destin des états, seul arrête la liste
De leurs prospérités;
Du fond d'un temple impur, il vole les familles,
Ces talents, néanmoins, sont ceux qui le plus brillent
Au sein des sociétés....

Par vous, aux indigens justice est refusée (4),
Vous faites de leur sort un sujet de risée,
Leur jettant vos dédains!...
Ces tyrans en haillons, le besoin, la misère,
De leur sale linceul enveloppent la terre,
Y sèment leurs venins!...

La peste voit le jour, le choléra livide
Envahit les climats, et leur souffle homicide
Fauche les nations!
Vous leur jetez alors des marches de vos trônes
De dédaigneux secours, de mesquines aumônes,
Puis vos dérisions! ...

Par votre imprévoyance, ici l'impur miasme,
Qu'exhalent les marais, enfante le marasme,
Les fièvres, le trépas.
Là de brûlants déserts en océans mugissent (5),
Sur les monts dépouillés les aquilons rugissent,
Des maux hâtent les pas!...

Diviser pour régner, voilà votre devise;
Votre mauvaise foi sans cesse préconise
L'absurde isolement,
Qui, brisant nos efforts, nous condamne à la peine,
Et nous fait exécrer l'inexorable chaîne
D'un labeur affamant.

* Sur ces lits somptueux, où dort votre mollesse,
Le peuple vous poursuit de son cri de détresse;
Sortez de vos palais!
Visitez ces réduits où vos frères demeurent,
Ne les soulagez pas, ceux qui souffrent et pleurent,
Mais du moins comptez-les!...

Les intérêts divers, dans leur cours s'entrechoquent;
Leurs conflits acharnés aux haines nous provoquent,
Enveniment nos vœux.
Le docteur veut avoir des fièvres *secourables*,
L'orateur des procès, le juge des coupables,
Pour être alors heureux! (6)...

De votre société la base vicieuse
Autour d'elle répand l'erreur contagieuse,
Qui rit de votre effort;
Quand parfois vous tentez de corriger des vices,
Vos désirs vers le bien, loin d'être alors propices,
Empirent notre sort.

Nous avons entendu ce croyant, qui naguère,
Conseillant nos erreurs, excitait à la guerre
Comme *un remède* au mal;
Qui de la femme aussi sanctionne la détresse,
Veut qu'elle se résigne, accusant sa faiblesse
De son destin fatal!...

Il ne suffit, croyant, de dire la misère,
Il faut ôter encor de notre coupe amère,
Le fiel et le poison;
Sinon, médecin nul, que lui sert ta boutade,
Quand tu dis au souffrant : « Je vous vois bien malade,
Sans voir de guérison ! »

Dans l'homme, hélas! s'éteint le feu de l'héroïsme,
Ce don sacré de Dieu; le hideux égoïsme
Empoisonne les cœurs,
Du monde désolé fait croître les ravages,
Et dans tous les climats entretient, d'âge en âges,
Les sources de nos pleurs!

En ces temps, nous vivons dans le christianisme,
Dogme saint, détestant le sang, le despotisme,
Recommandant la paix;
Nous sommes gouvernés par la philosophie,
Qui veut le dévoûment, l'amour, se glorifie
D'épancher leurs bienfaits.

Eh bien! des chrétiens, à ses cris de détresse,
Long-temps se montrent sourds, abandonnent la Grèce
Au fer des Musulmans;
Dans les secours vendus à l'extrême agonie,
De l'égoïsme encore elle voit le génie,
Trouve les errements.

De Saint-Sébastien, les meurtres, le pillage;
Par ses propres amis, de Parga le carnage,
Par l'Anglais consacré,
Nos guerres, nos conflits, escortés d'homicides,
Viennent assez prouver que quand vos lois président *,
Rien ne nous est sacré!

Ah! nous avons pu voir, plus récemment encore,
Un crime atroce, infâme et qui vous déshonore,
Princes, législateurs!...
Vous avez entendu la Pologne égorgée
Vous redire les maux où vous l'avez plongée,
Sans plaindre ses malheurs!...

---

* Cette fin de vers, et d'autres analogues, choqueront peut-être quelques personnes; il est vrai qu'aucun de nos poëtes n'en offrent d'exemples, néanmoins j'ai cru que la *rime* et la *raison* étaient d'accord pour me permettre cette licence. Loin de moi cependant la pensée de vouloir par là faire école.

Sous vos yeux, poursuivi de frontière en frontières,
L'orphelin Polonais, de ses vaines prières,
Implore votre loi.
Sans cœur vous répondez : — « C'est un malheur bien triste;
Mais, afin qu'ici-bas la société subsiste,
Chacun seul pense à soi ! » . . .

* L'homme voit chaque jour s'éteindre une espérance
Et semble renoncer aux vœux de délivrance;
Il marche sans soutien.
Ame et corps, tout gémit; et le monde a des maîtres
Qui, voyant à leurs pieds souffrir des milliers d'êtres,
Répondent : « Ce n'est rien ! »

* Ils ont encor des mots qui trompent, qui déchirent:
Ecrasant sans pitié les âmes qui soupirent,
Ils disent : — « Qu'avez-vous?
Vous la voyez enfin, cette Liberté chère,
Son astre vous conduit, son flambeau vous éclaire;
Silence! laissez-nous! »

* Hélas ! nous poursuivons un bien imaginaire,
Pour nous toujours la nuit, et jamais la lumière :
Pour qui tous ces trépas?
Après le sang si pur qui baigna nos rivages,
Encor la même lutte et les mêmes orages,
Sans avancer d'un pas!

* Qu'a-t-il reçu ce peuple à la forte poitrine
Qui de ses libertés sut venger la ruine?
La misère et l'affront!
Mais, dans cet âge d'or que le ciel nous amène,
C'est la loi, dites-vous, qui règne en souveraine!
—Voyez ceux qui la font!

* La richesse domine où régnait la naissance;
Elle a ses hauts barons, ses fiefs, son insolence
Et ses droits féodaux!
Le vrai serf est celui qu'écrase la misère;
Nos vaines libertés ont doublé sur la terre
Le nombre des vassaux.

Auteurs des fausses lois, de la règle incertaine,
Qui prétendent régir la destinée humaine
En comprimant nos cœurs,
Croyez-vous des milliers de nations sauvages
Indignes de jouir des mêmes avantages,
De goûter vos faveurs ?...

Elles souffrent aussi, qu'avez-vous fait pour elles ?
Rien ! D'ailleurs à vos lois elles se font rebelles,
Cherchant des lieux, un sort,
Plus près de la Nature, à ses lois plus conformes,
Abhorrant vos cités, vos sociétés informes,
Qui leur donnent la mort !

De nos mortels travaux, quelle critique amère !
Quand, à son ennemi, dans sa forte colère,
Pour malédiction,
Par le fils des déserts, cette injure est jetée :
— « Que labourer un champ, fatigue détestée,
Soit ta condition ! » ...

Vos codes insensés, vos iniques systèmes,
Peuvent-ils du bonheur résoudre les problèmes
Pour tout le genre humain?
Non! Dieu voit sur la terre une même famille,
Toute l'Humanité, sa chère et belle fille,
Aura même destin.

Quand du code éternel nous chercherons l'empire,
Le bonheur pour nous tous alors pourra reluire,
Et nous bénirons Dieu!
Car ce jour, sa bonté plus n'aura de nuages,
De sa justice, ainsi, les ineffables gages
Paraîtront en tout lieu....

— On vous entend toujours déplorer de vos œuvres
La fragilité, puis, par d'iniques manœuvres,
Blâmer du Créateur
L'inexorable arrêt, renversant vos merveilles,
Vos temples, vos cités, vos lois, sur lesquels veillent
Les ennuis, le malheur.

C'est pour vous amener à voir votre ignorance,
A reconnaître enfin la haute imprévoyance
De vos préceptes faux,
Que sur vos sociétés Dieu fait passer les ombres
De la mort, du néant, qui sur leurs grands décombres
Ont promené leurs faux.

Je veux être un moment l'écho des élégies
Que vous nous larmoyez, de vos apologies
Des états détruits.
Thèbes et Babylone, Athènes et Carthage,
Ces empires si grands (ah! pour nous quel présage!)
En cendres sont réduits.

Les serpents venimeux, les animaux féroces,
Sur leurs débris épars, dans des luttes atroces,
Se déchirant entre eux,
Des noires passions nous présentent l'image;
Dans leurs tristes écarts se livrant à la rage,
Renversant de leurs feux!...

Ainsi, de nos penchants, soit qu'en bien ils se montrent,
Soit qu'ils portent au mal par de vaines encontres,
Par de faux préjugés,
La nature en tous lieux, dans des reflets fidèles,
Nous offre les tableaux, qui toujours nous révèlent
Ses conseils négligés.

Vos lois, législateurs, votre amer despotisme,
N'enfantent que des arts jetés au vandalisme,
Dont les coups renaissants
Brisent en peu de temps les travaux de longs âges,
Et de leur fausseté nous exposent les gages,
L'enseignement puissants.

Nous voyons aujourd'hui de votre politique
Quelques monuments faire une amère critique,
De honte vous couvrir !
Oui, si Rome et Bysance, au milieu des ruines,
Sont debout, c'est que Dieu donne de vos doctrines
Un triste souvenir !

Ces deux grandes cités, autrefois capitales
D'un empire si vaste, autrefois sans rivales
En éclat, en splendeur,
Réduites de nos jours en viles métropoles
De l'erreur et du mal, nous offrent des écoles
De crime et d'impudeur!

Les temples des Césars, les Dieux du Capitole
Tombent devant les Dieux, devant l'obscure idole
Que rejette Israël;
De la chrétienneté les vaines basiliques
S'ouvrent en Orient, pour les Dieux despotiques
Des enfans d'Ismaël!

Sur l'autel des faux Dieux, ici Jésus s'élève,
Là Mahomet abat, de par son droit du glaive,
De Jésus les autels!...
Si vous êtes encore, ô cités avilies!
C'est que du Créateur les vœux vous humilient,
Pour vos desseins cruels.

Rome et Bysance ! Dieu, parmi tant de décombres,
Vous conserve debout, comme de tristes ombres,
Pour que tous les mépris
Des peuples qui par vous ont souffert dans les chaînes
De votre cruauté, de vos injustes haines,
Soient en ces jours le prix ! . . .

Vous êtes deux bourbiers, deux risibles arènes
De fausse politique, où toujours se déchaînent
Misères et malheurs;
Deux boîtes de Pandore engendrant vandalisme
Et peste à l'Orient, au couchant, fanatisme,
Escorté de fureurs.

Par votre abaissement, le Créateur insulte
A vos codes menteurs, à votre absurde culte,
Qui pensent l'honorer;
Il veut aussi montrer aux sociétés modernes
Le destin à venir que nos lois, qui gouvernent,
Doivent faire espérer.

Les temps sont-ils bien loin, où du christianisme
Les autels renversés (comme du paganisme
Les temples de nos jours),
De nos neveux aussi réveilleront le doute,
Les mépris, les dédains? Hélas! telle est la route
Dont nous suivons le cours!

Nos empires si forts nous présentent l'image
Du criminel Sysiphe; ils tendent d'âge en âge
Vers un bien idéal,
Et s'abîment enfin au gouffre des ruines;
A ce moment-là même, alors qu'ils s'imaginent
Voir du port le fanal.

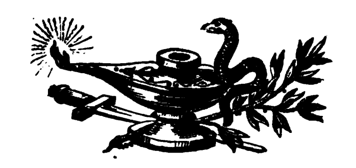
Apôtres de l'erreur, prêtres ou philosophes,
Après tant de leçons qu'offrent nos catastrophes
Sur votre aveuglement,
Prétendrez-vous encor faire connaître à l'homme
La route du bonheur, en augmenter la somme
Par votre enseignement?

Les Peuples vous diront : — « Si toutes vos sciences,
Fruits de votre sagesse, ont augmenté les chances
De peines, de fureurs,
Donnez-nous donc plutôt des lois que la folie
Vous dicte et qui du moins adoucissent la lie
De nos nombreux malheurs ! »

— Tu te fais jour enfin, fils de la Providence,
Ton cœur juste et puissant jette dans la balance
Les vœux du Créateur,
Ta forte voix proclame à la terre étonnée
La justice de Dieu, sa noble destinée,
L'avenir du bonheur.

Oui, belle Humanité, désormais à la joie
Tu peux livrer ton cœur; long-temps tu fus la proie
Des ennuis, des fléaux;
Dans un monde de bien va régner la justice,
Et la loi sainte, au lieu des lois du sacrifice
Que demandent tes maux.

Que ton âme, Fourier! vienne animer ma lyre,
Que ses faibles accents puissent à tout redire
De ce monde nouveau
Les beautés, la splendeur, la divine harmonie,
Et dévoiler ainsi la noire calomnie
D'un ignoble troupeau!...



L'HUMANITÉ.

L'Homme n'a rien de plus inconnu autour de lui, que l'Homme même.

ALP. DE LAMARTINE.

Γνῶθί σεαυτόν. *

Inscription du temple de Delphes.

What blessings thy free bounty gives
Let me not cast away;
For God is paid when man receives,
T'enjoy is to obey.

POPE, *Universal prayer.*

* Connais-toi toi-même.

L'HUMANITÉ.

Tu dis : « Humanité ! ton être est inconnu,
Nul se donna souci de le montrer à nu,
D'en découvrir l'essence.
Les éléments du cœur sont-ils donc moins parfaits,
Moins visibles, moins beaux, que du corps tous les traits,
Décrits par la science ? »

Si du corps nous voyons les nerfs, les os, le sang,
Les muscles réguliers, d'un admirable rang
Nous présenter l'image,
Devons-nous donc penser qu'en modelant nos cœurs,
Infidèle à son plan, Dieu commit des erreurs
Et se montra moins sage?

Tu dis : « Humanité ! connais ton propre cœur,
Connais ces feux sacrés que Dieu, pour ton bonheur,
Fait brûler dans ton âme :
Ces aiguillons puissants, ces fortes passions
Qui conduisent tes pas, dictent tes actions,
Appellent-ils le blâme ? »

Non ! non ! vain moraliste, aux niais préjugés,
Qui de Dieu blâment l'œuvre, ils sont ainsi jugés
Par ta seule folie !
Je plains ta cécité qui te prive de voir
Dans l'essence de l'homme un suprême miroir
Où Dieu se multiplie !....

Ah ! peux-tu condamner la divine Amitié,
Ce noble essor du cœur qui meut notre piété,
Pour l'erreur, la souffrance,
De la philantropie, allume les flambleaux ;
Pour le bonheur de tous, anime nos travaux,
Soutient notre espérance ?

Veux-tu donc étouffer la grande Ambition
Qui, dans son vol hardi, cherche une région
Aux autres inconnue;
Dont la force anima tous ces esprits fameux
Qui, sur ce triste globe, ont ressenti les feux
D'une âme méconnue?

Colomb, Watt, Galilée! Et leurs vœux cependant,
Par un zèle infini, par un courage ardent,
De bienfaits nous comblèrent;
Raphaël, Michel-Ange, êtres aux cœurs divins,
Dont les conceptions endorment nos chagrins
Et charment nos misères.

Ce doux essor d'Amour qui fait battre ton sein,
N'est-il pas d'un bonheur le présage certain,
Quand il ravit ton âme?
Pourquoi donc, moraliste, en proscrire l'élan,
Dans la femme, surtout, de Dieu blâmer le plan,
En condamnant sa flamme?

En suivant tes leçons, en faussant les transports
De son cœur plein de feux, de combien de trésors
Nous privons notre vie!
Sa muette pensée, en elle, doit toujours
Refouler ces doux noms, gages de ses amours,
Gages dignes d'envie!

Un des ressorts du cœur trouve grâce à tes yeux,
D'Amour *familial,* tu tolères les vœux;
Et cependant encore
Tu corromps son essence, en remplissant nos cœurs
Des soucis du besoin, de l'effroi des malheurs,
Vautour qui nous dévore!

Des aiguillons du cœur fidèles instruments,
Les sens ne sont-ils pas de puissants éléments
De plaisirs et d'ivresse?
Ne terminent-ils pas, par leurs perceptions,
Tous ces travaux de l'art, nobles conceptions,
Où brille leur adresse?

Si du grand Phidias la noble ambition
Vers les beaux-arts l'emporte, à sa forte action
Le toucher et la vue
Viennent prêter secours; son œil, épris du beau,
De son tact la finesse animant son ciseau,
Font vivre sa statue.

Homme! ce sont tes sens qui font briller pour toi
Les spectacles divins, l'harmonieuse loi
De la grande nature;
Ton œil hardi demande aux astres leurs destins,
De l'Océan immense il cherche les confins,
Sait prendre la mesure.

Ton odorat s'enivre au doux parfum des fleurs,
Ton œil admire aussi leur éclat, leurs couleurs;
Des accords l'harmonie!
Vient charmer ton oreille, excite tour à tour
Tes sentiments divers, ta fougue ou ton amour,
Selon sa symphonie.

Du toucher nous sentons l'ineffable bienfait ;
De voluptés sans nombre, il présente l'attrait :
Quand, obscurci par l'âge,
De notre œil le miroir plus ne transmet au cœur
La forme des objets, de divine faveur,
Le tact nous offre un gage.

Il remplace la vue, à l'aveugle fait voir
La forme, la couleur ! O sublime pouvoir !
Tu déverses la somme
De tes dons infinis : Ah ! pouvons-nous penser
Que tu fus sans amour ? pouvons-nous surpasser
Ta loi faite pour l'homme ?

Dans le pouvoir du goût, tes faveurs, tes bontés,
Se révèlent encor, ses douces voluptés
Viennent charmer l'enfance ;
Age où des autres sens le pouvoir est muet ;
Il charme encor cet âge où de l'âme se tait
La douce effervescence.

De nos sens le pouvoir à tous est inconnu,
Il brillera quand l'Homme, à sa loi revenu,
N'aura plus ces entraves
Qui gênent son essor, ces codes impuissants
Qui, d'un mortel labeur, d'efforts abrutissants,
Nous rendent les esclaves.

En ces jours, néanmoins, tel l'éclair dans la nuit,
De loin en loin un trait pour nous guider reluit;
De l'enfant des Savanes
L'oreille et l'odorat, l'œil au rayon perçant,
Etonnent, et font voir combien sera puissant
L'essor de nos organes.

De notre oreille encor le doux concert des sons
Développe le jeu; ses savantes leçons
A l'art de la musique
Viennent nous former, tel, de l'œil, de l'odorat,
Du goût et du toucher, doit luire avec éclat
L'essor diatonique.

—Des éléments du cœur, trois, sublimes, féconds,
En puissants résultats (mais que tu te morfonds,
O docte moraliste!
A vouloir étouffer) sont encore inconnus;
J'oserai cependant de leurs droits méconnus
Etre un panégyriste!

Arbitres du bonheur à l'Homme destiné,
Dieu leur donna pouvoir, à son cœur entraîné
D'opposer des entraves,
De régler son essor, tantôt aiguillonnant
Ses autres passions, tantôt en dominant
Les ardentes octaves,

C'est ce feu dévorant qui du Barde divin
Brûle les sens, le cœur, lui découvre un destin
De bonheur et de gloire,
Le fait jouir au ciel ou souffrir en enfer,
L'Enthousiasme enfin, que notre âge de fer
Abreuve de déboire!...

L'Enthousiasme encor sur l'amour, l'amitié,
Exerce son empire, excite la pitié
De Jésus pour le monde,
Quand il meurt sur la croix, sait rendre des amants
L'âme, en illusions, en doux égarements,
En ivresses féconde.

Aveugle en son essor, de cette passion
L'élan est sans calcul, sa noble attraction
Aux vœux du beau l'entraîne,
Anime Raphaël, Michel-Ange, Byron,
Et le cœur du guerrier, quand, au son du clairon,
Il tombe dans la plaine.

De l'intrigue l'esprit nous fait tout calculer,
Combiner nos desseins, des succès spéculer
Sur les chances diverses.
Ce grand ressort de l'âme, en ces longs jours d'erreur,
Justement est blâmé, quand il guide au malheur
Par des routes inverses.

Sous le nom de cabale, au sein des gens de cour,
La trace s'en retrouve, et règle aussi l'amour
Dans l'âme de la femme,
Qui du vice, en ces temps, suit alors les avis,
Aux haines autour d'elle excite les esprits,
Que sa bouche diffame.

Quand, libre, ce ressort guide notre action,
Anime notre ardeur, c'est l'Emulation,
Du cœur flamme puissante,
Qui double nos efforts, excite nos travaux
Sans réveiller l'ennui, sans vouloir le repos,
Trace une douce pente.

De l'Emulation le ressort cependant
Est de l'Enthousiasme en tout indépendant;
Par fougue réfléchie,
Celle-ci nous entraîne en nous montrant le prix,
L'autre enflamme des sens, de l'âme, des esprits,
L'ardeur irréfléchie.

Pour se régénérer tout change sous les cieux,
Les climats, les saisons, les vœux, les temps, les lieux,
L'Homme aussi suit cet ordre.
Si dans tous les instants, la même passion
Exerçait son pouvoir, son cœur sans option
S'ouvrirait au désordre.

Dieu sut prévoir ce mal, quand il créa la loi
A l'Homme destinée, et, pour gage du droit
Au bonheur sur la terre,
Lui donna l'Inconstance. Oui, très profonds Docteurs,
L'Inconstance nous doit délivrer des malheurs,
Et nous être prospère.

Nous tous, nous ressentons ce besoin de changer,
Qui, de l'âme et des sens, aiguillon passager,
D'heure en heure nous presse!
Nous excite à chercher la douce nouveauté,
Créant l'illusion, animant la gaîté,
Réveillant l'allégresse.

Contraints de commander à cet essor du cœur,
Nous éprouvons ainsi dégoût, ennui, tiédeur,
En tous ces instants mêmes
Où les fêtes, les jeux, à nous viennent s'offrir,
Semblent combler notre âme en montrant le plaisir,
Les voluptés suprêmes.

Nous voyons cependant de nos Parisiens
Quelques privilégiés en savourer les biens;
Modernes Sybarites,
Sans cesse voltigeant de plaisirs en plaisirs,
Ils cueillent la fleur seule, et d'inconstants désirs
Se font les prosélytes.

Quand le règne du Dieu de paix et de bonté
Pour ce globe luira dans toute sa beauté,
Alors de l'Inconstance,
Tant blâmée aujourd'hui, les sublimes effets,
Les fruits délicieux, d'ineffables bienfaits
Combleront l'existence.

Homme (mais toi surtout, Poète, Conquérant,
Philosophe !), pourquoi ce vide dévorant
Qui consume ton âme?
Dans ce monde fatal, pourquoi ton sombre cœur
En vain autour de lui cherche-t-il du bonheur
La pure et douce flamme?

Poète! quand ton âme interroge son Dieu
En jetant à la vie un méprisant adieu,
Pourquoi se répond-elle?
— « Oh! l'Homme, être exilé sur ce globe odieux,
Que rejette hors sa loi, son sein harmonieux,
La vie universelle. »

— « Puissance, gloire, amour, oh! rien ne peut combler
Les désirs de mon cœur, oh! tout vient le troubler,
Y réveiller l'angoisse,
Y corrompre la joie, y jeter le regret,
Et du doute cuisant l'inévitable trait
Qui sans cesse le froisse. »

— « Ne suis-je pas, hélas ! un monarque tombé,
Déchu de sa puissance, et sous le joug courbé ?
Un avenir de gloire,
D'amour et de bonheur, doit-il être mon sort ?
Sur ce globe couvert du linceul de la mort,
Mon cœur peut-il le croire ? ».

Poète, écoute Dieu ! c'est lui qui, par ma voix,
T'adresse : — « Si toujours ce monde est plein de croix,
Si ta triste existence,
D'amour déshéritée, invoque le trépas,
Si, dans ce grand désert où s'égarent tes pas,
Tu vas sans espérance ; »

— « Oh ! c'est que dans ton cœur règne une passion
Plus que toute autre forte, ardente d'action,
Sublime Unitéisme,
Passion innommée, enthousiasme ardent,
Qui vers Dieu nous conduit, dont l'essor transcendant
Nous brûle d'héroïsme. »

—«C'est lui qui te rend fort et te fait mettre un frein
A l'essor subversif qui torture ton sein,
Et vers le mal t'emporte,
Quand de l'Ambition, de l'Emulation,
De l'Amour, la brûlante et fausse impulsion
Te saisit, te transporte.»

—«Par lui ton âme aspire à l'ordre, à l'unité,
Déplore les fureurs, la sombre hostilité,
L'erreur, l'aveugle haine,
Qui, sur les nations, étendent les malheurs,
Enflent à tous instants les sources de leurs pleurs,
Alourdissent leur chaîne.»

—« Il est dans tous les cœurs; mais dans le tien surtout,
Poète! il prédomine, et se fait voir en tout;
Il anime ta lyre,
Quand tu chantes de Dieu la gloire, la bonté,
Et quand tu viens flétrir, l'erreur, l'iniquité,
Des tyrans le délire.»

Sa flamme vous inspire, ô vous, profonds Docteurs!
Philosophes, savants, qui tous de vos erreurs
Rêvez toujours le règne;
A la philantropie, à la fraternité,
Vous nous conviez tous, c'est la seule unité
Que votre cœur enseigne.

L'Unitéisme encor brûle ces conquérants,
Qui sur la triste terre ont versé par torrents
Les pleurs, le sang de l'homme.
Ils veulent l'Unité, que dans quelques climats
Ils font parfois régner, de crimes, d'attentats,
Amoncelant la somme!

L'Unitéisme, enfin, des autres passions
Vient résumer l'accord; dans les créations
Nous trouvons son image;
Ainsi l'accord des sons, le blanc dans les couleurs,
Oui, dans tout l'univers, comme dans tous nos cœurs
D'Unité s'offre un gage!

— Ces ressorts forment seuls nos divins ornements,
Dans nos âmes entre eux, mêlant leurs éléments,
De tous les caractères
Ils offrent l'assemblage, ainsi des divers tons,
Des notes le concours, fait augmenter les sons,
Qui tous entre eux diffèrent.

Ou bien, tel, combinant et croisant ses rayons,
Le prisme fait aussi voir les illusions
Des nuances diverses.
Tout dans la nature offre un fidèle miroir
Des ressorts de nos cœurs, des gages du pouvoir,
Que partout ils exercent.

Dans l'âme des humains plusieurs passions
Prédominent parfois, et des vocations
Marquent ainsi le titre;
L'Homme par la Nature alors est ennobli,
Et doit jouir du rang par les vœux établi
Du souverain arbitre.

Mais, hélas! dans ces temps de maux et de douleurs,
L'Homme de la Nature ignore les faveurs ;
Trop souvent sur la terre,
Dès l'enfance étouffé, son cœur passe inconnu,
Il traverse ses jours sans avoir obtenu
Que peine, que misère !

De son âme toujours les hautes facultés,
De l'envie essuyant les traits, les cruautés,
En proie à l'amertume,
Rongent sa propre vie, il arrive à la mort
Sans avoir des humains même embelli le sort
Par ce feu qu'il allume !

Méconnaissant son cœur, ses vœux, ses droits sacrés,
La société le livre aux ennuis consacrés
Sur cette terre immonde ;
De Newton elle fait un gardeur de troupeau,
Le mépris vient flétrir le destin de Rousseau
Sans qu'un cœur lui réponde.

Dans des âmes, parfois, toutes les passions
Brûlent de feux ardents; mais dans leurs options
Sans cesse torturées,
Crucifiant leurs jours, égarant tous leurs pas,
Dans notre société, les poussent au trépas,
Victimes ulcérées.

Quand Dieu, dans sa bonté, pour embellir nos jours
Créa nos passions, de partager leurs cours
Elles reçurent l'ordre.
Même en ces temps d'erreurs où l'Homme méconnaît
Et son sort et sa loi, leur empire apparaît
Au milieu du désordre.

Nous voyons l'Amitié régir nos sentiments
Aux jours de notre enfance, et ses épanchements
Entretenir la joie.
Aux temps de la jeunesse et de virilité,
Les aiguillons d'Amour de la félicité
Nous enseignent la voie.

Dans un âge plus mûr règne l'Ambition;
Et quand du vieillard toute autre passion
Cesse d'émouvoir l'âme,
Son amour pour les siens qui domine son cœur,
Vient en ses derniers jours l'emplir de son ardeur,
L'animer de sa flamme.

L'Amour, l'Ambition, l'Amour familial,
Ainsi que l'Amitié, dans leur essor normal
En des groupes se plaisent,
Et de la société formeront les soutiens,
Lorsque ces passions n'auront plus ces liens
Qui de nos jours les lèsent.

Le bonheur n'est-il pas dans un groupe d'amis?
Nous oublions alors nos peines, nos soucis;
L'ambitieux ne trouve
De joie et de plaisir que quand on applaudit
Autour de lui ses faits, quand il a le crédit
Du monde qui l'approuve.

D'Amour familial et d'Amour sexuel,
Au sein d'un cercle étroit, le groupe naturel
Epanche ses délices;
Des parents, des enfants, le nombre est limité;
Deux amants, par l'attrait de la fidélité
Et du bonheur s'unissent.

De ces groupes divers l'accord harmonieux
Et les vrais sentiments se montrent à nos yeux,
Quand du cœur la pensée
Répond à l'action; trop souvent l'action,
Dans notre société, dément l'expression
Par la bouche avancée.

L'essor des passions, la valeur des bienfaits
Par elles répandus, changent dans leurs effets;
De Chloé la tendresse
Sur Daphnis seul répand les voluptés d'amour,
L'amant le plus aimé ne chérit en retour
Qu'une seule maîtresse....

Aux siens seuls de Priam s'étend l'affection ;
Mais d'un Colomb , d'un Watt, la vaste Ambition
Donne à toute la terre
Le fruit de ses travaux ; de l'Amitié l'essor
Embrase l'univers, des humains plaint le sort,
Adoucit leur misère.

Ces mêmes passions , dont Dieu pour le bonheur
Orna l'Homme, ont pouvoir d'engendrer le malheur
Quand de leur forte flamme
Il tente d'étouffer ou de rompre l'effort,
Et ternissent ainsi les phases de son sort
En corrompant son âme.

Ce sont de l'univers les immuables lois,
Le bien , le mal , partout s'offrent à notre choix;
Nous voyons ces substances,
Epanchant le plaisir sur le corps en santé ,
Devenir des poisons , lorsqu'il est agité
De fièvres, de souffrances.

Homme! tes passions te conduisent au mal
Quand les corrompt cet air de l'état social,
Inventé par tes guides.
Alors tu les proscris, tu blâmes leur auteur,
Tu l'accuses d'avoir fait naître dans ton cœur
Des penchants suicides.

Dans la nature tout nous offre un double aspect,
L'un inverse et faussé, l'autre juste et direct:
En douces harmonies
L'accord des sons parfois vient transporter nos cœurs,
Mais souvent font ouïr discordantes clameurs,
Aigres cacophonies.

Les atômes de l'air, mus par les Aquilons,
Tantôt sèment la mort lorsque leurs tourbillons
En ouragans rugissent,
Tantôt, nous apportant les doux parfums des fleurs,
Ils versent à l'entour d'enivrantes fraîcheurs,
Lorsqu'en brises ils glissent.

Les astres dans l'espace, en orbes éclatants,
Tantôt roulent leur cours dans des cercles constants,
Nous montrant les planètes,
Tantôt sans fixe loi, paraissant à nos yeux
En cercles déréglés, ils parcourent les cieux,
Inconstantes comètes.

Les éléments divers au chaos confondus,
Grondant et fermentant, à l'ordre enfin rendus
Par le Grand Géomètre,
A ses commandements, accourront tous des mers,
Des continents, des lacs, enfanter les concerts,
A ses lois se soumettre.

Ils produiront ainsi des fleuves, des forêts,
Et de leurs habitants les ineffables traits,
Les belles harmonies;
Sur les globes alors, d'une unanime voix
Toutes créations exalteront ses lois
Par d'amples symphonies.

Homme! dois-tu penser que Dieu dans l'univers
Créa tant de beautés, de splendides concerts,
Que de sa bienveillance,
De sa loi de justice, il t'a seul excepté?
Oh! cesse de nier, d'accuser sa bonté!
Crois à sa Providence!

Eh quoi! pour ces soleils, éternels citoyens
De l'immensité, Dieu sut fonder des moyens
Et d'harmonie et d'ordre;
Même pour la fourmi sa justice se voit,
Envers toi seul injuste, Homme, il t'ôte sa loi
Et te livre au désordre!....

Ce blasphème inoui de tes législateurs,
Oh! cesse de le croire! Oh! de quelles erreurs
Ils ont voilé ton âme,
Déprimé ton esprit! Mais Dieu se lasse enfin
De leurs iniquités, sa loi va mettre fin
A leur pouvoir infâme!

Moralistes sans foi, prétendrez-vous que Dieu
Nous destine au bonheur qui, dans un autre lieu
Que sur la triste terre,
Un jour pour nous doit luire, et qu'ainsi nous devrons
Accepter notre sort en inclinant nos fronts
Sous ce joug de misère?

Mentant à sa justice, il aurait donc à tort
A nos cœurs inspiré ces vœux d'un heureux sort,
Sans vouloir y complaire;
Emule du démon, lorsqu'il eut le *pouvoir*
De nous donner sa loi, n'en eut-il pas *vouloir?*
Se plut-il à mal faire?....

Il voulut, mais ne *sut* nous donner cette loi;
En son *pouvoir* alors devons-nous avoir foi,
Et le croire capable
De nous régir? — Il voit, il admire le bien,
Et ne peut le donner; mais plus grand que le sien
Votre esprit n'est croyable...

Pouvez-vous donc alors, ô vains législateurs !
Nous imposer des lois, vous faire les tuteurs
De notre destinée ?
Des codes faits par vous, nous connaissons les fruits,
Nous voyons les malheurs auxquels nous a réduits
Votre erreur obstinée.

Dieu *ne voulut-il point*, ou bien *ne sut-il pas*
Nous donner cette loi qui doit guider nos pas ?
A l'esprit des ténèbres
Est-il inférieur, lui dont les vœux pervers
Dictent ces sales lois que dans cet univers
Vos louanges célèbrent ?

Sut-il et *voulut-il* nous donner cette loi ?
Homme, en peux-tu douter ? Que sans crainte ta foi
Se confie en sa gloire,
Et cesse d'invoquer ces ignares docteurs
Qui prétendent guérir tes fléaux, tes malheurs,
Par leur code illusoire !

Ta loi, présent divin, Homme! est l'ATTRACTION (7),
Indomptable pouvoir dictant notre action,
Boussole universelle,
Qui des mondes aux cieux illumine le cours,
Qui des créations éclaire tous les jours,
Par où Dieu se révèle!

Verge d'enchantement aux mains du Tout-Puissant,
L'Attraction lui fait tout rendre séduisant;
Avec elle il excite,
Par l'attrait du plaisir, à ces mêmes travaux
Que le législateur, à l'aide des bourreaux,
Vainement sollicite.

Du prêtre d'Esculape elle anime l'ardeur,
Sait lui faire goûter et plaisir et bonheur
Dans son labeur immonde;
Dans les pénibles soins prodigués à son fils,
Quand la mère ressent des attraits infinis,
Son pouvoir la seconde.

Pourquoi, législateurs, quand de l'Attraction
Reluisent le pouvoir, la *révélation*,
Méconnaissant ce guide,
Vous obstiner toujours à vouloir détourner
L'Homme de sa nature, à vouloir l'enchaîner
Par votre loi stupide?

Eh! n'auriez-vous pas dû construire plutôt
La société pour l'Homme, et croire sans défaut
L'art du Grand Géomètre?
Vos lois ont égaré des humains les penchants,
Elles les rendent faux, égoïstes, méchants,
Aux fléaux donnent l'être!

Dans l'usage intégral des forces de son cœur,
Toute l'Humanité doit trouver le bonheur,
La gloire, la puissance;
Mais quand à la nature, aux volontés de Dieu,
L'Homme se fait rebelle, il rencontre en tout lieu
La peine, l'indigence.

Comment, législateurs, dans votre société
Pourrait-il conquérir quelque félicité,
Par l'essor de son être?
Tous ses sens torturés peuvent-ils concourir
A charmer ses travaux, à verser le plaisir
Qui par eux devrait naître?

Aux puissances du cœur, les préjugés, les lois
Font opposition, violent tous leurs droits :
Tout d'abord opprimée,
La noble Ambition cherche en vain cet essor,
Qui sème le bonheur, embellit notre sort,
Vole à la renommée.

Au milieu des fléaux qui torturent ses jours,
L'Homme vers l'Amitié peut-il livrer leur cours?
Le froid de l'égoïsme
S'empare de son cœur, étouffe tous ses vœux,
Pour le bonheur commun, le rend encor haineux
Des pensers d'Héroïsme.

L'Amour de l'indigence épuise les poisons;
Son essor égaré, d'impures liaisons
Engendrent tous les crimes,
La mère à son enfant, horreur! donne la mort;
L'Epouse est adultère, et déteste le sort,
Les liens qui l'oppriment.

L'Essor d'Enthousiasme et d'Emulation
Pourrait-il de nos jours animer l'action,
Nous conduire à la joie,
Lorsque l'Homme isolé, sur un même travail,
Sans relâche languit, et comme un vil bétail,
Au dégoût est en proie?

L'Unitéisme enfin, ce sublime élément,
Où peut-il aujourd'hui trouver un aliment,
Au milieu du désordre?
Toute religion proscrit, au nom de Dieu,
Toute secte contraire, en tout temps, en tout lieu,
Du Ciel, dit-on, c'est l'ordre!!...

— Mais, par l'Attraction sans cesse stimulé,
Vers ce code divin, à son cœur révélé,
L'Homme poursuit sa route;
Dieu lui donna pouvoir de diriger son sort,
De discerner l'erreur, et, par un noble effort,
De dissiper son doute.

L'abeille de sa ruche à jamais bâtira
L'ingénieux palais, le castor formera
Sa digue merveilleuse
Sur un unique plan, de l'hiver les rigueurs
Toujours nous verrons fuir des oiseaux voyageurs
La course aventureuse.

Dieu destine aussi l'Homme à vivre en sociéte;
Mais, de changer son sort lui donnant liberté,
L'orne de sa puissance.
Des animaux divers l'instinct ne change pas,
L'Homme peut à son gré diriger tous ses pas,
Faire sa Providence.

Rien des débris épars des temples du passé
(Vaines conceptions d'un esprit insensé),
Rien d'entre ces ruines
Ne doit être employé pour bâtir les palais,
Les ravissants séjours que de Dieu désormais
Les faveurs nous destinent.

Philosophe, es-tu vrai, quand tu viens proclamer
Un terme à son génie? Ah! pourquoi diffamer
Sa forte intelligence?
Ne sut-il pas toujours, constant dans son ardeur,
Des sciences, des arts, sonder la profondeur?
Qu'il marche en confiance!

Les ères du passé sont pour lui des garants,
Des ères d'avenir, résistant aux torrents,
Qui vers le mal l'entraînent,
Il saura parvenir à des destins nouveaux;
Les temps ne sont pas loin où de ses durs travaux
Doivent tomber les chaînes!

Du grand nom d'Harmonie alors il nommera
La société nouvelle, alors il connaîtra
La justice divine;
De sublimes accords feront vibrer son cœur;
Ce nom offre à l'esprit l'image du bonheur
Que Dieu nous prédestine!



L'HARMONIE.

7

Behold! à race appears, to fame unknown!
Eternal justice claims them for her own,
Bids them from pole to pole extend her reign,
And swears her Empire shall unmoved remain!

Anonyme.

Oui, ton être futur vivait dans ma mémoire;
Je préparais les temps selon ma volonté.
Enfin ce jour parut; je dis : Nais pour ma gloire
Et ta félicité.

A. De Lamartine, *la Providence à l'Homme.*

Humanité, règne, voici ton âge,
Que nie en vain la voix des *vieux échos*:
Déjà les vents, au bord le plus sauvage,
De ta pensée a semé quelques mots.
Paix au travail qui féconde!
Que par l'amour les hommes soient unis,
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde,
Que Dieu nous dise : Enfans, je vous *bénis!*

J'ai vu la paix descendre sur la terre
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du Dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.

Oui, libre enfin, que le monde respire;
Sur le passé jetez un voile épais;
Semez vos champs aux accords de la lyre,
L'encens des arts doit brûler pour la paix.

Béranger.

L'HARMONIE.

O noble Humanité! sur cette aride terre,
Si tu ressens ennuis, privations, misère,
Tu dois en accuser l'absurde *isolement*
Où languissent tes fils, et qui mine leurs forces,
En offrant à leurs jours d'illusoires amorces,
De leurs erreurs le châtiment.

L'Association! l'Union! c'est par elles
Qu'ils doivent arriver aux ivresses nouvelles
Qu'annonce leur Sauveur; oui, par leur Union,
Par son pouvoir connu de l'esprit de sagesse
Des Peuples et des temps, cesseront leur détresse,
Leurs peines, leur abjection!...

L'Union fait la force! Oui, dans cet axiome,
Consacré par les temps, su de tout idiome,
Je vois la prophétie annonçant ton destin;
Dieu le mit dans nos cœurs pour nous servir de guide,
Et nous faire arriver à l'avenir splendide
Qu'il donne au sortir de son sein.

En vain vous entassez, Prêtres et Philosophes!
De vos lois les monceaux pour de nos catastrophes
Trouver enfin le terme et conduire au bonheur,
Tant que subsistera la source de misère,
Des travaux le désordre, aux vœux de Dieu contraire,
Et nous avilissant le cœur.

Plus d'un, vers l'Union tenta de nous conduire;
Mais tous, dans leur espoir, se livrant au délire,
Ont égaré nos pas; ils ont tous oublié
Que l'Union pour l'Homme à l'âme, aux caractères
Doit demander les lois qui lui seront prospères
Quand l'Homme y sera rallié.

Oui, l'art de l'Union n'est rien autre pour l'homme
Que l'art de combiner de nos penchants la somme,
D'harmoniser nos cœurs dans leurs divers accords,
De faire concourir l'amour, les sympathies,
Au bonheur, d'employer de nos antipathies
Les vœux, ainsi que les discords.

La voix de l'Union, quand elle se limite
Aux facultés du corps, à peine nous invite
A la lueur des biens qui nous sont destinés,
Quand nous aurons du cœur combiné les essences,
Multipliant ainsi leurs efforts, leurs puissances,
Hélas! trop long-temps enchaînés!!

Philosophes craintifs, vous répondez sans doute :
— « Comment de l'Union connaître enfin la route,
Quand on voit la discorde agiter les esprits?
Lorsque, durant dix jours, dix familles s'unissent,
Cent familles ou plus, de ces pervers auspices
Eviteront-elles les fruits? »

Eh! ne voyez-vous pas que si vers l'Harmonie
Dieu guide nos destins, dans la monotonie
D'un cercle rétréci, sa loi n'existe pas?
Là, chaque être peut-il rencontrer ceux qu'il aime?
Les charmer à son tour? peut-il éviter même
L'ennui qui s'attache à ses pas?

Les zélateurs de l'art des hautes symphonies
Ne peuvent enfanter de vastes harmonies,
En limitant des sons l'essor et le concours;
Ainsi, de l'Union, l'Homme ne voit qu'une ombre
Quand de ses éléments il limite le nombre,
Et les entrave dans leur cours.

En concours limité, l'erreur de réussite,
Ne devait-il donner un augure explicite
D'infaillible succès en grandes unions?
Quoi! ce siècle orgueilleux se vante de lumière,
Et ne voit des travaux la marche régulière
Dans de vastes réunions?

L'Homme peut-il trouver sa force, sa puissance,
Sa gloire, son bonheur, parmi la discordance
Et la lutte acharnée entre tous intérêts?
Vous entendez pourtant tous nos prétendus guides,
Nos vains Docteurs, vanter, dans leurs discours arides,
De l'Unité les grands bienfaits!!!...

—Abordons ce Palais, ce vaste *Phalanstère**,
Séjour de paix, de joie, où d'un peuple prospère
S'agite la Phalange. Oh! mon œil est ravi
De contempler l'éclat, la beauté, l'élégance
Qui règnent en ces lieux en splendide ordonnance:
Tous rivalisant à l'envi!

L'Architecture écrit des temps humains l'histoire,
De l'Homme fait connaître et la peine et la gloire;
Dans la hutte sauvage où commence son sort,
L'Humanité s'essaie aux soins de l'existence;
Quand lui viennent après la force et la puissance,
Elle élève le château-fort.

* Ce mot signifie séjour d'une phalange.

Sous le règne obscurant de la Théocratie,
Qui déprime son cœur sous un faix d'inertie,
Qui veut, au nom du Ciel, maintenir son pouvoir,
Sur la terre si lourd, elle prie et contemple
Dans la nef sans clartés de l'Eglise, du Temple,
Et là, son cœur s'ouvre à l'espoir.

Oui, c'est dans l'Eglise, oui, c'est dans la cathédrale,
Dont les fondations, la masse colossale
S'enfoncent dans le sol et montent vers les cieux,
Que nous trouvons encore une sûre boussole
Pour connaître les temps; là, se voit un symbole
Et puissant et mystérieux.

Contemplez les cités qui règnent dans cet âge,
Ne donnent-elles pas une fidèle image
Des préjugés, des lois, des misères, des maux
Qui régissent le monde? et leur constant désordre
N'est-il pas un reflet du prétendu bon ordre
Qui préside à tous nos travaux?

Eh bien ! l'Humanité, dans son architecture,
Aux âges d'avenir, donnera la mesure
De l'ordre social ; elle aura des palais
Qui laissent en tout sens rejaillir la lumière
Quand elle déploîra son heureuse bannière
Au sein de l'ordre et de la paix.

Et tous ses monuments où les arts resplendissent,
Où la magnificence et l'utile s'unissent,
Rediront à jamais le règne du bonheur ;
Les champs et les cités, l'océan et la terre
Ecriront les bienfaits de cet âge prospère,
Qui comble les vœux de son cœur.

Eh quoi ! le Créateur, dans sa bonté facile,
Aux hôtes des forêts, des eaux, donne un asile,
A l'oiseau dans les airs, à la fleur dans les champs,
Et cependant il veut que l'Homme souvent meure
Sans travail et sans pain ; il veut que sans demeure
Il traîne ses jours *en tout temps !*

Il veut que l'Homme, enfin, pour son destin dépende
De ce nombre exigu qui prescrit et commande,
Selon son égoïsme, aux Peuples enchaînés,
Et qui s'est emparé du céleste héritage,
Ainsi que de son bien, n'en laissant quelqu'usage
Que sous des statuts effrénés !

Dieu de l'Univers ! non ! ta justice, ta gloire,
Ne peuvent nous offrir tant de fiel, de déboire !
Les temps ne sont-ils pas, ô belle Humanité !
Où tu vas ressentir de Dieu la bienveillance,
Où tu vas dépouiller les ennuis, la souffrance,
Renaître à la Félicité ?

Admirez la splendeur de ce portique immense,
Qui, de l'une à l'autre aile, embrasse la distance,
De sa large ceinture enlace le Palais,
Ses parterres, ses cours, qui parfois en rotonde,
En atrium se forme, et que le jour inonde
Sans dérober des cieux le dais.

Les plus rares produits des arts, de l'industrie,
Des arbustes, des fleurs, dans cette galerie
Etalent leur éclat; et, dans ce grand séjour
Où règne la splendeur, des salles réservées
Aux douces fonctions par l'Homme cultivées,
Le trouvent ardent chaque jour.

Au centre, parcourez ces salons, lieux de fête,
De banquets; visitez cette tour dont le faîte
Présente des signaux; là vous voyez encor,
Les prodiges des arts, là de nombreux volumes,
Avec ordre rangés, des sciences résument
Pour tous le précieux trésor.

Là, les bruyants travaux, tous à l'une des ailes
Sont bannis, éloignant ces discords qui harcèlent,
Qui brisent nos tympans au sein de nos cités.
D'appartements divers les nombreuses séries,
En grandeur, en éclats, selon les rangs varient,
Suivent leur *inégalité*.

Sans crainte du dégoût que souvent nos cuisines
Inspirent aujourd'hui, voyez ces officines
Où de degrés divers s'ordonnent les festins;
Là, se montrent encor l'ordre et l'économie,
Là, brille le pouvoir de la gastronomie,
Pour le bonheur de nos destins.

Au sein de ce séjour, durant l'intempérie,
Chacun peut, traversant sa longue galerie,
Se rendre à ses travaux; des saisons la rigueur,
A tous est inconnue, et là seulement cesse
Ce supplice des sens, qui, de nos jours, sans cesse
Tyrannise le travailleur.

Enfin, dans ce Palais, l'Homme gouverne en maître
L'eau, la chaleur et l'air, les plie à son bien-être;
Il combine et prévoit de sa prospérité
Les divers éléments; pour tous règne la joie,
Quand tous fuyant le mal, du bien suivent la voie,
Marchent à la félicité.

Dites, Législateurs, ces impures chaumières
Eparses dans nos champs, ces sales fourmilières
(Honte de nos cités, foyers du Choléra)
D'indigens éperdus, sont-elles préférables
A ces nobles Palais, demeures ineffables,
Qu'en tout temps l'Homme désira?

Si, pendant trois mille ans, votre esprit infidèle
Ne sut de sa demeure esquisser un modèle
Qui convient à son être, est-il donc étonnant
Que vous n'ayez pas su définir de son âme
Les éléments divins, quand leur sublime gamme
Veut un calcul plus éminent?

Mais vos discours étroits, niant la Providence,
Sans doute rediront : — « Tant de magnificence
Ne peut-être pour tous; où prendre les trésors
Pour bâtir ces Palais? Et puis certes si l'Homme
De tant de voluptés pouvait goûter la somme
Du labeur il fuirait l'effort. »

Dans l'ordre, dont toujours vos lois sont ennemies
Se trouveront la force et les économies (8)
Qui de Dieu montreront les grandes volontés ;
Si de l'Homme les maux ont été sans mesure,
Il est temps que pour lui brille la flamme pure
Du soleil des prospérités !

Eh quoi, Législateurs ! est-il donc plus facile
De faire contenir dans nos grands vaisseaux, mille,
Deux mille êtres humains ; sur ces Léviathans,
De leur faire porter leurs desseins, leurs conquêtes
Jusqu'aux confins du monde, en bravant les tempêtes
Et les fureurs des ouragans ?..

Dieu veut-il donc qu'au sein de vos cités malsaines,
Dans vos champs inféconds, des milliers d'êtres traînent,
Dans la fange et l'ennui, leurs misérables jours ?
Peut-il aussi vouloir qu'en proie à l'indigence,
Distillant ses poisons, qu'en proie à la souffrance,
Ils meurent privés de secours ?....

Quand vous voyez mourir nos fils, nos jeunes filles,
Frappés par les fléaux, vos yeux ne se dessillent,
Vos esprits sont toujours obscurcis par l'erreur !
Et vous dites alors : « — Le mal régit la terre,
C'est Dieu qui l'a voulu ; les soucis, la misère,
Sont l'ouvrage du Créateur. »

Mais Dieu fit-il Paris ? cette immense sentine
De putréfaction, inépuisable mine
Qu'exploite le malheur ? Paris, qui porte au front
Un effrayant bandeau de vapeurs homicides,
Et répand à l'entour ces miasmes fétides
Qu'il recèle dans son giron ?

Répondez ; est-ce un air, germe de maladie,
De peste, de fléaux, où l'Homme s'atrophie,
Cet air si doux, si pur, lorsqu'il porte ses pas
Dans les prés, dans les bois, et foule leurs clairières,
Vers les plages des mers, sur les monts, les bruyères?
Cet air donne-t-il le trépas?

Quand il parcourt, joyeux, les grandes plantes vertes,
Lorsqu'au lever du jour elles brillent, couvertes
De perles, de rubis, adorent le soleil
Et baisent ses rayons en soupirant de joie,
Lorsqu'elles font s'ouvrir leurs fleurs d'or et de soie,
Versant un parfum sans pareil!...

Lorsqu'étalant leur belle et si riche parure,
Elles disent tout haut, à toute la nature
(Avec leurs mille voix, exhalant des senteurs),
Que Dieu créa pour l'Homme un globe favorable,
Et qu'il n'a point voulu ce monde épouvantable
Où nous étreignent les malheurs! . . .

Et si vous rencontrez des races malfaisantes
Dans la création, images permanentes
De toutes nos erreurs, l'Homme n'a-t-il donc pas
Puissance de les vaincre et faire disparaître?
Sur sa belle planète enfin n'est-il pas maître?
Ne peut-il y régler ses pas?

Si des marais infects et des déserts stériles,
Si des climats brûlés aux maux servent d'asiles,
C'est qu'il gouverne mal son empire si beau,
C'est que, hors son destin, il se conduit en lâche,
Et laisse dénouer en négligeant sa tâche,
De ses puissances le faisceau.

Dieu n'éclaira-t-il pas son esprit et son âme
D'un trait resplendissant de sa céleste flamme?
Ne lui donna-t-il pas, en tous âges, pouvoir
De chasser les fléaux, de porter un remède
Aux fruits de ses erreurs? veut-il pas que tout cède
A la force de son vouloir?

Eh bien! Dieu créa-t-il ce choléra terrible,
Qui, sortant des marais, de sa faux inflexible,
De l'aurore au couchant, abat les nations?
Hélas! roi fainéant, et gérant infidèle,
L'Homme de son domaine abandonne sans zèle
Les plus fertiles régions.

8

Dieu fit-il ce fléau, dont la course incessante
Aux populations inspire l'épouvante,
Dans tous ses rangs atteint, fauche l'Humanité,
Laisse en tous les climats son effroyable trace,
Devant les nations, en lettres de morts, trace
Ce signe, SOLIDARITÉ !

Oui, solidarité de douleurs, de misère,
Entre tous les humains sur cette impure terre ;
Oui, solidarité des faibles, des puissants,
De peste, de fléaux, de joie et de tristesse ;
Oui, solidarité de force et de faiblesse,
Des nations, des continents !

Oui, solidarité des cités, des campagnes,
De leur *isolement*, des maux qui l'accompagnent
Et de tous les humains enveniment le sort !
Ne l'avez-vous pas vu ce redoutable signe,
Environnant Paris d'une vapeur maligne,
Paris, sous son manteau de mort ?

Mais laissons ces fléaux et mille autres encore,
Dont le règne cruel à jamais vous honore,
Dignes législateurs! bientôt la société
Verra la fin des maux et de l'ignominie
Sur elle répandus; bientôt de l'Harmonie
Reluira la félicité.

Non! Dieu n'a point créé la peste, la misère,
Et la corruption qu'exhale l'atmosphère;
Dieu fit la fleur des champs, l'étoile d'or au ciel,
L'arbre avec ses beaux fruits et le lis des vallées;
Dieu fit aussi nos bois, l'oiseau sous leurs feuillées,
L'abeille qui donne son miel.

Sur des sujets plus doux efforce-toi, ma lyre,
De fixer les esprits; du monde qui t'inspire,
Efforce-toi de peindre, à nos temps abrutis,
Les beautés et les biens, en proie à leur rudesse,
Nos cœurs concevront-ils les plaisirs et l'ivresse,
Par ce Monde à tous garantis?

A son sort rendu, l'Homme, au sein des phalanstères,
Doit seulement trouver un terme à ses misères;
Là, son cœur prend essor, et les faits ordonnés,
Pour exciter l'ardeur, pour animer l'ivresse,
Des heureux habitants entretient l'allégresse;
Là, tous leurs vœux sont couronnés.

Voyez de ces jardins la savante culture,
Ces bosquets, ces vergers, cette onde au frais murmure
(L'espace d'une lieue en borne le contour) (9),
Là vous voyez l'attrait, l'espérance et la joie
Guider les travailleurs et leur tracer la voie
Qu'ensemble ils suivent chaque jour.

Les cultures des champs, entre elles mélangées,
Leurs branches, en tous sens, avec art dirigées,
Embellissent la scène, et leur variété,
Animant le tableau, lui donne l'harmonie
Qui manque à nos guérets, dont la monotonie,
Naît de la régularité.

A ces travaux des champs, l'Homme doit se complaire,
Ce sont eux qui surtout rendent son sort prospère,
De ses autres travaux offrent les éléments :
La culture des fruits, des fleurs, des grains, les chasses,
Le soin des animaux, de leurs nombreuses races
Lui prodiguent ses aliments.

En ces temps du mal, où l'ennui, la répugnance
S'attachent au travail, l'homme dans l'opulence,
A ces travaux s'adonne ; oubliant ses soucis,
Il retrouve avec eux le plaisir, l'allégresse,
Qui bien rarement même, au sein de la richesse,
D'un autre labeur sont le prix.

Aux jours de l'Union, aux jours de l'Harmonie,
Les travaux n'offrent plus cette monotonie
Qui n'engendre pour tous que fatigue et dégoûts,
Alors des travailleurs les nombreuses Séries (10).
Et leurs *Groupes* joyeux, brillantes Théories,
S'empressent à leurs rendez-vous.

Dans les salons, les champs, du noble Phalanstère
La belle Humanité verra reluire l'ère
Du TRAVAIL ATTRAYANT (11); nos vœux, nos passions,
A leurs désirs du bien ne verront plus d'entraves,
Des préjugés, des lois, ne seront plus esclaves,
N'auront plus de collisions.

Humanité! crois-tu qu'oubliant sa justice,
Dieu te fait aux travaux éprouver un supplice?
Tu dois en accuser tes vains Législateurs;
Quand au même travail *en tous temps* ils t'enchaînent
En déprimant tes sens, des fatigues, des peines,
Des dégoûts ils sont les auteurs!

Mais quand les fonctions en de *courtes séances* (12),
Tour à tour emploîront de l'Homme les puissances,
Ses travaux, ses efforts en douces voluptés
Seront ainsi promus; lors il pourra connaître
L'accord des passions et du Grand Géomètre
Les dons, pour tous, illimités.

Lors, Dieu se montrera dans toute sa sagesse,
Et des félicités remplira sa promesse!
Où l'Homme peut-il voir l'esprit du Créateur,
Sinon dans les accords des essences divines
Qui composent son âme, et toujours l'illuminent,
Vers son avenir de bonheur?

Jusqu'en ces temps, sa gloire à nos yeux fut montrée
Dans le cours des soleils de la voûte éthérée
Et dans l'ordre si beau de la Création,
L'avenir montrera sa profonde science
Dans l'ordre social, et de sa Providence
Les biens, au sein de l'Union.

Pourquoi, Législateur! viens-tu jeter le blâme
A l'ordre de travaux que l'avenir proclame?
Penses-tu que si l'Homme était libre d'agir
Selon sa volonté, de briser le servage
Des *longs et durs travaux* que tes lois, d'âge en âge,
Ont imposés pour le régir;

Penses-tu qu'à l'instant il ne changerait l'ordre
De ce mortel labeur qui porte le désordre
Dans son cœur et ses sens? Oh! non, Législateur,
Non! tu n'en peux douter, et de l'ère nouvelle
Réservée au travail, ta censure infidèle
Ne doit point nier la valeur!

Aux riches, aux heureux, l'ennui tombe en partage,
Même au sein des plaisirs, lorsque de leur usage,
Trop longue est la durée; eh bien! le pauvre aussi
Ne doit-il pas avoir plus de dégoûts, de peines,
Au milieu des travaux qui chaque jour l'enchaînent
A leur monotone souci!...

De l'Homme le destin, à jamais peut-il être,
Dans ce labeur ingrat qui consume son être,
Abrutit son esprit, sa pensée et ses sens!
Votre bouche, Savants, sans hésiter confesse
Cette dépression, cet état de détresse
Où l'Homme a souffert en tous temps.

Eh quoi ! Législateurs ! dans vos académies,
Des prix sont proposés pour des épidémies
Surmonter le ravage, assainir les travaux,
Arrêter les effets du pouvoir délétère,
Du ciel dans nos cités soulager la misère,
Amoindrir la somme des maux;

Eh ! ne voyez-vous donc les causes permanentes
Des crimes, des fléaux, qui toujours nous tourmentent,
Dans la division de l'ordre social,
Dans l'état des travaux, avilissant de l'Homme
Les facultés, plus bas que la bête de somme,
Le faisant s'adonner au mal?

Si notre Société doit être construite
Pour laisser à tout homme un choix de sa conduite,
Et non pour l'abaisser sous un joug odieux;
De *Révélation*, s'il prend pour sa boussole
Ce besoin de changer, cette Inconstance, idole
Que son âme reçut des Cieux;

Sans doute il trouvera, dans les *brèves séances*,
La loi de ses travaux, les fortes assurances
De joie et de plaisir, d'un destin de bonheur ;
Elles accorderont de son action libre
Et les vœux et l'essor, maintiendront l'équilibre
De tous les ressorts de son cœur.

Par elle, l'union, au sein du Phalanstère,
Sur tous règne et bannit la haine, la colère ;
Par leur douce influence, invitant à la paix,
Les Groupes bienveillans des diverses Séries
Ensemble entrelacés, sont loin des coteries,
Qui sur nous font peser leur faix.

Elle entretient encor les vœux de bienveillance
Entre leurs zélateurs, maintient la convergence
Des intérêts de tous, éloigne le soupçon,
La fraude et le larcin, fait régner la justice
Dans l'emploi des talents, dans le prix du service,
Rendu par tous à l'unisson.

— Au lever du soleil des Sylvains la série
D'Achille contre Hector a pu voir la furie *,
L'animer à la lutte; au soir, dans les haras,
Il devient son allié, de ses conseils s'éclaire,
De ses zélés travaux se fait l'auxiliaire,
S'efforce de suivre ses pas.

Parmi les zélateurs du poëme lyrique,
Sapho contre Erato se livre à la critique,
S'excite à l'exceller, lui dispute le prix;
Au milieu des chanteurs, sa rivalité cesse,
Elle admire ses chants, en sa faveur se laisse
Entraîner alors les esprits.

Si, par l'appât du gain, l'union des *Rosistes*
S'égare et veut léser celle des *Cerisistes*,

---

* Je prie mes bienveillantes lectrices de pardonner cette licence; ce mot, qui aujourd'hui donne l'idée de la destruction, n'est employé ici que pour exprimer l'ardeur et l'émulation au travail.

Des bergers, des chasseurs, ou toute autre union,
Son intérêt l'engage à bannir l'injustice,
Le mensonge, à ne point leur porter préjudice,
A s'abstenir d'agression;

Dans ces réunions, les zélateurs des roses
Ont eux-mêmes des droits, eux-mêmes en composent
Les groupes à leur tour; dans le monde nouveau,
L'ineffable équité de l'Union entière,
Et celle de chacun, en marche régulière,
Jamais n'incline son niveau.

Les intérêts de tous, dans leur essor entraînent
De chacun l'avarice, et par des lois certaines
L'intérêt de chacun maintient celui de tous.
C'est dans ce monde seul que pour l'Homme se trouve
Le prix de tout labeur que son cœur libre approuve
Et qui vient sourire à ses goûts.

Dans l'ordre des travaux d'une courte durée,
Règne l'ère d'amour par son cœur désirée,

C'est par lui seulement qu'il trouvera pouvoir
De former, de régler ces nombreuses séries,
Embrassant tous les arts dans leurs catégories,
Sans entraves à son vouloir.

Ces unions * formant le vœu de la Nature,
Et dont tout l'Univers nous offre la figure,
Le *Groupe, la Série,* en tous lieux, des Humains
Se partagent les vœux; de nos clubs politiques,
Discutant nos vains droits, en docteurs empiriques,
La Série unit les liens.

Là, des uns l'union de la Démocratie
Reconnaît les drapeaux, de l'Aristocratie
D'autres vantent la force et soutiennent les droits;
Dans un banquet, les uns aiment les vins de France,
D'autres aux vins d'Espagne assignent l'excellence,
Et font les nectars de leur choix.

---

* Union est synonyme de Série.

Dans les lettres, les arts, nous voyons des séries
Un *ordre* déréglé, quand, dans leurs coteries,
Ses amis exclusifs, d'un Peintre, d'un Auteur,
Proclament les talents; ceux-ci pour le classique
Ont seulement des vœux, d'autres au romantique
Du beau concèdent tout l'honneur.

Hélas! dans nos temps, où l'erreur et le mal règnent,
Les Groupes pervertis en tous sens ne nous peignent
Que du mal les effets; mais, aux jours d'équité,
De joie et de bonheur, au sein de l'Harmonie
Ils manifesteront leur bienfaisant génie
Dans son ineffabilité!

Le savant, l'Astronome, au milieu de l'espace
Des astres en série, ordonnance la trace,
Les insectes divers, les plantes, les métaux,
Tous les règnes enfin, par le Naturaliste
En groupes sont rangés, pour garder dans leur liste
Des faits les accords généraux.

Dans l'ordre *sériaire*, il deviendra facile
D'assainir le climat, de le rendre docile
Aux désirs des Humains, de donner aux produits
De leurs nombreux travaux cette grande abondance
Parmi nous désirée, ainsi que l'excellence
Qui toujours en accroît le prix.

Chacun avec ardeur accomplira sa tâche,
Chacun s'efforcera d'augmenter sans relâche
La science de tous par l'aide et les conseils;
C'est alors seulement que les arts, l'industrie
Pourront joindre toujours l'acte à la théorie
Dans leurs prodiges sans pareils.

Il existe sans doute une minime somme
Des travaux ressortant du domaine de l'Homme,
Qui pour ses facultés n'ont point d'attraction,
L'Eternel sut prévoir une telle lacune
Lorsqu'il créa la loi pour régler sa fortune
Et maintenir son Union.

Il inspire l'attrait pour tout travail immonde
A notre enfance, et veut qu'au sein du nouveau monde
A l'Homme destiné, cet attrait soit pour tous
Un gage d'union; les enfants avec joie
Des immondes travaux y recherchent la voie,
De ce choix se montrent jaloux.

Et leur ardeur encor sait de l'art d'Archimède
Employer les bienfaits, lui demander son aide
Pour éloigner des sens la fatigue et l'ennui;
Mais surtout, ces travaux par leur brève durée
Eviteront la peine en nos temps endurée,
L'Homme, ainsi repoussé, les fuit.

Si dans l'ordre nouveau, la peine et la détresse
Cessent de dominer, si justice et richesse
Sont le destin de tous, et versent leurs bienfaits,
Tous, de la Liberté sentent la douce flamme
Reluire sur leurs jours, l'enfant, l'homme, la femme
Peuvent contempler ses attraits.

Liberté ! Liberté ! désirs de tous les âges,
Que l'Homme a poursuivis comme de vains mirages !
Oui, désirs sacrés, qui, depuis mille ans et plus,
Ont versé par torrents notre sang sur la terre,
Sans que sur nul climat les bienfaits de leur ère
Soient jusqu'à ce jour apparus !

La lutte pour tes biens, ô Liberté chérie !
Depuis lors dure encore; au sein de la Patrie,
Les Peuples et les Rois, le faible avec le fort,
Ensanglantent l'arène; au foyer des familles,
Et le père et les fils, et la mère et les filles,
En t'invoquant pleurent leur sort !

Mais, dans l'ordre à venir, ton règne pourra naître,
Et toute oppression bientôt va disparaître !
Eh ! peut-elle jamais appesantir ses fers,
Lorsque mille travaux viendront au choix de l'Homme
Offrir de leurs attraits l'inexprimable somme,
Au lieu de nos labeurs amers !

Dans ces nobles Palais, demeures des Phalanges,
De libres travailleurs, tous sans efforts se rangent
Sous les drapeaux choisis; sans nul ordre dicté,
Chacun suit le sentier qu'il indique lui-même,
Pour l'intérêt de tous, ou bien que ceux qu'il aime
Conseillent à sa liberté.

Là, nul ne voit jamais sa volonté, son être,
En butte à l'avarice, à la fraude d'un maître,
Qui sans pudeur dérobe au travailleur le prix
D'un pénible labeur, et sans pitié le chasse,
Quand de l'oppression, qui toujours le harasse,
Il ose montrer ses dépits.

Au sein de l'Union, les emplois domestiques,
Par les *groupes* remplis, de tous vœux despotiques
Nous affranchissent, et, comme en ces tristes jours,
N'enchaînent plus un homme aux désirs, aux caprices,
Qu'exprime un maître, alors des Groupes les services
A tous présentent leur concours.

Ainsi le pauvre même, au temps de l'Harmonie,
De tous soucis exempt, libre de l'avanie,
Compte, pour le servir, cent serviteurs zélés,
Qui tous, avec ardeur et sans vœu mercenaire,
Dans leurs soins personnels aspirent à lui plaire,
Par la passion stimulés.

Eh! n'entendez-vous pas des modernes Zoïles,
Haineux de la grandeur, les arguments stériles,
S'écrier triomphants : — « Si de la Liberté,
Parmi tous les Humains, s'étend un jour l'empire,
Au nombre des travaux vous en verrez proscrire
Pour ce qu'ils ont d'aridité! »

Eh bien! jetez les yeux autour de vous, Zoïles!
Que les leçons des faits vous deviennent utiles!
Dans la nuit de nos jours, parfois le Créateur,
Pour dessiller nos yeux, nous montrer la carrière
De nos actes futurs, répand une lumière
Qui peut nous éclairer le cœur.

De nos attractions l'invincible mesure
Est semée au hasard par la sage Nature
Pour répondre aux besoins d'un ordre régulier;
Mais, dans nos sociétés où règne le désordre,
Aux vœux du Créateur, dans le sein de cet ordre,
Nos goûts ne peuvent s'allier.

C'est ainsi qu'un monarque* entrevoit plus de gloire
Dans les arts de Vulcain qu'aux champs de la victoire;
Nous en voyons un autre ** envier le renom
D'un habile pêcheur; parmi les grands du monde,
Il en est plus d'un, qui, par un travail immonde,
A su rendre illustre son nom.

Eh bien ! l'ordre nouveau donnera récompense
Aux instincts de chacun selon son assistance
Aux intérêts de tous ; tous trouveront l'emploi
De leurs talents divers, sans que mépris ou blâme
S'attache à leurs penchants, aux désirs de leur âme,
Ou leur jette un indigne octroi.

* Louis XVI. — ** Le feu Roi de Naples.

Liberté! tu ne peux descendre sur la terre
Que quand l'oppression, les fléaux, la misère
Auront cessé leur règne, et ton avénement
Au plaisir du travail étroitement se lie;
Tu fuis quand les Humains s'abreuvent de la lie
Du calice d'abaissement.

Tu viendras parmi nous quand du travail la joie
Pour tous de l'opulence aura montré la voie,
Quand de l'Humanité toutes les passions,
Les facultés, les goûts, en tous les climats libres,
Auront de leurs essors trouvé les équilibres
Et réglé leurs attractions.

Mais, hélas! en ces jours et de deuil et de larmes,
Qui sont le sort commun, ô Liberté! tes charmes
Sont outragés, flétris, si tu viens parmi nous;
Et, sous l'empire amer de la loi de contrainte
Qui torture nos cœurs de sa cruelle étreinte,
Tu dois t'éloigner de nous tous!

Et quand tu descendras de la voûte éternelle,
Pour transporter nos jours, ô toi, fille immortelle!
Au sein de l'Union tu n'auras point ces traits
Que des esprits pervers assignent à ton être
Quand aux Peuples déçus ils te font apparaître
Applaudissant à leurs fo faits!

Et tu n'offriras point ces amorces mesquines
Qui pourtant font crouler les états en ruines,
Délirer les partis et tressaillir les rois!
Cette Liberté qui, nous jetant son aumône,
D'esclavage en Egypte, ou bien à Babylone,
Nous donne seulement le choix.

Et tu ne seras pas la déité menteuse,
Le fantôme trompeur dont la main odieuse
Couronne dans ces temps le Peuple souverain,
Puis vient calomnier son âme abâtardie,
Le laisse sans secours, mourir de maladie,
De froid, de misère, de faim!

Non, tu ne seras point cette Liberté vaine,
Dont l'insensé désir sert à nourrir la haine
Parmi les fils de Dieu, cette Divinité,
Dont nos fameux Docteurs, favoris du génie,
Veulent les dons heureux, dans leur triste manie,
Pour un coin de l'Humanité.

Mais tu seras ce bien que le Ciel nous révèle
De l'aurore au couchant, ce bien qu'il nous appelle
A partager le jour où s'établit sa loi.
S'il ne peut être à tous, ce bien dans aucun âge
De nul homme ici-bas ne sera le partage,
Qu'il soit faible ou fort, Peuple ou Roi!

Sous ton règne d'amour, ô Liberté! la femme
Ne verra plus jamais les feux de sa belle âme,
Dans leur divin essor, condamnés aux mépris;
Elle ne sera plus la victime d'un maître,
Et plus ne sentira ses sens et tout son être,
Sans cesse asservis aux ennuis.

Vous trouverez alors, femmes de l'Harmonie!
Votre arène d'honneur, où de votre génie
Se déploîra l'essor, l'Homme ne viendra plus
Recevoir seulement de vos mains sa couronne,
Dans les travaux divers, à son tour il vous donne
De ses louanges les tributs.

L'enfance, sous ta loi, ne sera torturée
Par de fausses leçons; elle est enfin livrée
Au pur enthousiasme animant ses essors;
Et, forte de l'ardeur des feux qui la dirigent,
Dans l'Harmonie on voit paraître des prodiges,
Les fruits de ses naissants efforts.

Enfants! reconnaissance au bienfaisant Génie
Qui vient vous délivrer des jours de tyrannie;
Salut à ce sauveur qui dit: — « Petits enfants,
Venez à moi, » qui sut de votre âme si belle
Pénétrer les secrets, et bientôt vous appelle
A voir des destins triomphants.

De l'éducation tous vous pourrez connaître
Les biens pour tous égaux ; c'est elle qui fait naître
L'amour des rangs unis, qui fait que les Humains
Peuvent se regarder comme de dignes frères ;
Qui maintient l'union entre les caractères,
Du mal étouffe les levains ;

Qui, par ses soins constants, des instincts fait éclore
Les germes dans vos cœurs ; c'est elle qui décore
De l'éclat des talents vos jours trois fois heureux ;
Et ce n'est plus la force ou la dure contrainte,
D'un censeur le pouvoir, des châtimens la crainte,
Qui flétrissent alors vos vœux.

La seule *attraction*, au sein de l'Harmonie,
Dirige vos essors, pousse votre génie ;
L'Eternel, dans ses plans, plus habile que nous,
Excite vos esprits à prendre pour modèles
Vos jeunes compagnons, ces désirs nous révèlent
Combien vous en serez jaloux !

Eh ! vous vit-on jamais rechercher le commerce
De vos parents, ou bien aimer la contorverse
De vos doctes tyrans ? Mais ne vous voit-on pas
Suivre vos jeunes pairs, dans vos jeux plus habiles,
Respecter leurs avis, et vous montrer dociles
A les laisser guider vos pas ?

Enfants, Dieu ne veut-il que des vœux de science,
Ils répandent aussi dans vos cœurs la semence ?
Eux qui de vos plaisirs sont déjà les appuis ;
Eux que vous choisissez, mus par vos esprits mêmes ;
Eux dont les cœurs encor vous cherchent et vous aiment,
Quand les vôtres leur sont acquis.

L'effroi des châtiments, la crainte des censures,
Peuvent-ils être aussi d'équitables mesures
Pour vous faire aspirer aux sciences, aux arts ?
Les aiguillons d'honneur, l'attrait de récompense,
Ne possèdent-ils pas plus certaine puissance
Pour fixer sur eux vos regards ?

Enfants, oh! c'est surtout votre jeune et belle âme
Qui sait garder toujours la bienfaisante flamme
Et l'élan virginal du noble dévoûment!
Dans notre âge de fer, vos vœux de bienveillance
Sont demeurés intacts, de votre intelligence
Ils forment encor l'aliment.

Aux jours de l'Harmonie, Enfants! oh! votre rôle
Devient resplendissant, lorsque de leur contrôle
Plus ne vous flétriront vos ineptes Censeurs.
De Zélateurs ardents votre *petite horde* *
Dans les groupes divers fait régner la concorde,
Maintient l'attrait de leurs labeurs.

Les nœuds de l'Union sur ses efforts se fondent,
Son zèle la dévoue aux fonctions immondes
Qui par leur répugnance y porteraient l'ennui.
Au sort des animaux, c'est elle qui préside,

* Nom d'une corporation d'enfants.

Sur eux fait incliner sa favorable égide,
A leurs soins prête son appui.

C'est encor vous, Enfants! dont la *petite bande* *
Au charme social, aux soins du beau commande;
C'est elle qui préside aux nobles ornements
Du Palais, des jardins, en maintient la merveille;
Sa bienveillance aussi de l'urbanité veille
A propager les éléments.

Oui, doux et chers Enfants! au sein du Phalanstère
Votre influence fait pour tous régner une ère
De bien, de splendeur, d'ordre et de félicité;
Votre pur devoûment, la route qu'il enseigne,
Par ses nobles essors nous assure le règne
De la divine Liberté.

---

* Nom d'une autre corporation d'enfants. Voyez, dans les ouvrages de Ch. Fourier, l'admirable méthode d'éducation naturelle qui s'y trouve développée.

Idole des humains! que n'ai-je la puissance
De montrer ton éclat aux jours de délivrance!
Liberté, que ne puis-je inspirer à leurs cœurs
Les vœux de voir ton règne arriver sur la terre!
Ils n'en ont encor vu que l'ombre mensongère
Qui leur apportait des malheurs.

Mais, hélas! en ces temps de deuil et de tristesse
Qui torturent ses jours, des accords de détresse,
Redisant nos chagrins, pleurant sur notre sort,
Seuls ont fait s'émouvoir les cordes de ma lyre;
Son âme du bonheur plus n'attend de sourire,
Plus ne retrouve le transport!.......

Dans l'essor de ses chants, j'ai mis trop d'espérance
Pour dépeindre tes biens et ta magnificence,
O temps de l'Harmonie et de la Liberté!
Et si mon cœur comprend ton empire ineffable,
Il ne peut s'animer de cet élan capable
D'en peindre la fécilité!...

Homme, tes passions, ces constants et sûrs gages
Du bonheur à venir, sont des causes d'orages,
Dans ces temps subversifs, s'agitant dans ton sein,
Ainsi que d'un volcan la lave furieuse,
Où débordant ton cœur, leur flamme désastreuse
Toujours torture ton destin !

Mais, dans l'âge nouveau, leurs divines essences,
En trouvant leurs essors, versent les jouissances
Sur nos jours fortunés, et leurs vibrations
Forment le grand concert des puissances humaines,
Vers l'erreur et le mal jamais ne nous entraînent
Leurs nobles inspirations.

Si telle un jour ne doit briller ta destinée,
Si ton âme à jamais doit être abandonnée
Au chagrin, à l'erreur, pourquoi, quand Dieu créa
L'Homme au septième jour, le fit-il à l'image
De soi-même, et dès lors, trouvant bien son ouvrage,
Pour l'éternité l'agréa ?...

Non! non! l'Homme n'est point, dans sa longue carrière,
Au chaos réservé, pour lui toute lumière
Naîtra de l'Union, dans elle doit briller
La beauté de son âme; il est aujourd'hui maître
De découvrir bientôt les forces de son être,
De voir ses yeux se dessiller.

Toutes ses passions, au sein du Phalanstère,
Trouveront leur essor dans une heureuse sphère,
L'élégance, le goût, l'aisance, la beauté,
Dans ce noble séjour, en tous lieux rivalisent
Pour charmer tous ses sens, animent, électrisent
Leur pouvoir, leur activité.

Ces passions encor que porte leur Nature,
Dans le *Groupe*, à régler de leurs vœux la mesure,
L'Ambition, l'Amour, l'Amitié, trouveront
Dans les réunions la force et l'énergie,
Que leur ôte en ces jours la longue léthargie
Où l'Humanité se confond.

Soit que l'Ambition excite dans notre âme
Ces élans transcendants dont la sublime flamme,
Eclaire pour Franklin, Homère, Raphaël,
De hautes régions; soit qu'elle nous inspire
Des pensers moins hardis, ou des vœux d'un empire
Dans sa gloire moins immortel;

Soit que l'Ambition anime à la culture
D'une modeste fleur, ou bien à la mesure
Du monde, des soleils, de l'océan, des cieux,
Dans les Groupes toujours ardente elle retrouve
Sa force et son pouvoir; oui, c'est là qu'on approuve
Tous ses efforts victorieux.

Même en ce monde vil où règne la contrainte
Et la fraude, où l'Amour s'environne de feinte,
A stimuler le zèle il montre son pouvoir,
Dans nos plaisirs, nos jeux, quand des amans s'excitent
L'un à l'autre à montrer leurs talents, leurs mérites,
Et s'animent ainsi l'espoir.

Des trafics de l'Amour la sale ignominie,
Ne sera point connue aux jours de l'Harmonie,
Et cette passion, dans ses essors brillants,
Versera des bienfaits que les sons de ma lyre
Ne peuvent dans ces jours de honte et de délire
Dépeindre à nos vœux malveillants !...

Dans les Groupes, les nœuds, l'Amour de la famille,
Animent au travail, et dans cet essor brille
L'ordre de l'Union ; les enfants, les parents
N'y ressentent jamais les ennuis de l'absence,
Et ce manque de pain qui de leur existence
Accroît les soucis dévorants.

Les parents y verront leur ardeur animée
Par l'essor des enfants, et la fougue imprimée
A leurs divers travaux, à leurs attractions.
Dans leur enthousiasme ils puisent des exemples;
Eux-mêmes avec joie, avec bonheur contemplent
Les élans de leurs passions.

Dans les rivalités que les groupes font naître,
De l'Emulation nous verrons apparaître
Les ressorts précieux et briller leurs effets ;
L'ardent enthousiasme, au milieu des Séries,
Fera vibrer ses accords, et de leurs Théories
En tous sens régira les faits.

De l'Emulation pour complaire aux essences,
Des travaux la Série oppose les nuances
En groupes contigus, alors, de leurs discords
Naît l'harmonie, ainsi de la harpe les cordes,
En ordre *contigu*, dans leurs notes discordent,
Mais plus loin forment des accords.

Ou tel encore on voit des couleurs les nuances,
Les tons trop rapprochés, former des discordances,
S'harmoniser plus loin avec leurs opposés.
Ainsi dans la Nature, et l'ordre et l'harmonie
Jaillissent du contraste, et montrent son génie
Dans les faits partout exposés.

Les travailleurs unis, pleins de zèle, s'animent
L'un par l'autre au travail, leurs efforts unanimes
En sont multipliés, et tous avec ardeur,
Plaisir, ivresse, joie, accomplissent leur tâche;
Nul ne voit de repos, ne cherche de relâche
Que dans un différent labeur.

Dans la félicité qui devient le partage
De tous dans l'Union, sans crainte de naufrage,
Dans l'ordre si brillant qui domine en tous lieux,
Dans l'aspect des bienfaits, de la haute justice,
Dont le Suprême Auteur fait luire un trait propice
Sur ce globe, du haut des cieux;

Dans les pensers d'amour et de reconnaissance,
Pour le Dieu bienfaisant dont il a connaissance,
Dont l'esprit de sagesse inspire son dessein,
L'Homme, à l'Unitéisme, aux jours de l'Harmonie,
Trouve un sublime essor, du Barde l'agonie
Plus ne vient torturer son sein!

Ainsi, dans l'avenir, au sein des Phalanstères,
L'Humanité verra des temps toujours prospères
Resplendir pour ses fils; l'Homme sous leur abri,
Reçoit de l'Eternel le don de l'existence,
Il y coule, joyeux, les jours de son enfance,
Son cœur plus ne se sent flétri.

Puis, dans le cours heureux de sa noble carrière,
Il voit pour son esprit reluire la lumière,
Qui lui présente enfin, sans regret, sans terreur,
Dans les bras de la Mort l'éternité de joie;
N'a-t-il pas du bonheur déjà connu la voie?
Il a porté Dieu dans son cœur!

O Riches! écoutez!—Dans la seule Harmonie,
Vous pourrez adoucir la terrible manie
Qui des rangs déprimés excite contre vous
La haine et le dépit; de leur vengeance veille
L'anarchie en fureur, vous êtes à la veille
De vous abîmer sous ses coups!

Ecoutez, insensés! n'entendez-vous vos frères
Pousser vers vous des cris, pleurer sur leurs misères?
Vous qui tenez en main de leur prospérité
Les instruments épars, qui de leur héritage
Les avez dépouillés, n'entendez-vous leur rage
Vociférant : Egalité !!!....

L'Esclave désarmé jette des yeux d'envie
Sur vos biens, vos trésors, menace votre vie!
Voyez! l'Esclave armé qui contient la fureur
De son frère avili, connaît aussi sa force;
Craignez qu'il ne succombe à la tentante amorce
Qui vient s'offrir à son ardeur!!!

Que des âges passés la leçon soit utile
Aux jours d'horreur; voyez si votre bras débile
De votre avidité servira le dessein?
Mais non, vraiment! la peur vous porte des atteintes,
Des fléaux de ces temps vous sentez les étreintes,
Qui vous brisent aussi le sein!

Eh bien ! pour assurer le bonheur de vos frères,
Pour commencer demain de l'avenir les ères,
Ils ne viennent ici demander vos trésors,
Votre compassion ; ils ne quêtent pas même
Ce mesquin superflu que votre peur extrême,
Leur jette avec tant de remords !

C'est l'intérêt de l'or qui gouverne cet âge
Qu'ils viennent invoquer ; vous aurez en partage
(Vous disent-ils, puissants !) dans l'ordre d'Union,
L'accroît de tous vos biens ; l'ivresse universelle
Qui va naître à l'aspect de cette ère nouvelle,
Sur vous d'abord porte action.

Oui, les premiers de tous vous aurez les prémices
Des dons de l'Harmonie, et sous leurs doux auspices
Toute l'Humanité bénira votre nom.
Son amour, son respect et sa reconnaissance,
Jusqu'aux siècles derniers en auront souvenance,
Et sauront porter leur renom.

Prêtres et Chrétiens, c'est par la seule aumône,
Que vous aidez le pauvre, et c'est elle que prône
Vos préceptes menteurs; est-ce là de Jésus
L'ordre, quand il vous dit? — « Verse sur ton semblable,
Ainsi que sur toi-même, il te semble agréable
Que ses bienfaits soient répandus. »

Eh bien! voudriez-vous si la noire indigence
De ses tisons brûlans, gages de pestilence,
Dévorait votre sein, voudriez-vous alors,
Avec un cœur content, recevoir cette aumône
Que le riche endurci des marches de son trône
Jette au pauvre avec tant d'efforts?

Oui, vous tous qui régnez, Rois, Législateurs, Prêtres!
Les temps sont arrivés de n'être plus des Maîtres
Sans science et sans foi; le devoir et l'honneur,
Tout ce qu'honore enfin et les cieux et la terre,
Vous dictent d'écouter ce Vieillard austère
Qui vient annoncer le bonheur.

Les soucis, les chagrins ont torturé ta vie,
Tes efforts sont livrés aux serpents de l'envie,
Ce monde a méconnu ton sublime pouvoir.
Hélas! attendra-t-il que ton heure dernière
Vienne enfin le punir d'avoir de ta carrière
Arraché les droits et l'espoir?...

De ces temps oppresseurs, oh! ton sort est bien digne,
Les temps de l'avenir les marqueront d'un signe
A jamais infamant! Ah! si tu fus froissé,
C'est que la loi de Dieu qu'annonce ton génie
N'est en rien une loi de sang, d'ignominie,
C'est que leur règne en est chassé;

C'est que ta Liberté, Déité pacifique,
Ne vient point imposer son ordre despotique,
Et ne fait point briller de torche et de poignard;
C'est qu'elle ne veut pas que du sang de son frère
L'Homme abreuve jamais les sillons de la terre
Pour déployer son étendard!

C'est qu'elle veut la paix, la douceur, la justice ;
C'est que sous son empire aura lieu l'exercice
De toutes les vertus, l'emploi de tous leurs vœux ;
C'est qu'alors le dédain, le mépris, le sarcasme
Ne seront plus jetés au saint enthousiasme
Qui te consume de ses feux !

C'est qu'alors vos talents, vos ouvrages, Artistes !
Ne seront point proscrits par de méchants sophistes
Qui prétendent régler de vos esprits l'essor.
Ah ! sans plus de retard que vos désirs s'animent,
Que vos nobles élans convergent unanimes
Vers la route du nouveau sort !

Oui! c'est alors vous tous! que de votre grande âme,
Par d'ignobles travaux, les amours et la flamme
Ne seront plus ternis; Artistes ! c'est alors
Que l'inspiration de toute part propice
Viendra vous animer, et qu'une digne lice
S'ouvrira devant vos transports.

Homme, tes passions, ces constants et sûrs gages
Du bonheur à venir, sont des causes d'orages,
Dans ces temps subversifs, s'agitant dans ton sein,
Ainsi que d'un volcan la lave furieuse,
Où débordant ton cœur, leur flamme désastreuse
Toujours torture ton destin!

Mais, dans l'âge nouveau, leurs divines essences,
En trouvant leurs essors, versent les jouissances
Sur nos jours fortunés, et leurs vibrations
Forment le grand concert des puissances humaines,
Vers l'erreur et le mal jamais ne nous entraînent
Leurs nobles inspirations.

Si telle un jour ne doit briller ta destinée,
Si ton âme à jamais doit être abandonnée
Au chagrin, à l'erreur, pourquoi, quand Dieu créa
L'Homme au septième jour, le fit-il à l'image
De soi-même, et dès lors, trouvant bien son ouvrage,
Pour l'éternité l'agréa?...

Non ! non ! l'Homme n'est point, dans sa longue carrière,
Au chaos réservé, pour lui toute lumière
Naîtra de l'Union, dans elle doit briller
La beauté de son âme ; il est aujourd'hui maître
De découvrir bientôt les forces de son être,
De voir ses yeux se dessiller.

Toutes ses passions, au sein du Phalanstère,
Trouveront leur essor dans une heureuse sphère,
L'élégance, le goût, l'aisance, la beauté,
Dans ce noble séjour, en tous lieux rivalisent
Pour charmer tous ses sens, animent, électrisent
Leur pouvoir, leur activité.

Ces passions encor que porte leur Nature,
Dans le *Groupe*, à régler de leurs vœux la mesure,
L'Ambition, l'Amour, l'Amitié, trouveront
Dans les réunions la force et l'énergie,
Que leur ôte en ces jours la longue léthargie
Où l'Humanité se confond.

Il faudra de palais ceindre ses cours, ses places,
Suspendre dans les airs ses arcs et ses terrasses,
D'où l'œil domine au loin de riches horizons;
Bâtir ses arsenaux, creuser ses ports immenses,
Où dix mille vaisseaux forment des alliances
En échangeant leurs cargaisons.

Il faudra de talents manifester des preuves
En détournant des mers, en recreusant des fleuves,
En abaissant des monts, en domptant l'océan!
Artistes, ce sera seulement dans ces âges
Que vos cœurs élevés trouveront des ouvrages
Dignes de leur sublime élan!...

Artistes! n'est-ce pas que dans tous ces prodiges,
Dans tous ces monuments, que les humains érigent,
Se trouvent vos destins? Et ne sentez-vous pas
Que du beau, que du vrai, la puissance est possible,
Et que leur majesté, leur attrait invincible,
Vers eux vous font porter vos pas?....

De notre planète, oui ! telle est la destinée (13)
Lorsque plus elle n'est au mal abandonnée ;
Les prodiges des arts s'épandent en tous lieux,
Aux beautés de la terre en tous lieux s'entremêlent,
L'Humanité les fait resplendir avec elles
Dans des concerts harmonieux.

Et ne doit-elle pas orner encor ce globe ?
Ne doit-elle parer d'une éclatante robe
Sa splendide planète, aux jours de son réveil,
Afin qu'au bal céleste elle ne soit honteuse
Au lieu d'honneur que dans la ronde lumineuse
Elle occupe près du soleil ?....

Oui! quand l'Humanité déploîra sa puissance,
Quand elle maintiendra de sa loi l'observance,
Et marchera dans l'ordre et dans sa liberté,
Elle fera briller tous ces divers prodiges ;
Alors des temps passés les plus nobles vestiges
Ne sembleront que pauvreté !

—Et vous, Poètes! vous, dont l'âme haletante
Est en proie aux chagrins, à la trompeuse attente
D'un bonheur qui vous fuit dans ce monde pervers
Et ne vous apparaît qu'aux portes de la tombe,
Vous dont le noble amour s'atrophie et succombe
Sous l'effort poignant des revers;

Vous, dont les vœux ardents et le vaste génie
Aperçoivent déjà les beautés d'Harmonie,
Fils de la lyre! vous, qui voulez des travaux
Au vulgaire inconnus et cherchez une gloire,
Qui jusqu'aux temps derniers porte votre mémoire,
Eh bien! chantez les jours nouveaux!!!

Et vous prendrez ainsi le plus sublime rôle,
Votre éclatante voix de l'un à l'autre pôle
Bientôt sera portée en échos immortels;
Aux cœurs abandonnés vous rendrez l'espérance,
Leurs vœux reconnaissants garderont souvenance
A jamais de vos doux appels.

Vos noms, unis au nom de cet autre Messie
Qui du règne de Dieu nous fait la prophétie,
Seront avec amour redits aux jours futurs,
Lorsque l'Humanité, libre au sein des richesses,
Fera monter aux cieux, le cœur plein d'allégresse,
Ses prières, ses hymnes purs !.....

Et vous, belle moitié du genre humain, ô femmes !
Vous qui sûtes garder dans vos divines âmes
Le feu sacré du juste au sein de tant d'erreurs,
Les Univers en vous ont mis leur espérance,
Aux jours d'éternité pourront-ils d'oubliance
Accuser les vœux de vos cœurs ?.....

. . . .
. . . .

NOTES.

NOTES.

(1) Mais à toi cependant, Férussac, on doit rendre.

Voici comment M. de Férussac s'exprime à l'égard de l'association proposée par Fourier : « Le fond de la théorie nouvelle est un des sujets les plus grands, les plus imposants, les plus fertiles en importants résultats pour le *bien-être* de l'espèce humaine..... A moins d'une marche rétrograde dans la civilisation, l'on peut hardiment prédire que si le développement de l'esprit humain et de la population n'est point arrêté, *la force des choses* conduira à l'application de l'idée de M. Fourier. » (*Bulletin universel des Sciences et de l'Industrie*, 7e section, livraison de février 1824.)

L'opinion de ce savant, l'un des plus distingués de l'Europe, vaut bien celle de messieurs tel ou tel, ministres, professeurs ou autres qui affectent de tourner en ridicule les travaux de Fourier; de trois choses l'une certainement : — ces gens-là sont bien dépourvus d'intelligence pour n'avoir pas compris les hautes vérités mathématiques énoncées dans les ouvrages de Fourier, après s'être donné la peine de les lire ; ou bien ils sont de bien mauvaise volonté s'ils ne se sont pas donné la peine d'en prendre connaissance, et en outre de bien mauvaise foi en portant un témoignage méchant et erroné contre une chose qu'ils ne connaissent pas ; ou bien, enfin, ils sont essentiellement de mauvaise foi et méchants si, ayant pris connaissance de ces vérités et les comprenant, ils les ridiculisent, s'efforçant de les étouffer, lorsqu'il était au contraire de leur *devoir* envers l'humanité et envers eux-mêmes de les propager de tous leurs moyens. — Et voilà cependant les gens qui se prétendent, et qui sont en effet, les guides de la civilisation ; oui, guides bien dignes de cet infâme état social.

(2) Cent mille lupanars.

« Après dix-huit siècles que le principe de l'égalité morale de l'homme et de la femme a été proclamé par le Christ, il y a des femmes îlotes, une portion du sexe transformée en baquet public! le sein de la mère des hommes devenu un cloaque! Ignoble et sale civilisation ! »

Voilà pour la majorité, *les filles du peuple*, le sort que leur octroie les moralistes; jetons un rapide coup d'œil sur celui des femmes privilégiées, de celles qui voient *l'univers à leurs pieds;* quelles sont aujourd'hui les relations d'amour? si l'on peut appeler de ce nom des relations toutes matérielles, toutes ciniques.....

« Nos jeunes filles de la haute classe sont marchandées par les maris; le plus souvent leurs inclinations sont opprimées, par les parents despotes et absolus, pour satisfaire à des raisons d'intérêt, de convenances, d'orgueil, de calcul; elles sont jetées dans les bras d'un homme qu'elles ne connaissent et n'aiment pas. De là tant d'unions mal assorties, tant d'existences torturées, condamnées à des larmes sans fin, à une haine toujours vivace, toujours renaissante, qui s'irrite, s'exalte d'heure en heure, se traîne de longues années à travers la ruse, la fraude, le mensonge, et qui vient plus d'une fois, après d'atroces souffrances, demander enfin soulagement au poison libérateur.

« Par un hasard extraordinaire, il s'en trouve une qui parvient à épouser celui qu'elle aime; que se passe-t-il alors? — « Ecoutez : la chaire chrétienne retentit des publications; levez les yeux : les murs de l'église et de la maison commune en sont couverts, les journaux eux-mêmes en garnissent leurs colonnes inutiles. — Cette file de voitures qui stationnent devant un de nos temples, à la porte d'une mairie, c'est pour ramener dans la salle du festin quelque noce bruyante. — Devant le maire et devant le prêtre, un homme et une femme ont entraîné une longue suite de témoins de tout âge et de tout sexe, et le prêtre avec l'étole dorée, et le maire avec l'écharpe tricolore, au nom de Dieu et du code, ont béni ou sanctionné une alliance *indissoluble*. Voilà pour l'union dite légitime, celle qui permet à la pudeur d'une femme de dire sans rougir : *A tel jour, à telle heure, je recevrai un homme dans ma couche de* FEMME *!!!....* L'union qui, contractée en face de la foule, se traîne *lentement* à travers une orgie de vins et de danses jusqu'au lit nuptial, devenu le lit de débauche et de la prostituton, et permet à l'imagination délirante

des conviés de suivre, de pénétrer tous les détails, *tous les accidents* du drame lubrique, joué sous le nom de jour de noces? — Cet usage ou cette loi qui traduit ainsi la jeune mariée, palpitante et craintive, aux regards audacieux de toute une assemblée nombreuse, qui la prostitue aux désirs effrénés, aux révoltantes railleries d'hommes échauffés, exaltés par les fumées d'une fête licencieuse, cet usage, cette loi, dis-je, n'atteignent-ils pas au comble de l'impudeur? » — Tous ces faits énoncés ici sont pourtant les fruits de la morale des moralistes, moralisant par la moralité la moralissime civilisation..... Jugez de leur moralisme, aimables lectrices!!!

(3) Sangsue au venin lent que vante le sophisme.

On va s'étonner sans doute d'entendre accuser le commerce, ce colosse tant encensé par les économistes, cet Hercule qui soutient, dit-on, le monde social sur ses épaules; on s'indignera peut-être d'entendre dire que le commerce est une des plaies les plus profondes de la civilisation, c'est cependant ce que M. Fourier et les ouvrages de l'école sociétaire prouvent d'une façon irrécusable. Je n'entrerai donc pas ici dans de longs détails sur les vices de cette institution, tels que l'agiotage, la sophistication des produits, la banqueroute, l'accaparement, etc. etc.; je ne citerai qu'un seul fait qui aurait dû dessiller les yeux des économistes, et leur faire suspecter l'excellence du commerce, et par suite, de la civilisation elle-même : — c'est *l'intérêt* et le désir que doit avoir tout commerçant de voir régner la *rareté* du produit qu'il débite, surtout si ce produit est d'absolue nécessité. — Une double raison le porte à désirer cette rareté, 1° afin de gagner davantage en vendant à un plus haut prix la quantité de marchandise qu'il possède; 2° afin d'avoir moins de peine, en vendant une plus petite quantité, mais à un prix plus élevé qui compense la *petite* quantité vendue. Par exemple, le public désire une grande abondance de sucre, le marchand au contraire trouve son intérêt dans la rareté de ce produit; en effet, au *pis-aller*, il en vend une moindre quantité, mais à un plus haut prix, ne perd en conséquence rien de ses *bénéfices*, et s'est donné, en dernière analyse, moins de peine.

Ce sont ces raisons qui portaient les Hollandais à détruire les arbres à épices, aux îles Molluques, et à brûler des cargaisons entières de ces mêmes épices, afin d'en augmenter le prix en diminuant leur abondance. Ainsi, quand la bienveillante nature se plaît à verser à pleines mains sur l'homme les fruits précieux de son sein, un petit nombre de ses semblables, aveuglés par leur cupidité, dé-

truisent ses bienfaits et plongent leurs frères dans la disette et la privation. De telles infamies n'ont pas eu, cependant, puissance d'éclairer les économistes ! — Et ce ne sont point, après tout, les commerçans qu'il faut accuser de tous les vices du commerce, mais bien la constitution *essentiellement* vicieuse de la société. Les commerçants, aussi bien que tous les états de la civilisation, qui sont en guerre entre eux, et ne peuvent assurer leur salut qu'aux dépens de la ruine des autres; tous, dis-je, sont entraînés, malgré eux, par le torrent fangeux qui s'enfle de toutes nos institutions, quelle que soit leur nature.

(4) Par vous aux indigents justice est refusée.

L'infaillible charte constitutionnelle (ce dernier effort de l'esprit humain, comme l'appelle M. Cousin le philosophe) dit bien : Tous les Français sont égaux devant la loi, etc. ; mais, d'un autre côté, la loi s'environne de tant de formalités ruineuses, qu'une clef d'or est absolument nécessaire pour ouvrir le temple, j'allais dire l'antre de la justice. Il est donc bien évident que le riche seul peut jouir du bénéfice de la loi. — Eh bien, tentez de remédier à cet abus criant, en rendant la justice *gratis*, sans avoués, huissiers, etc. Vous verrez alors l'esprit processif, si commun et si fort en civilation, par suite de la divergence absolue et générale de tous les intérêts ; vous verrez, dis-je, cet esprit déborder de toute part et la société devenir une vaste antre de la chicane. C'est ainsi que la tentative d'une amélioration quelconque produit immédiatement, à côté, un mal souvent pire, *cercle vicieux* perpétuel, dans lequel tourne la société, tant son *essence* est elle-même vicieuse.

(5) Là, de brûlans déserts en océan mugissent.

Répondez, ruines de Thèbes, de Memphis, ensevelies sous les sables; ruines de Tadmor, de Baalbec, de Persépolis, de Suze, de Tyr, de Carthage, d'Ascalon, d'Athènes, de Rome, de Bysance, et de tant de milliers d'autres villes, jadis orgueilleuses et florissantes, le crime en est-il à Dieu, si vos monuments gisent renversés dans la poussière, solitudes où fut Babylone, déserts de la Mésopotamie, de la Chaldée, de la Perse, de l'Arabie, de l'Egypte, de la Syrie, de la Grèce même, campagnes infectées de Rome, marais de la belle Italie au ciel si pur, marécages des plaines du Gange ; vous, dont le sol était jadis vanté pour sa fertilité, et nourrissait de nombreuses populations? le crime en est-il à Dieu, si vous n'êtes aujourd'hui cou-

vertes que de débris, de sables brûlans ; si vous n'exhalez que des miasmes homicides? ou bien, le crime en est-il aux gouvernans, aux guides, aux législateurs des nations qui peuplaient jadis vos territoires, à ces représentants de Dieu, comme ils s'appelaient aussi, qui, dans l'aveuglement de leur ignorance, de leur mauvaise foi, de leur perversité, n'ont su produire que la subversion du cœur des peuples et les conduire à leur ruine, à travers la guerre, le carnage, la famine, la peste, la misère et le désespoir? — Oui, nations des âges écoulés, vous vous êtes entre-détruites, poussées par les conseils pervers de vos guides! Puis ceux qui leur ont succédé, et qui gouvernent, en ces temps, les peuples encore éperdus, viennent s'écrier que les calamités, œuvres de vos insensés législateurs, sont des fléaux que Dieu envoya pour vous punir de vos crimes. Ils ne voient pas, ces autres insensés, ou ils ne veulent pas avouer, que c'est vous-mêmes qui vous êtes punis pour avoir cru aux erreurs que vous enseignaient vos rois, vos prêtres, vos prétendus philosophes.

« Dites, race perverse et hypocrite, si tous ces lieux sont réduits en solitudes, est-ce Dieu qui en a causé la ruine? est-ce sa main qui a renversé ces murailles, sappé ces temples, mutilé ces colonnes? ou est-ce la main de l'homme? Est-ce la main de Dieu qui a porté le fer dans la ville, et le feu dans la campagne; qui a tué le peuple, incendié les moissons, arraché les arbres, et ravagé les cultures, ou est-ce le bras de l'homme? Et lorsqu'après la dévastation des récoltes, la famine est survenue, est-ce la vengeance de Dieu qui la produite, ou la fureur insensée de l'homme? Lorsque, dans la famine, le peuple s'est repu d'aliments immondes, si la peste a suivi, est-ce la colère de Dieu qui l'a envoyée, ou l'imprudence de l'homme? Lorsque la guerre, la famine et la peste ont moissonné ses habitants, si la terre est restée déserte, est-ce Dieu qui l'a dépeuplée? Est-ce son avidité qui pille le laboureur, ravage les champs producteurs, et dévaste les campagnes, ou l'avidité de ceux qui gouvernent? Est-ce son orgueil qui suscite des guerres homicides, ou l'orgueil des rois et de leurs ministres? Et si, dans l'angoisse de leurs maux ils n'en voient pas les remèdes, est-ce l'ignorance de Dieu qu'il en faut inculper, ou votre ignorance? Cessez donc d'accuser la fatalité du sort ou les jugements de la divinité! Si Dieu est bon, sera-t-il l'auteur de nos supplices? S'il est juste, sera-t-il le complice de vos forfaits? Non, non; la bizarrerie dont l'homme se plaint, n'est point la bizarrerie du destin; l'obscurité où sa raison s'égare, n'est point l'obscurité de Dieu; la source de ces calamités n'est point reculée dans les cieux,

elle est près de lui, sur la terre ; elle n'est point cachée au sein de la Divinité ; elle réside dans l'homme même, il la porte dans son cœur.

« Le Dieu qui peuple l'air d'oiseaux, la terre d'animaux, les ondes de reptiles ; le Dieu qui anime la nature entière, est-il donc un Dieu de ruines et de tombeaux ? demande-t-il la dévastation pour hommage, et pour sacrifice l'incendie ? veut-il pour hymnes des gémissements, des homicides pour adorateurs, pour temple un monde désert et ravagé ? Voilà cependant, races saintes et fidèles, quels sont vos ouvrages ! Voilà les fruits de votre piété ! Vous avez fait s'entr'égorger les peuples, brûler les villes ; vous avez détruit les cultures, réduit la terre en solitudes, et vous accusez le Créateur de vos œuvres ! Il a permis que les ruines et la désolation s'amoncelassent ainsi, seulement pour servir de leçon aux peuples et leur apprendre à mépriser et à rejeter les lois de ceux qui s'érigent en maîtres et en tuteurs de leur destinée. »

(6) Pour être alors heureux.

Un des fléaux les plus saillants de la civilisation, celui qui donne naissance à tous les autres, le *morcellement*, l'isolement de tous les intérêts, est celui-là même que nos publicistes s'obstinent le plus à prôner. Il y a quelques mois, un philantrope, un homme plein de bonnes intentions, propose de défricher les landes près de Bordeaux et d'employer à cet effet des indigens qui trouveront ainsi du travail et une amélioration à leur sort. Sur quelle base pensez-vous qu'il fonde cette colonisation ? — Tout juste sur le morcellement le plus complet. Il veut qu'on donne à chaque nouveau colon un certain nombre d'arpents de terre et qu'on leur bâtisse cent mille chaumières pour les loger ; il ne s'inquiète pas de savoir si ces cent milles masures coûteront dix ou vingt fois plus de temps, d'efforts, d'argent, de terrain perdu, etc., il oublie complétement que le célèbre agronome, ministre, François de Neufchâteau (dans son ouvrage intitulé *Voyage agronomique, etc.*), calcule que près d'une moitié du territoire *cultivé* se trouve enlevée à la production par suite du morcellement des propriétés, qui force d'employer ce terrain perdu en haies, murs de clôture, chemins, etc. etc. Toutes ces choses deviendraient inutiles si les intérêts étaient unis et solidaires les uns des autres.

L'isolement engendre encore l'opposition constante entre l'intérêt général et l'intérêt particulier, de sorte que nul ne peut se procurer de bonheur et d'avantage sans léser ses semblables. Aucun individu ne

peut désirer sa satisfaction personnelle sans, par cela même, désirer indirectement le mal d'une partie de ses concitoyens. Ainsi, pour se voir dans une situation prospère, l'avocat, l'avoué, le juge même sont forcés de désirer implicitement de nombreux procès; des causes criminelles; le médecin des malades, l'architecte l'incendie, la grêle, la ruine des édifices; le bourreau, comme un roi, est là qui domine et veut des têtes à couper pour le maintien de l'ordre social. Enfin on peut défier de trouver une seule profession, un seul état, qui ne trouve son avantage dans le malheur des autres. De toutes parts, dans les travaux, les intérêts, les sentiments, la duplicité d'action se manifeste sous toutes les formes. Il y a lutte de l'homme avec les inclinations de sa propre nature, conflit de l'homme avec la société (je ne comprends pas ici les scissionnaires, tels que voleurs, filoux, etc. etc.), avec la nature, lutte des gouvernements et des peuples, lutte entre les diverses classes de la société, opposition de mœurs, de langage, etc., etc., etc. Des centaines de volumes ne suffiraient pas pour analyser toutes ces divergences. Eh bien! répondez, optimistes, est-ce là un ordre rationnel normal, et qui doit durer autant que l'espèce humaine? cet état social est-il le dernier terme de l'esprit humain? — « Qu'est-ce donc qu'un ordre universel, composé de désordres particuliers? qu'est-ce que c'est qu'un bien total formé par l'assemblage de maux partiels? qu'est-ce que c'est que le bien-être de l'espèce, composé des malheurs des individus?

« Composez donc enfin un concert de joie avec des larmes et des soupirs, faites régénérer toutes les espèces et produire la vie par des cadavres; et, si vous voulez trouver beau l'univers, attendez que la main du temps l'ait ébranlé jusque dans ses fondemens, et l'ait converti en une masse de ruines. » — Mais si nous sommes prédestinés à nous débattre toujours dans ce bourbier, pourquoi donc tous ces radotages de perfectibilité dont les journaux et les publicistes nous assourdissent chaque matin? Si, au contraire, vous avez foi dans l'amélioration de l'espèce humaine et de ses sociétés diverses, faites-nous donc enfin connaître les moyens que vous emploierez pour y atteindre. Vous, Gouvernement, est-ce dans la Charte que vous comptez trouver la cessation de la misère? vous, Légitimistes, est-ce encore dans cette Charte perfectionnée et dans la personne d'un Orphelin, victime, lui aussi, du désordre général, que vous placez notre félicité future? vous, Républicains, est-ce dans la *déclaration des droits de l'homme* que vous puiserez les biens pour les répandre sur ses jours? vous tous, partis politiques, répondez donc enfin, et ne

laissez pas croire plus long-temps que vous n'êtes que de misérables et égoïstes charlatans !... Et, si vous êtes bons et sincères, si vous voyez l'impuissance de vos théories, cherchez donc ailleurs les moyens de rendre l'homme à sa destinée, et vous ne tarderez pas à les trouver. Et vous, chefs des partis politiques, journalistes, vous qui vous qualifiez de Prêtres de la civilisation, dans votre intérêt personnel, sortez enfin de l'ornière où vous êtes enfoncés ; car si vous persistez dans votre erreur, le jour n'est pas loin où il y aura plus de honte et d'infamie attachée à votre nom, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui de déversé sur les noms des juges de Colomb et de Galilée. — La nature a doué votre âme des plus nobles sentiments ; mais prenez garde, vous *ne savez pas*, et vous vous laissez gangrener par le milieu social où nous vivons. Hélas ! la plus forte constitution animique pourrait-elle toujours résister à l'influence de ses miasmes délétères? chacun ne peut-il pas s'écrier avec le poète :

« Eh ! que sais-je, mon Dieu ! ce jour mon âme est sainte
Et s'élance vers toi sans remords et sans crainte ;
Sera-t-elle demain
Sans crime et sans erreurs ? Le torrent nous entraîne,
Isolés, affaiblis, et nul se met en peine
De nous tendre la main ? »

Organes de la publicité, vous qui tenez en main les moyens de faire triompher sans retard la vérité, de faire connaître la puissance de ce grand génie, fils de notre France, attendrez-vous que l'étranger lui ravisse, à cette chère France, la gloire et l'avantage de fonder la paix, l'harmonie, le bonheur du monde? Où pourrez-vous alors cacher votre honte? quelles retraites seront assez obscures, assez inconnues pour vous dérober à ses malédictions, à ses mépris immenses?..... Souvenez-vous de Papin, de Lebon, et de tant d'autres hommes de talents dont les efforts ont été long-temps perdus pour la France, et que l'étranger sut accueillir : le jour n'est pas loin peut-être où l'Anglais, l'Américain sauront apprécier le génie de Fourier, et nous faire rougir de l'avoir méconnu, nous qui nous prétendons cependant le peuple le plus avancé du monde. Oui, la France est la nation la plus éclairée, puisqu'elle a donné naissance au rédempteur nouveau ; mais se donnera-t-elle un démenti à elle-même en le laissant apprécier par l'étranger, au détriment de sa gloire et de ses intérêts? C'est à vous, journaux de tous les partis, qu'il appartient de lui épargner cette honte et ce malheur, il y va de votre honneur, il y

va de vos intérêts personnels !!! — Enfin dites si toutes ces luttes, si toutes ces choses mauvaises que je viens de signaler sont l'ouvrage de l'homme, n'est il pas évident qu'il est en sa puissance de construire un ordre de choses opposé à celui qui existe? Si tous les malheurs, tous les fléaux prennent leur source dans *l'isolement* des humains, n'est-il pas certain que tous les biens imaginables prendront leur source dans l'UNION? Ceci est aussi infaillible qu'un axiome mathématique.

(7) Ta loi, présent divin, Homme est l'ATTRACTION.

« L'attraction passionnée est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc.

En tout temps et en tous lieux l'attraction passionnée a tendu et tendra à trois buts :

1° Au luxe ou plaisir des cinq sens ;

2° Aux groupes et séries de groupes, liens affectueux ;

3° Au mécanisme des passions, caractères, instincts ;

Et par suite à l'unité universelle.

1er But : LE LUXE. Il comprend tous les plaisirs sensuels ; en les désirant, nous souhaitons implicitement la santé et la richesse qui sont les moyens de satisfaire nos sens : nous souhaitons le *luxe interne* ou vigueur corporelle, raffinement et force des sens ; et le *luxe externe* ou fortune pécuniaire. Il faut posséder ces deux moyens pour atteindre au premier but de l'attraction passionnée, qui est de satisfaire les cinq ressorts sensuels : *goût*, *tact*, *vue*, *ouïe*, *odorat*.

L'analyse des sens est un sujet fort neuf, on ne connaît pas même l'échelle des facultés de chaque sens, et de ses emplois en sept degrés.

2e But : *les groupes et séries*. L'attraction tend à former des groupes qui sont au nombre de quatre.

	Titres	Types
MAJEURS	Groupe d'amitié	*Cercle.*
	Id. d'ambition, lien corporatif . . .	*Hyperbole.*
MINEURS	Groupe d'amour	*Ellipse.*
	Id. de paternité ou famille	*Parabole.*

Tous les groupes formés passionnément et librement se rapportent à l'un de ces quatre genres.

Dès qu'un groupe devient nombreux, il se subdivise en sous-groupes formant une série de partis échelonnés en nuances d'opi-

nions et de goûts. On voit la série se former, même dans un petit groupe de sept personnes ; après quelques jours d'exercice, il présentera trois nuances ou partis, classés par 2, 3, 2 sectaires, et si le groupe s'élève à une vingtaine d'individus, il s'y manifestera bien vite, cinq, six, sept nuances d'opinions et de goûts.

De là il est évident que tous les groupes tendent à former la série, ou échelle de variétés en genre, en espèce ; et que les séries de groupes sont deuxième but de l'attraction, dans toutes les fonctions des sens et de l'âme.

Par exemple, le sens de l'ouïe exige, en accords musicaux, une série de trois groupes, modulant en *dessus medium* et *basse*; puis une série d'instruments tenus par des groupes inégaux en nombre. Il en est de même de tous les plaisirs sensuels : aucun n'est complet s'il n'est distribué en série de groupes. Il y a mesquinerie et pauvreté partout où il n'y a pas série dans l'exercice des plaisirs ou des travaux, et option sur les échelons de la série.

Il faut que le Créateur ait jugé les groupes et les séries bien nécessaires, puisqu'il a adopté cette distribution dans tous les règnes : les naturalistes ne peuvent les classer que par groupes et séries ; que n'a-t-on fait sur ce sujet quelques essais appliqués aux passions.

3° But : la *mécanique des passions* ou des séries de groupes ; la tendance à faire concorder les cinq ressorts sensuels, 1 goût, 2 tact, 3 vue, 4 ouïe, 5 odorat, avec les quatre ressorts affectueux, 6 amitié, 7 ambition, 8 amour, 9 paternité. Cet accord s'établit par entremise de trois passions peu connues et diffamées, et que je nommerai, 10 la *Cabaliste*, 11 la *Papillone*, 12 la *Composite*.

Elles doivent établir l'harmonie des passions, en jeu interne et externe.

Jeu interne : Chacun voudra ménager, dans le jeu de ses passions, un équilibre tel que l'essor de chacune favorisât celui de toutes les autres ; que l'ambition, l'amour n'entraînassent qu'à des liaisons utiles, et jamais aux duperies ; que la gourmandise concourût à améliorer la santé, au lieu de la compromettre ; enfin, qu'on marchât toujours dans les voies de la fortune et de la santé, en se livrant aveuglément à ses passions. Cet équilibre, fondé sur l'abandon irréfléchi à la nature, est accordé aux animaux et refusé à l'homme civilisé, barbare et sauvage. La passion conduit l'animal à son bien, et l'homme à sa perte.

Aussi l'homme, dans l'état actuel, est-il en état de guerre avec lui-même. Ses passions s'entrechoquent ; l'ambition contrarie l'a

mour, la paternité contrarie l'amitié, et ainsi de chacune des douze.

De là naît la science nommée MORALE, qui prétend les réprimer; mais réprimer n'est pas mécaniser, harmoniser; le but est d'arriver au mécanisme spontané des passions, sans en réprimer aucune. Dieu serait absurde, s'il eût donné à notre âme des ressorts inutiles ou nuisibles.

Jeu externe : Pour le régulariser, il faudrait que chaque individu, en ne suivant que son intérêt personnel, servît constamment les intérêts de la masse. Le contraire a lieu : le mécanisme civilisé est une guerre de chaque individu contre la masse, un régime où chacun trouve son intérêt à duper le public; c'est la discorde externe des passions; il s'agit d'arriver à leur harmonie interne et externe, troisième but de l'attraction.

Pour y atteindre, chacun a recours à la contrainte, et impose à ses inférieurs des lois de sa façon, qu'il appelle *saines doctrines*. Le père de famille assujettit sa femme et ses enfants à un régime qu'il dit être la sagesse. Le seigneur fait adopter ses saines doctrines dans le canton où il domine; le magistrat, le ministre opèrent de même sur le pays qu'ils régissent. Une petite maîtresse veut régénérer toutes les toilettes par de saines doctrines sur le bon genre; un philosophe veut régénérer toutes les constitutions; un écolier veut, à coups de poing, faire observer ses saines doctrines dans les jeux enfantins.

Chacun veut donc mettre les passions de la masse en harmonie coopérative avec les siennes; ainsi chacun tend à la mécanique *externe* des passions, et se persuade qu'il fait le bonheur de ceux qu'il assujettit à ses caprices. Chacun désire de même le mécanisme interne, qui mettrait ses passions en harmonie avec elles-mêmes. Il suit de là que le troisième but de l'attraction est le mécanisme interne et externe des passions.

Ce mécanisme doit être dirigé par les trois passions numérotées 10, 11, 12, et qu'on peut nommer DISTRIBUTIVES OU MÉCANISANTES. Je leur donne à chacune trois noms spéciaux, afin de laisser l'option aux lecteurs pointilleux.

10° La Cabaliste, intrigante, dissidente. (*Emulation, esprit d'intrigue*).

11° La Papillone, alternante, contrastante. (*Inconstance, besoin de changement*).

12° La Composite, exaltante, engrenante. (*Enthousiasme*).

Ces passions sont titrées de vices en civilisation : les philosophes prétendent que la 10°, l'esprit cabalistique, est un mal, qu'on doit être

tous unis d'opinion, tous frères. Ils condamnent de même la 11e, dite Papillone, besoin de varier ses jouissances, de voltiger de plaisirs en plaisirs; et la 12e, dite Composite, besoin de goûter à la fois deux plaisirs, dont l'amalgame élève l'ivresse au degré d'exaltation.

Ces trois passions titrées de vices, quoique chacun en soit idolâtre, sont réellement des sources de vice en civilisation, où elles ne peuvent opérer que sur des familles et des corporations; Dieu les a créées pour opérer sur des séries de groupes contrastés; elles ne tendent qu'à former cet ordre, et ne peuvent produire que le mal, si on les applique à un ordre différent.

Elles sont les principales des douze passions radicales; elles ont la direction des neuf autres : c'est de leur intervention combinée que naît la vraie sagesse, ou équilibre des passions, par contre-poids de plaisirs.

Les 12 passions ont pour but l'unité d'action.

Le besoin d'unité, que je nommerai Unitéisme, se manifeste fortement chez les conquérants et les philosophes.

Les conquérants rêvent l'unité forcée par terreur et asservissement universel : ils l'établissent partiellement; c'est l'unité inverse, violentée.

Les philosophes rêvent l'unité directe et spontanée, la philantropie universelle, ou fraternité de tous les peuples, fédération imaginaire.

Ainsi chacun rêve l'unité à sa manière, soit pour l'ensemble, soit pour les détails. Chaque nation voudrait que son langage fût parlé par toute la terre. Les civilisés ont, plus que les barbares, le goût de l'unité, car ils voudraient que les quarantaines sanitaires fussent universelles : ils sont donc très enclins à la passion pivotale, que je nomme Unitéisme, et qui est aux douze autres ce que le blanc est aux couleurs du prisme.

L'ordre sociétaire va réaliser subitement toutes les unités imaginables, soit en utilité, comme celles de quarantaines, langage, méridien; soit en agrément, comme celles de diapason et aux autres bagatelles. De là naîtra, entre autres avantages, l'extirpation des maladies accidentelles, pestes, épidémies, virus variolique, psorique, syphilitique et autres virus non endémiques.

Au résumé, l'attraction tend à trois buts ou foyers.

Elle nous y pousse par douze aiguillons ou passions radicales, cinq sensuelles, quatre affectueuses, trois mécanisantes.

Apprenons, dès ce premier chapitre, à distinguer l'attraction du

devoir; par exemple : aucun législateur n'a érigé le dîné en devoir, parce que le dîné étant vœu de la nature, ou attraction, ne sera jamais négligé.

N'admettons pour attraction que ce naturel invariable, comme le penchant à prendre ses repas, en dépit des dogmes et devoirs qui le défendraient. Toute théorie de devoir, de morale et de chaîne intellectuelle, ne conduirait qu'à s'abuser sur les ressorts et les fins de l'attraction. (Extrait du *Nouveau Monde industriel*, ouvrage de Ch. Fourier).

(8) Se trouveront la force et les économies.

Pouvez-vous rien concevoir de plus anti-économique et de plus absurde que la complication qui domine aujourd'hui dans l'ensemble de tous les faits de la société, et surtout dans les travaux domestiques? Les esprits justes s'accordent à les reconnaître et à désirer qu'une réforme y soit introduite au plus tôt; car c'est là où réside le venin secret et caché, la maladie de langueur qui mine les états, et dont parle Montesquieu. N'est-il pas évident que l'Humanité a reçu de l'Eternel une certaine somme de forces animiques et corporélles? De l'emploi de ces forces dépend son bonheur ou sa misère sur ce globe; eh bien! jetez les yeux autour de vous; combien voyez-vous de ces forces utilisées? pas un dix millième, vous pouvez hardiment l'affirmer. Il en résulte pour l'Homme un sort proportionnel à cet emploi de ses puissances; ce sort aujourd'hui, c'est l'indigence générale, par suite, le malheur. Que l'homme utilise une plus grande quantité de ses forces, son sort changera, son bonheur s'accroîtra d'autant. Je laisse Ch. Fourier lui-même continuer ici sur ce sujet.

Fixons d'abord l'attention sur le résultat le plus saillant du régime sociétaire, le quadruple produit. Une grande réunion n'emploierait, dans diverses fonctions, que le centième des agents et machines qu'exige la complication de nos petits ménages. Au lieu de 300 feux de cuisine et 300 ménagères, on n'aurait que 4 ou 5 grands feux préparant des services de divers degrés, assortis à 4 ou 5 classes de fortune, car l'état sociétaire n'admet point d'égalité. Il suffirait d'une dizaine de personnes expertes, pour remplacer les 300 femmes qu'emploie le régime civilisé dépourvu des nombreuses mécaniques dont on ferait usage dans une cuisine préparant pour 1,800 personnes (c'est le nombre le plus convenable). Cette réunion abonnerait chacun à des tables et services de divers prix, sans aucun assujettissement contraire aux libertés individuelles.

Le peuple, dans ce cas, dépenserait bien moins pour faire bonne chère, qu'aujourd'hui pour vivre pitoyablement. L'épargne de combustible serait immense, et assurerait la restauration des forêts et climatures, bien mieux que ne feront cent codes forestiers inexécutables.

Le travail de ménage serait tellement simplifié, que les sept huitièmes des femmes de ménage et des domestiques deviendraient disponibles et applicables aux fonctions productives.

Notre siècle prétend se distinguer par l'esprit d'association; comment se fait-il qu'en agriculture il adopte la distribution par familles, qui est la moindre combinaison possible? On ne peut pas imaginer de réunions plus petites, plus anti-économiques et plus anti-sociétaires que celles de nos villages, bornées à un couple conjugal, ou une famille de cinq ou six personnes; villages construisant 300 greniers, 300 caves placées et soignées au plus mal, quand il suffirait, en association, d'un seul grenier, d'une seule cave, bien placés, bien pourvus d'attirail, et n'occupant que le dixième des agents qu'exige la gestion morcelée ou régime de famille.

Parfois des agronomes ont inséré dans les journaux quelques articles sur les énormes bénéfices que l'agriculture obtiendrait des grandes réunions sociétaires, si l'on pouvait concilier les passions de deux ou trois cents familles exploitant combinément, et effectuer l'association *en passionnel comme en matériel*.

Ils en sont restés sur ce sujet à des vœux stériles, à des doléances d'impossibilité qu'ils motivent sur l'inégalité des fortunes, les disparates de caractère, etc. Ces inégalités, loin d'être un obstacle, sont au contraire le ressort essentiel; on ne peut pas organiser des Séries passionnées sans une grande inégalité de fortunes, caractères, goûts et instincts : si cette échelle d'inégalités n'existait pas, il faudrait la créer, l'établir en tous sens, avant de pouvoir associer le passionnel.

Nous voyons dans le régime civilisé des lueurs d'association *matérielle seulement*, des germes qui sont dus à l'instinct et non à la science. L'instinct apprend à cent familles villageoises qu'un four banal coûtera beaucoup moins, en maçonnerie et combustibles, que cent petits fours de ménage, et qu'il sera mieux dirigé par deux ou trois boulangers exercés, que les cent petits fours, par cent femmes qui manqueront deux fois sur trois le juste degré de chaleur du four et cuisson du pain.

Le bon sens a appris aux habitants du nord, que si chaque famille voulait fabriquer sa bière, elle coûterait plus cher que les bons vins.

« Une réunion monastique, une chambrée militaire, comprennent, par instinct, qu'une seule cuisine, préparant pour trente convives, sera meilleure et moins coûteuse que trente cuisines séparées.

« Les paysans du Jura voyant qu'on ne pourrait pas, avec le lait d'un seul ménage, faire un fromage nommé *Gruyère*, se réunissent, apportent chaque jour le lait dans un atelier commun, où l'on tient note des versemens de chacun, chiffrés sur des taillons de bois; et de la collection de ces petites masses de lait, on fait à peu de frais un ample fromage dans une vaste chaudière.

« Comment notre siècle, qui a de hautes prétentions en économisme, n'a-t-il pas songé à développer ces petits germes d'association, en former un système plein, appliqué à l'ensemble des sept fonctions industrielles; savoir :

1° Travail domestique,
2° ——— agricole,
3° ——— manufacturier,
4° ——— commercial,
5° ——— d'enseignement,
6° Etude et emploi des sciences,
7° ——— ——— des beaux-arts;

fonctions qu'il faut exercer cumulativement dans la plus grande réunion possible.

« Dès qu'il aura été constaté par un essai, que le mécanisme nommé phalange de Séries passionnées, crée l'attraction industrielle, on verra l'imitation aussi rapide que l'éclair : tous les sauvages, tous les nègres d'Afrique embrasseront l'industrie : on aura, deux ou trois ans après, le sucre à échange, poids pour poids, contre le blé, et proportionnellement les autres denrées de la Zone Torride.

Un autre avantage entre mille, sera d'éteindre subitement les dettes publiques en tous pays, par suite du quadruple produit : lorsque celui de France, qu'on estime six milliards, sera élevé à vingt-quatre, le fisc percevra bien plus aisément deux milliards sur vingt-quatre qu'aujourd'hui un sur six. Il y aura dégrèvement *relatif* de moitié, malgré le doublement *effectif* de l'impôt.

Il convient de présenter d'abord cette perspective aux lecteurs français et anglais, surtout à l'Angleterre où le fardeau de la dette est si accablant. La France marche rapidement à cet écueil, et a d'autant plus besoin de la découverte que je publie. »

(9) **L'espace d'une lieue en borne le contour.**

Plusieurs considérations concourent à faire adopter cette étendue de terrain, sur lequel s'exerce l'activité industrielle d'une phalange de dix-huit cents à deux mille personnes, associées sous le rapport des trois facultés productives de l'homme, *capital*, *travail*, *talent*. D'abord, le nombre d'individus qui peuvent être nourris sur une lieue carrée de terrain s'élève à dix-huit cents ou deux mille, dans les pays qui sont en pleine culture; en second lieu, si le terrain était d'une moindre étendue, on serait obligé de limiter le nombre de ses cultures, circonstance qui empêcherait de faire de grandes économies; en outre, il ne comporterait pas une suffisante variété de sols et de positions convenables à une grande quantité de cultures différentes, qui donnent les moyens de diversifier les travaux et les produits. D'un autre côté, si le terrain présentait une étendue plus considérable, il faudrait, pour le cultiver, un plus grand nombre de travailleurs, qui perdraient en allées et venues, en fatigues, une partie des économies obtenues sur les dépenses et la consommation.

On tombe généralement d'accord sur la nécessité de faire prospérer l'agriculture pour qu'un pays soit florissant : cette vérité est surtout évidente pour la France, où elle fut énoncée il y a longtemps, et surtout par l'intelligent ministre Colbert, lorsqu'il disait que l'agriculture était la mère nourricière des empires. Néanmoins, à aucune époque, les efforts de nos hommes d'état, de nos académies, de nos sociétés agricoles, de nos particuliers, n'ont *jamais* pu parvenir à mettre cette vérité en pratique, par la raison bien simple que tous se traînaient dans l'ornière du morcellement, de l'isolement, de la désunion; tous reculaient devant l'association, la réunion des efforts convergeant à un même but; oui, tous négligeaient de tenir compte de la puissance infinie de l'union, ou du moins ceux qui en avaient conscience ignoraient en même temps les lois mathématiques qui doivent régir l'association ou combinaison des facultés animiques et corporelles de l'homme. — Réfléchissez un instant sur l'immense quantité de connaissances qu'exige l'agriculture, et sur l'impossibilité où se trouvent nos fermiers, nos paysans, d'atteindre même à un centième des moyens qui constituent le parfait agronome. Il lui faut, à un fort capital, joindre au moins les connaissances théoriques contenues dans la tête de cent personnes instruites, et de deux cents autres personnes habiles dans la pra-

tique. Ce n'est pas tout encore; afin que l'agriculture pût continuer à prospérer, *sur un point seulement,* il faudrait rendre IMMORTEL cet agronome, doué de la connaissance des nombreuses branches de l'agriculture disséminées aujourd'hui parmi trois cents individus théoriques et pratiques *isolés* les uns des autres ; car si l'agronome dont nous parlons vient à mourir sans laisser un successeur égal en talents, l'établissement qu'il dirigeait péricliterait, et serait bientôt ruiné. — Est-il possible que l'on puisse trouver un tel homme, est-il admissible qu'il aura un successeur? — Accordons ceci ; bien plus, disons qu'il s'en trouvera dix mille en France : ces dix mille, avec tous leurs *moyens*, ne pourront suppléer aux économies, aux bénéfices immenses, aux avantages de toutes sortes qui découlent de l'association, ou gestion domestique, agricole, manufacturière et commerciale d'une masse de personnes étroitement liées d'*intérêts*, liées d'*intérêts*, entendez-vous, gens qui voyez l'argent en tout?....

Oui, c'est seulement dans l'état d'union qu'on pourra toujours trouver les capitaux et les talens dont je viens de supposer l'existence. L'union est donc le seul ordre social voulu par le Créateur, puisque dans elle il a mis la source de tous les biens. Si nous supposons qu'elle combine les travaux dans des communes ou districts de deux mille personnes, habitant un édifice unitaire, vaste et commode, elle rassemblera, dans chacune de ces communes, la somme de connaissances requises pour faire prospérer l'agriculture, ces connaissances seront rendues *immortelles* et sans cesse croissantes en perfectionnement par le moyen de la transmission *corporative*. Le fils n'hérite pas souvent de la science de son père; mais, dans une réunion de deux mille personnes, il se trouvera toujours un nombre suffisant de personnes en état d'hériter des talens de ceux qui les auront enseignés; remarquez, en outre que là, la direction de chaque branche du travail social est affectée à celui qui excelle dans cette partie; toute fonction agricole pourra donc trouver un individu, ou un *groupe* d'individus, parfaitement en état de la bien remplir; ainsi, de la perfection des parties, naîtra la perfection de l'ensemble. Encore, ne voyez-vous pas que cette division des travaux entre des gens possédant toute l'habilité requise, s'applique à tous les travaux imaginables aussi bien qu'à l'agriculture, il en résulte nécessairement la plus haute perfection désirable dans les produits de tous genres? Où trouver tous ces avantages aujourd'hui, au sein de l'isolement, de la dissémination, du désaccord, de la lutte

insensée de tous les faits de notre société ?..... Répondez, économistes de la civilisation !

Vous demandez sans doute comment réaliser cette association, comment s'assurer de l'exactitude et de l'efficacité des lois qui doivent la régir ? — Rien de plus facile. — Il ne s'agit nullement de se mettre à la tête des affaires de l'état ou de changer le système gouvernemental ; l'essai peut être fait en Cochinchine ou aux portes de Paris, sur un coin de terre convenablement en culture ; on y bâtira un vaste édifice remplissant certaines conditions architectoniques, on réunira dans ces lieux environ trois cents familles ou dix-huit cents personnes, hommes, femmes et enfants ; on les laissera parfaitement libres, 1° de choisir le genre d'occupation qui leur plaira le *plus* ; 2° de donner à leur travail le temps qu'ils jugeront convenable ; 3° d'organiser leur mode de remplir chaque fonction de la manière qu'ils croiront la plus avantageuse ; 4° on se contentera d'aider leurs choix divers par quelques légers conseils. — Qu'arrivera-t-il alors ? — Les premiers jours, il y aura confusion, perte de temps, ignorance de la part des individus sur le choix des travaux qui leur plairont le plus ; mais peu à peu l'ordre et la lumière se feront jour de toutes parts, viendront éclairer chaque membre de l'union ; chacun commencera à distinguer, avec une clairvoyance croissante, comment lui sourit l'une des trois premières conditions ci-dessus énoncées ; et, au bout de deux mois au plus, vous verrez tous ces individus *travaillant* avec plus d'ardeur qu'ils n'en mettent aujourd'hui au bal ou au spectacle, car vous savez que bien souvent on s'y ennuie cordialement ; vous verrez, dis-je, tous ces zélés travailleurs, *divisés* en *groupes* et en SÉRIES *de groupes*, et ne donnant qu'une heure ou deux à l'accomplissement de chaque travail (sauf exception d'un huitième environ) ; vous les verrez, enrôlés chacun sous une dizaine de bannières, s'acquitter d'une dizaine de fonctions différentes ; vous verrez, de plus, cette division de travail *se subdiviser* chaque jour davantage, et chaque personne prendre part à un plus grand nombre de travaux ; vous verrez, enfin, l'émulation la plus active, l'enthousiasme le plus ardent, l'ordre le plus parfait resplendir de toutes parts, jusqu'à ce qu'enfin, au bout du sémestre ou de l'année, arrive le jour de la répartition ou des récompenses données aux facultés de chacun, c'est-à-dire au *capital*, au *travail*, au *talent*. C'est alors que brille encore plus l'éclat de l'union et son équité. — Les bornes que je me suis imposées dans cet opuscule me forcent de m'arrêter ici, et de renvoyer les curieux aux ouvrages de Ch. Fourier. Je ne pourrais,

d'ailleurs, que transcrire ses paroles; je me contenterai d'énoncer que ce problème fondamental de toute société, de toute union, *l'équilibre et la justice de répartition*, se trouve pleinement résolu.—En outre, la propriété, tant attaquée de nos jours, se trouve assise sur des bases inébranlables. Alors, les parents n'auront plus à craindre de voir leurs enfants dépouillés par des tuteurs infidèles, comme cela arrive si souvent aujourd'hui. La propriété se convertit en ACTIONS, hypothéquées sur les terres, bâtiments, meubles, etc., de chaque Phalanstère, et donnant droit à un revenu annuel, sans que jamais les risques de faillite, banqueroute, incendie, etc., puissent exister. Un autre avantage, non moins précieux pour les enfants aussi bien que pour leurs parents, c'est que ces petits êtres commenceront, dès l'âge de quatre ans, à gagner leur entretien, et, de plus, à mettre de côté un petit trésor pour l'époque de leur majorité; la plus pauvre, la plus sotte petite fille d'un Phalanstère ne parviendra pas à l'âge nubile sans avoir déjà amassé, par *son* travail, une dot plus forte que n'en possèdent généralement les sept huitième de nos *demoiselles* civilisées.

Je transcris ici un passage de Fourier, sur l'avantage que l'Harmonie ou l'Association procurera immédiatement aux riches :

« Un civilisé retire de ses immeubles cent mille francs, mais s'il a des charges et un train qui coûtent 100,000 fr., il est pauvre, il est du nombre des justes. Cet homme aura en harmonie, au-delà de 200,000 fr. de rente, puisqu'il en a 100,000 en civilisation; et sa dépense, à égal train de vie, ne sera pas le quart de ce qu'elle est.

« Veut-il de brillants équipages? il a, par abonnement, vingt sortes de voitures, au prix que lui coûteraient aujourd'hui deux voitures, dites berline et cabriolet.

« Il n'a pas l'embarras des valets et chevaux; des tromperies en achat, voleries en gestion.

« Veut-il des festins somptueux? il a les denrées de tout le globe *à prix d'origine*, sauf les frais de route; parce que, dans le régime de commerce *véridique*, les agents intermédiaires qui remplacent nos marchands, ne peuvent ni gagner, ni devenir propriétaires de l'objet mis en vente; dès lors le consommateur achète au plus bas prix, et avec garantie de qualité.

« En outre, cet homme riche n'est pas obligé d'acheter linge et vaisselle, payer un cuisinier six mille francs comme à Paris; la cuisine est faite aux frais de la phalange, et payée en dividendes comme

toutes les autres fonctions : quant à la vaisselle, la phalange en a de tous degrés, en argent ou en porcelaine.

« Veut-il un beau jardin, des serres, des fleurs et plantes rares ? tout cela est aux frais de la phalange; l'homme riche est payé pour les petits soins qu'il y donne par plaisir, en assistant et coopérant aux séances des groupes d'horticulture.

« Ainsi l'homme opulent s'enrichira en se livrant à divers plaisirs qui le ruinent aujourd'hui; et si j'entrais dans les détails, je prouverais qu'une famille jouissant de dix mille francs de rente vivra mieux en harmonie, qu'aujourd'hui avec cent mille fr. de rente.

« Ajoutons qu'il est exempt des nombreuses servitudes de la propriété.

« Ce résultat, qui charmera les riches comme les pauvres, est dû au mécanisme de participation graduée. Nous en voyons quelques petits germes en civilisation : celui qui voudrait avoir chez lui tous les journaux et les brochures, avec une bibliothèque de vingt mille volumes, salles chauffées, commis, etc., y dépenserait plus de quatre mille fr. par an, outre un capital mis en bibliothèque.

« On a tout cela dans Paris pour 6 fr. par mois : c'est une économie élevée au cinquantuple, par une participation de 150 abonnés.

« Toutes les relations de l'ordre combiné sont organisées de cette manière; de sorte qu'on s'y enrichit en se livrant à la plupart des plaisirs dispendieux parmi nous. Un grand dépense beaucoup pour la chasse; il lui faut des gardes et piqueurs, des meutes et chevaux. En harmonie, on lui fournit tout, *gratis*, même fusil et poudre, s'il n'a pas un fusil à lui ; et il est payé à l'inventaire pour avoir chassé; il a un dividende au groupe des chasseurs, selon l'habileté dont il a fait preuve dans le cours de l'année. Il a, de plus, l'option d'emploi sur toute pièce de gibier qu'il a abattue.

« Ainsi la plupart des plaisirs deviennent lucratifs en Harmonie; les autres tombent à très bas prix : tel spectacle, opéra ou autre, que vous payez aujourd'hui 5 fr., ne vous coûtera pas plus de 5 sous. Ce sera le fruit du mécanisme de participation étendu à tous les rapports sociaux. »

Soyez sûrs qu'à l'annonce de ces biens nouveaux, plus d'un, parmi nos épais *boursingaults* vous jettera à la tête cette phrase, qui se ressent du cru de l'individu : « Cela est trop beau pour être possible ! » — O cervelle de tripoteur, nourrie du 3 °/。 et du report, qui te rendent incapable aujourd'hui de voir le bien ailleurs que là ; ô caboche d'académicien farcie de..... fumée et d'erreurs, qui t'em-

pêchent de supporter quelque chose de substantiel et de vrai, nous vous répondrons : « Cela est trop beau pour ne pas être possible. »

Ne concevez-vous pas qu'il suffira d'une seule de ces Unions, étalant sa *luxuriante* prospérité à tous les yeux, pour déterminer sans retard et spontanément l'imitation de proche en proche, de toute la France, de toute l'Europe, de tout le globe, surtout lorsqu'il est évident que les nations les premières organisées en phalanstères trouveront leur intérêt à aider les autres de leurs moyens acquis, en leur envoyant des vaisseaux chargés de nombreuses populations pourvues de toutes les acquisitions scientifiques, industrielles et artistiques de l'Europe, afin de peupler au plus tôt ces contrées où la nature s'est plu à répandre ses dons à pleines mains; ces climats si doux et si fertiles de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie, de la mer du Sud; ces contrées qui sont cependant désertes, tandis que des populations affamées pullulent dans nos cités, dans nos campagnes européennes? — Eh bien! les économistes viennent vous dire : « L'accroissement de population déborde, défie toute prévision de bien-être et d'abondance pour les peuples. » Oui, sans doute, cela arrive, dans ces contrées où leurs guides imprévoyants, ignares ou méchants laissent les hommes s'amonceler sur des territoires incultes et inféconds; mais ne voyez-vous pas, économistes! les sept huitièmes des plus fertiles régions du globe abandonnées sans culture? Ne re-reconnaissez-vous pas, en outre, que les pays cultivés ne rapportent qu'un cinquième de ce qu'ils sont susceptibles de produire s'ils étaient soumis à de meilleures méthodes? Oui, vous voyez tout cela, et néanmoins vos cœurs blasphèment contre la justice de l'Eternel Prévoyant! Vous laissez croire aux humains qu'il a pu les créer en les destinant à s'entre-dévorer! Eh! n'est-ce pas ce qui arriverait, si la population doit toujours déborder la production? Vous, qui avez porté contre le Créateur cette accusation impie, étiez-vous fondés à le faire, dans l'état actuel d'*inculture* du globe? — Non! — Vous l'avez fait gratuitement; vous avez, sans raison aucune, jeté le découragement dans le cœur de l'humanité, et l'humanité, dans son désespoir, s'est écriée par la bouche de ses poètes :

« Que d'horreurs sur ce globe et que d'affreux climats !
Que la fécondité s'étend peu sous nos pas !
Pour quelques champs heureux, quelques vallons fertiles,
Combien de sol inculte et de plages stériles !
Là, le sauvage aspect des plus sombres forêts;
Ici, l'impur limon, la fange des marais;

Là, des sables brûlants; ici, des mers glacées;
Là, vers un ciel obscur, des roches élancées;
Plus loin, dans les déserts, des reptiles affreux,
Des monstres, des poisons, et la mort avec eux;
Ce tableau de la terre est celui de la vie. »

Economistes, Economistes! il est de votre devoir de réparer l'erreur que vous avez jetée dans le cœur de l'homme!.....

La fondation d'un Phalanstère en haute échelle, de 1,800 personnes, exigerait une somme de dix à douze millions, qui en rapporterait au moins 40 aux fondateurs; il est cependant possible d'en établir un de 6 à 800 personnes, beaucoup moins brillant sans doute dans ses résultats, mais qui démontrerait également la vérité pratique de la théorie sociétaire. Il est même possible d'en fonder un avec 460 enfants de 5 à 12 ans, 60 surveillants et employés; dans ce dernier, on verrait encore les beaux effets du travail en courtes séances et attrayant. Ces deux dernières fondations coûteraient, la première 3 millions, la deuxième 1 million. Le pis-aller pour les actionnaires, serait de quadrupler leur capital.

Faisons observer ici qu'une phalange en haute échelle, de 1,800 âmes, n'est point une *portion* de l'humanité, c'est une petite société complète, possédant ses savants, ses artistes, ses travailleurs de toutes espèces, s'exerçant sur l'intégralité de l'industrie humaine, c'est un *petit monde*, image et reflet exacts du *grand monde*, l'humanité entière.

(10) Alors des travailleurs les nombreuses SÉRIES,
Et leurs *groupes* joyeux, brillantes théories.

« Dans la Phalange, les travaux d'agriculture, de ménage, de science, d'éducation, de beaux-arts, etc., ne sont pas exécutés par des travailleurs isolés, éloignés les uns des autres et passant la journée, comme les nôtres, attachés invariablement à la même occupation. — Ils sont exécutés en séances courtes, variées, intriguées et joyeuses, par des escouades, des groupes de travailleurs réunis librement en double convenance d'affinité de caractères et d'affinité de penchans industriels. »

« Si la culture de la vigne, — ou toute autre, — comporte dans la Phalange le soin de vingt-quatre espèces, vingt-quatre plans différents, cette culture sera gérée par vingt-quatre groupes distincts de travailleurs d'âges et de sexes quelconques. — *L'ensemble de ces vingt-quatre escouades* composera la SERIE *des vignicoles* du can-

ton. C'est un bataillon industriel qui se classe à son tour, comme partie intégrante dans la grande Série agricole, ainsi que cette grande Série agricole figure elle-même comme partie intégrante de la Phalange. Donc :

« De même que — dans la tactique moderne, — la Phalange militaire ou la division se compose de brigades; la brigade, de régiments; le régiment, de bataillons; le bataillon, de compagnies; la compagnie, d'escouades.

« De même la PHALANGE se compose d'abord des grandes Séries de *classe*.

	SÉRIES DE CLASSES.
PHALANGE ou combinaison des grandes SÉRIES DE CLASSES.	*Ménage.* *Culture.* *Fabrique.* *Éducation.* *Sciences.* *Beaux-Arts.* *Etc.*

« Chacune de ces Séries de CLASSE se divise en Séries d'*ordre*. Ainsi, par exemple, grande Série de culture se diviserait ainsi :

	SÉRIES D'ORDRE.
SÉRIE DE CLASSE. *Culture.*	*Forêts.* *Prairies.* *Champs.* *Vergers.* *Potager.* *Parterre.*

« Puis chacune de ces Séries d'ordre fournit des Séries de genre. Ainsi, la Série des *vergers* se compose de toutes les Séries particulières adonnées à la culture des différents genres d'arbres fruitiers. La subdivision sériaire se continue dans les espèces et les variétés, et l'on arrive ainsi jusqu'aux *Groupes*, éléments de ces différentes Séries industrielles, comme l'escouade militaire est l'élément de la compagnie, du régiment et de l'armée.

« Ainsi, l'industrie organisée en MÉTHODE NATURELLE, en ordre logique, et comme le veut le pur bon sens, est loin, — on le voit, — de ressembler à l'anarchie de l'industrialisme civilisé, à la guerre nommée libre concurrence, à l'extrême divergence de tous les travaux exécutés par nos ménages morcelés. Dans le régime sociétaire, la con-

vergence industrielle est complète ; la Phalange est un corps compact, manœuvrant comme une savante armée. Depuis les nombreuses escouades adonnées aux fonctions minimes, aux variétés les plus légères, on remonte par les Séries d'*espèces*, de *genre*, d'*ordre* et de *classe*, jusqu'à la Régence centrale, formée par la réunion des sommités des différentes hiérarchies, et qui imprime à l'ensemble des Séries et des travaux le *mouvement harmonique convergent.*

« Il est donc entendu que l'industrie sociétaire opère par *réunions nombreuses, intriguées, joyeuses, en séances suffisamment courtes et variées, et que ces réunions nommées* groupes, *se combinent et se hiérarchisent dans les* SERIES *de différents ordres.* »

Je joins un extrait de C. Fourier sur la *classification* des séries.

« Rien n'est plus aisé que de répartir en proportions du capital, c'est une opération purement arithmétique, bien connue de tout le monde ; mais la rétribution du travail et du talent, l'art de contenter chacun sur ces deux points est tellement ignoré, que tous les civilisés se plaignent d'injustices et passe-droits vexatoires sur l'une et l'autre dette ; il serait impossible de satisfaire ces deux prétentions, s'il fallait donner à chaque individu le produit *direct* de son travail dans une trentaine de séries et une centaine de groupes dont il est coopérateur ; on serait obligé de vendre séparément chaque récolte, partager le montant d'un carreau de choux à plusieurs groupes qui l'ont soigné en exercice parcellaire, tel groupe en labourage, tel autre en plantation ou semis ; celui-ci en arrosage, celui-là en soin des grains : ce serait une complication indéchiffrable ; il faut une méthode expéditive, qui abrège comme l'algèbre en comparaison de l'arithmétique.

« Pour expliquer ce mécanisme de répartition abréviative, il faut enseigner d'abord à classer les séries selon leur degré d'importance et de droits à un dividende plus ou moins fort. Chaque série étant associée et non pas fermière de sa phalange, elle perçoit un dividende, non sur le produit de son travail spécial, mais sur celui de toutes les séries ; et sa rétribution est en raison du rang qu'elle occupe dans le tableau des fonctions, divisé en trois classes, *nécessité, utilité et agrément.*

« Par exemple : telle série qui produit les graminées ne perçoit ni demi, ni tiers, ni quart du produit de ses grains recueillis ; ils entrent dans la masse du revenu à vendre ou à consommer ; et si la série qui les a produits est reconnue de haute importance en industrie, elle est rétribuée d'un lot de 1er ordre dans la classe où elle

figure. La série qui produit les grains est évidemment de la 1re classe dite *nécessité ;* mais, dans cette classe, on peut distinguer environ cinq ordres de séries ; et il est probable que celle qui produit les grains, froment, seigle, orge, avoine, maïs, etc., sera tout au plus de 3e ordre en échelle de nécessité ; car le travail de labour et celui de manutention du grain ne sont pas répugnants, et doivent être classés après les répugnants qui sont au 1er des cinq ordres de nécessité.

« Le travail des Petites Hordes est le 1er de tous ; vient ensuite celui de boucherie où elles interviennent pour la partie fétide ou triperie. Les fonctions des nourrices, des pouponistes et des infirmistes étant répugnantes, doivent être classées avant celles du labour ; il en est de même des fonctions chirurgicales et médicales, ainsi que du travail des corvéistes : ces emplois comprennent plusieurs séries qui figurent en 1er ordre dans la classe de nécessité.

« Répétons que ce n'est pas sur la valeur du produit qu'on règle les rangs, c'est sur l'influence d'un travail en mécanique d'attraction et d'harmonie : voici à cet égard un problème sur lequel se tromperont tous les civilisés. Laquelle des deux séries de FLORICOLES ou FRUCTICOLES doit être placée avant l'autre ? Chacun répondra que ce n'est pas un sujet de doute, que les fruits sont infiniment plus précieux que les fleurs ; donc la grande série qui cultive les vergers, les espaliers, doit non seulement être classée avant celle qui cultive les fleurs, mais celle des fructicoles doit être placée en catégorie d'utilité, et celle des floricoles en catégorie d'agrément qui est moins rétribuée. Ainsi opineront les civilisés ; n'ayant pas besoin d'attraction industrielle, ni d'harmonie, ils n'en estiment pas les ressorts.

« C'est juger au plus mal, et tomber dans double contre-sens ; la série des vergers, des fructicoles, quoique infiniment productive, reste dans la catégorie d'agrément ; tandis que la série des floricoles qui produit à peine autant qu'elle coûte, passe en catégorie d'utilité : expliquons les motifs de ce classement, déduits des influences de l'attraction.

« Les vergers en harmonie sont des séjours délicieux, leur soin est le plus récréactif de tous les travaux. Les rencontres de cohortes vicinales, et les amours dont je n'ai pas parlé, s'y joignent à mille autres amorces. Tout verger est parsemé d'autels de fleurs, entouré de cordons d'arbustes : le travail n'y exige guère de tentes mobiles, parce que les arbres en tiennent lieu. En ajoutant le charme spécial de cette culture, les rivalités émulatives, la réunion des sexes, le

repas fort gai servi au castel à la fin de la séance, on pensera que sur 1,000 personnes, il doit s'en trouver 990 en attraction pour le soin des vergers, au moins dans quelque branche : ce sera une série *infinitésimale* ou d'attraction générale, comme celle du poulailler.

« La secte des fructicoles, abstraction faite de son produit, est donc la dernière en titres au bénéfice, parce qu'elle est la plus forte en dose d'attraction. D'autres sectes recourront aux expédients pour se renforcer d'attraction ; celle-ci ne cherchera qu'à diminuer l'intensité d'appât, et ralentir l'empressement général à s'y enrôler.

« Quant à la secte des floricoles, elle est fort mal appréciée en civilisation. Si son produit a du charme, son travail n'en a guère ; il exige beaucoup d'assiduité, de connaissances, de soins délicats pour un plaisir de courte durée ; mais il est précieux pour façonner les enfants et les femmes aux exigences de la culture, aux études et aux raffinements agronomiques ; et c'est pour en faire une école d'agriculture, que la nature donne ce goût des fleurs aux femmes et aux enfants. D'ailleurs le travail des vergers n'est pas en tout sens à portée des enfants, tandis que celui des fleurettes et même des grandes fleurs convient, en tout point, au bas âge : à ces titres, la série des floricoles sera placée en 2e catégorie, au rang d'utilité.

« On peut juger par ce parallèle des fruits et des fleurs, que les harmoniens, en appréciation de travail, se règlent sur des bases fort différentes de celles admises chez les civilisés ; et que la quantité ou valeur réelle du produit, qui serait parmi nous boussole exclusive d'estimation des travaux, ne le sera point dans l'état sociétaire.

« Il placera au dernier rang l'industrie fructicole, qui est la plus précieuse peut-être, car deux sexes d'harmoniens, les femmes et les enfans, vivront de fruits, soit crus, soit en compote, soit en marmelade, bien plus que de graminées. Nous en avons l'indice dans le bas prix actuel des sucres cultivés par des indigènes, comme en Indoustan. Le fruit allié au sucre est nourriture essentielle des harmoniens ; le pain, substance commune, est un mets de civilisé, de goujat, quand il est pris pour base comme chez le peuple, et fabriqué en farines communes.

« D'autre part, des fonctions qui nous semblent de pure superfluité, comme L'OPÉRA, seront en harmonie au 2e ordre de nécessité, immédiatement après les répugnantes. « Cependant, diront les civili-« sés, on peut se passer d'opéra et non de boulangers ni de meû-« niers. » L'objection est juste quant à l'ordre civilisé, qui n'est pas susceptible d'attraction industrielle ; mais on a vu, aux chapitres

de l'éducation, que l'opéra est un des plus puissants ressorts pour former l'enfant à la dextérité, à l'unité en fonctions industrielles : sous ce rapport, l'opéra est de 1re nécessité, et rétribué comme tel.

« En définitive, le classement des séries est réglé selon les convenances générales, et non selon les produits. Posons plus régulièrement le principe : on estime leur priorité de rang, en raison composée des bases suivantes :

1° En raison directe de leur concours aux liens d'unité, au jeu de la mécanique sociale.

2° En raison mixte des obstacles répugnants ;

3° En raison inverse de la dose d'attraction et d'engrenage que peut fournir chaque industrie. »

« L'opéra forme l'enfant à l'unité mesurée qui devient pour lui source de bénéfice et gage de santé ; il est donc la voie des deux luxes interne et externe, qui sont premier but en attraction ; il entraîne les enfants, dès le plus bas-âge, à tous les exercices gymnastiques et chorégraphiques. L'attraction les y pousse fortement, c'est là qu'ils acquièrent la dextérité nécessaire dans les travaux des Séries passionnées, où tout doit s'exécuter avec l'aplomb, la mesure et l'unité qu'on voit régner à l'opéra ; il tient donc le premier rang parmi les ressorts d'éducation pratique du bas-âge.

« Sous le nom d'opéra, je comprends tous les exercices chorégraphiques, même ceux du fusil et de l'encensoir. Les enfants sociétaires enchériront beaucoup sur nos manœuvres en ce genre ; nous ignorons souvent les plus élémentaires, telle que la série de pas combinés ; par exemple, chaque phalange forme pour le service divin, un corps de 144 figurants à pas gradués, savoir :

THURIFÉRAIRES.		FLEURISTES.		PAS.
Gymnasiens,	24.	Gymnasiennes,	24.	*Le coupé.*
Lycéens,	20.	Lycéennes,	20.	*Le demi-plein.*
Séraphins,	16.	Séraphines,	16.	*Le plein.*
Chérubins,	12.	Chérubines,	12.	*Le doublé.*

« Ce nombre de douze douzaines, convenant merveilleusement à la variété d'évolutions, la procession religieuse sera beaucoup plus pompeuse dans un canton d'harmonie que dans nos grandes capitales où elle est fort mesquine, surtout à Paris.

« Les évolutions chorégraphiques de l'encensoir, du fusil, de l'opéra, plaisent excessivement aux enfants ; c'est pour eux une haute faveur que d'y être admis. L'opéra unit tous ces genres

d'exercices, et c'est être ignorant sur la nature de l'homme, que de ne pas placer l'opéra en première ligne parmi les ressorts d'éducation du bas-âge, qu'on ne peut attirer qu'aux études matérielles.

« L'éducation sociétaire envisage, dans l'enfant, le corps comme accessoire et co-adjuteur de l'âme : elle considère l'âme comme un grand seigneur qui n'arrive au château qu'après que son intendant a préparé les voies; elle débute par façonner le corps, dans son jeune âge, à tous les services qui conviendront à l'âme harmonienne, c'est-à-dire à la justesse, à la vérité, aux combinaisons, à l'unité mesurée. Pour habituer le corps à toutes les perfections, avant d'y façonner l'âme, on met en jeu deux ressorts bien étrangers à nos méthodes morales, ce sont l'*opéra et la cuisine* ou gourmandise appliquée.

L'enfant doit exercer

Deux sens actifs, goût et odorat, par la *cuisine.*

Deux sens passifs, vue et ouïe, par l'*opéra*,

et le sens du tact dans les travaux où l'individu excelle.

« La cuisine et l'opéra sont les deux points où le conduit l'attraction, dans le régime des Séries pass. : la magie de l'opéra et des féeries entraîne fortement le bas-âge. Aux cuisines d'une phalange distribuées en mode progressif, l'enfant acquiert la dextérité, l'intelligence en menus travaux sur les produits de deux règnes auxquels il s'est intéressé dans les débats gastronomiques à table, et les débats agronomiques au jardin, aux étables : la cuisine est le lien de ces fonctions.

« L'opéra est la réunion des accords matériels, on y en trouve une gamme complète.

Intervention chorégraphique de tous âges et sexes.

1. Chant ou voix humaine mesurée.
2. Instruments ou sons artificiels mesurés.
3. Poésie ou pensée et parole mesurées.
4. Pantomime ou harmonie du geste.
5. Danse ou mouvement mesuré.
6. Gymnastique ou exercices harmoniques.
7. Peintures et costumes harmoniques.

Mécanisme régulier, exécution géométrique.

« L'opéra est donc l'assemblage de toutes les harmonies matérielles, et l'emblème actif de l'esprit de Dieu ou esprit d'unité mesurée. Or, si l'éducation de l'enfant doit commencer par la culture du ma-

tériel, c'est en l'enrôlant de bonne heure à l'opéra qu'on pourra le familiariser avec toutes les branches d'unité matérielle, d'où il s'élèvera facilement aux unités spirituelles.

« Je n'ignore pas combien de dépenses et d'inconvénients causerait l'emploi de l'opéra dans l'éducation civilisée; ce serait un lévier très dangereux : il convient peu de polir le peuple en régime d'industrie répugnante ; mais autres temps, autres mœurs ; il conviendra, en harmonie, que le peuple rivalise en politesse la classe opulente avec qui il se trouvera entremêlé dans les travaux. Un peuple grossier en ferait disparaître le charme ; dès lors la 12[e] passion, dite Composite, manquerait d'essor.

« L'opéra n'étant parmi nous qu'une arène de galanterie ; un appât à la dépense, il n'est pas étonnant qu'il soit réprouvé par les classes morale et religieuse ; mais il est, en harmonie, une réunion amicale, il ne peut donner lieu à aucune intrigue dangereuse, entre gens qui se rencontrent à chaque instant dans les divers travaux des Séries industrielles.

« L'opéra, si dispendieux aujourd'hui, ne coûte presque rien aux harmoniens ; chacun d'eux s'y entremet pour la construction, les machines, la peinture, les chœurs, l'orchestre, les danses ; ils sont tous, dès le bas-âge, maçons, charpentiers, forgerons, par attraction. Chaque phalange, sans recourir aux cohortes vicinales et aux légions de passage, aura environ 12 à 1,300 acteurs à fournir, soit en scène, soit à l'orchestre et aux mécaniques. Le plus pauvre canton sera mieux monté en opéra que nos grandes capitales. C'est à l'habitude générale de la scène que les harmoniens devront, en grande partie, l'unité de langage et de prononciation réglée en congrès universel.

« Résumant sur les voies et moyens de l'enseignement harmonien, j'observe qu'il emploie la pratique long-temps avant la théorie, et que cette pratique repose sur 2 séries de genre, contenant chacune beaucoup de séries d'espèces. (*Extrait de Fourier, sur l'Opéra.*)

(11) La belle Humanité verra reluire lère
Du TRAVAIL ATTRAYANT.............

Les imposteurs (il faut bien leur donner leur vrai nom), réligieux politiques et moraux, qui se prétendent les représentants de Dieu sur la terre, ont tellement obscurci la raison et l'intelligence de l'homme qu'il en est à nier ou à douter de l'existence de l'Etre-Suprême. Partons néanmoins de cet axiome splendide que l'univers étale, dans chaque création, aux yeux de tout être humain qui veut le lire : —

Il est un Dieu, il est un Dieu juste. — Eh bien ! ce Dieu de justice a-t-il pu tomber dans une contradiction aussi flagrante que celle d'avoir mis dans l'homme la nécessité du travail et en même temps une répugnance extrême pour ce travail ? Voyez-vous la fourmi, l'abbeille, le castor et aucun des animaux éprouver cette répugnance aux travaux qui leur sont nécessaires, ne les voyez-vous pas au contraire y mettre la plus grande ardeur? l'Homme seul ne suit pas cette loi de justice, ne devez-vous pas en conclure que *mésusant* de son plus beau privilége, la liberté d'option, il s'est égaré et ne trouve que dégoût et misère hors du mode de travail que Dieu lui avait assigné et dans lequel il doit trouver plaisir et abondance; ce mode est dans l'Union seule. Pensez-vous, par exemple, que le travail de labourer un champ, exécuté par une trentaine de personnes pourvues des meilleurs instruments, ne durant qu'une heure ou deux, et à l'issue duquel ces laboureurs se trouveront appelés (pour un autre travail plus agréable, comme la culture des vergers), à une nombreuse réunion des deux sexes, où se trouveront des amis, des amantes, où la gaieté, les rires, les chants retentiront, ou les plaisanteries, les bons mots, les saillies, la fine et bienveillante raillerie scintilleront de toute part, lorsque ce second travail sera couronné d'un repas abondant et même délicat, pensez-vous, dis-je, que ces travaux présenteront la répugnance qu'éprouve aujourd'hui un malheureux garçon de charrue isolé dans un vaste champ, pendant toute une journée, exposé au soleil ou à la bise, ne conduisant qu'un mauvais instrument de labour, et n'ayant en perspective après ce dur labeur qu'un maigre repas, composé de pain noir pour principal met ? Oh non ! n'est-ce pas !..... Constatons ici une vérité : — Au milieu du désordre général que présente la société, un fait culminant domine tous les autres faits d'anarchie, et forme seul le fond de la question ; c'est *le conflit entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas*. — Il est certain que ce conflit ne peut se terminer que de l'une des trois manières suivantes : ou par la violence, le partage des richesses de ceux qui possèdent, *par* et *entre* ceux qui n'ont rien, ou par le maintien de la misère, et conséquemment par la continuation des troubles et des révolutions (qui certes ne sont encore qu'à *leur aurore*, les gouvernemens le sentent bien, de là, dans leur impéritie ou leur mauvaise volonté, leurs lois coercitives et rétrogrades, leurs tentatives d'intimidation; les riches le sentent bien aussi, de là leurs inquiétudes, leurs angoisses, leur approbation donnée aux actes absurdes des gouvernans), ou bien, par une telle augmentation de produits et de

richesses, qu'il devienne possible de donner à ceux qui n'ont pas *sans ôter* à ceux qui ont.

Or, s'il n'est pas juste que les riches soient dépouillés, il ne l'est pas non plus que les classes inférieures restent dans le dénuement. Tous les esprits justes, Montesquieu, la Convention, Napoléon, Bentham ont reconnu que la société devait à tous ses membres *l'avance d'un minimum décent* d'existence (nourriture, logement, habillement, etc.), remboursable sur les produits d'un travail sain, non répugnant et toujours assuré; n'est-il pas infâme que dans notre état social l'homme soit dépouillé même de son droit au travail? La *Genèse* dit bien, ainsi que l'observe Fourier, « Dieu condamna l'homme au travail, mais il ne l'a point condamné à manquer de ce travail qui doit soutenir son existence. » Or, il est de toute impossibilité d'assurer au Peuple ces avantages, ces droits, si le travail ne devient pas *attrayant*; car le Peuple une fois pourvu du nécessaire deviendrait oisif comme les riches, si les travaux demeuraient toujours pénibles et répugnants.

D'un autre côté, point d'attraction industrielle à espérer dans le travail morcelé, solitaire, en longue séance, avec un salaire insuffisant. Donc, la justice, l'ordre et la liberté ne pourront naître que du jour où l'on sortira du morcellement qui est la base de la société actuelle, qui exclut l'unité, l'économie, et qui rend l'industrie répugnante, pour entrer dans l'association qui, étayée du travail attrayant, peut seule garantir le MINIMUM.

Amis de la liberté, de la justice, de l'ordre, réfléchissez sur l'invincible rigueur de ces déductions logiques.

(12) Mais quand les fonctions en de courtes séances.

« J'ai vu, à une leçon de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, le gosier d'un ancien crieur public, dont je ne sais plus quel muscle s'était *ossifié* à force de crier.

« Avec un peu d'attention on trouverait des monstruosités analogues dans les organes de tout homme adonné depuis long-temps à un travail unique. La déformation cruelle des paveurs et tailleurs de pierre est un fait à la portée de tout le monde et qui justifie bien cette assertion. Sans doute l'altération des formes n'est pas toujours aussi sensible, mais on ne peut douter qu'elle soit réelle, dans tous les cas où un organe se trouve exercé seul et à l'exclusion de tous les autres.

« L'industrie actuelle appliquant chaque ouvrier à une seule fonction, à une fonction qui occupe de la même manière toutes les heures

de sa journée, et toutes les journées de sa vie, est donc par cela seul absolument contraire au développement normal de l'organisme humain ; de sorte qu'on peut à bon droit critiquer l'étroitesse de vues des sociétés savantes qui ont proposé quelquefois des prix pour rendre certaines professions moins insalubres ; il fallait comprendre et proclamer qu'aujourd'hui, *toute profession industrielle est insalubre ;* qu'aujourd'hui le travail industriel est partout une cause permanente de dégradation physique, et provoquer la découverte de quelques nouveaux procédés d'industrie qui pussent faire disparaître de si graves inconvénients.

« La monotonie des fonctions et l'exercice en longues séances sont aussi un très grand obstacle au développement des facultés intellectuelles. Comment la pensée de l'homme pourrait-elle s'agrandir et se fortifier, comment son génie prendra-t-il quelque essor, si toute son activité est circonscrite dans la confection d'une tâche qui demeure éternellement la même ?

« Ces inconvénients sont rendus encore plus sensibles par la division parcellaire du travail qui s'établit nécessairement dans tous les grands ateliers. Là, on voit la vie entière d'un ouvrier se consumer dans un détail minime, comme à faire des têtes d'épingles, charger de minerai un fourneau, diriger le métal sous un laminoir, etc.

« C'est ici le lieu de signaler la haute impéritie des économistes. Ils confessent tous que si la séparation des travaux est un puissant moyen d'accroître la production et d'améliorer les produits, c'est aussi pour le producteur une cause certaine d'abrutissement, et cependant, ils ne font nul effort pour trouver une issue à ce véritable *cercle vicieux* qui ne laisse plus qu'à choisir entre la dégradation de l'homme et l'imperfection du travail. Ecoutons, à ce propos, un de ceux qui ont le plus contribué à vulgariser parmi nous la science créée par Adam Smith : « Un homme, dit M. Say, qui ne fait pendant « toute sa vie qu'une même opération, parvient à coup sûr à exécuter « mieux et plus promptement qu'un autre homme ; mais en même « temps il devient moins capable de toute autre occupation, soit « physique, soit morale ; *ses autres facultés s'éteignent et il en ré- « sulte une* DÉGÉNÉRESCENCE *dans l'homme considéré individuelle- « ment.* » M. Say montre même que ce n'est pas seulement l'ouvrier qui *dégénère de sa nature* par l'application à une fonction unique ; c'est encore, dit-il, l'homme qui par état exerce exclusivement les facultés les plus déliées de son esprit. Mais c'est principalement par rapport à la classe inférieure qu'il s'attache à montrer les fâcheuses

conséquences de la division du travail. « Dans la classe des ouvriers, « dit-il, cette incapacité pour plus d'un emploi rend plus dure, plus « fastidieuse et moins lucrative la condition des travailleurs. Ils ont « moins de facilité pour réclamer une part équitable dans la valeur « totale du produit. L'ouvrier qui porte dans ses bras tout un métier « peut aller partout exercer son industrie et trouver des moyens de « subsister; l'autre n'est qu'un accessoire, qui, séparé de ses con- « frères, n'a plus ni capacité, ni indépendance, et qui se trouve « forcé d'accepter la loi qu'on juge à propos de lui imposer. »

« Ayant si bien décrit le mal, vous croyez peut-être que le docte professeur y va chercher remède. Point! ce n'est pas son affaire. Exposant les phénomènes de la production, distribution, consommation des richesses, il dit ce qui est pour; il dit ce qui est contre; le tout avec une lucidité de style très remarquable; et il ne s'embarrasse pas du reste. Voici la conclusion finale de son chapitre sur la division des travaux : « En résultat, on peut dire que la séparation des travaux « est un habile emploi des forces de l'homme » (*habile emploi*, M. Say! un procédé d'où résulte selon vous-même la *dégénérescence* de la nature humaine; *habile emploi*, un mécanisme qui *éteint les facultés* de l'ouvrier, qui lui ôte sa *capacité* et son *indépendance!* Certes il y a ici un étrange abus de langage), « qu'elle ac- « croît en conséquence les produits de la société, c'est-à-dire sa puis- « sance et ses jouissances (non pas sans doute la puissance et les « jouissances de l'ouvrier), mais qu'elle ôte *quelque chose* à la capa- « cité de chaque homme *pris individuellement.* » *Quelque chose!* est un peu bien faible après les aveux précédents de l'auteur; mais je vois bien ce qui a mis son esprit en repos, c'est le « chaque homme *pris individuellement.* » M. Say avait déjà eu la précaution de nous dire que s'il résulte de la division du travail une dégénérescence, *c'est dans l'homme considéré individuellement.* (Voir plus haut la citation). J'entends : — Les individus dégénèrent; ils perdent la dignité de leur nature, leurs facultés, leur liberté! Ce néanmoins LA SOCIÉTÉ va toujours se perfectionnant. — Cela rappelle un peu ce bon simple qui donnait à perte le détail de sa marchandise, espérant qu'il pourrait se récupérer sur l'ensemble de la vente.

« Dès l'année 1808, M. Fourier, se garant de l'engouement général qui commençait à gagner les esprits en faveur de l'économie politique, la signalait comme une science fausse, une illusion, *un cercle vicieux*. — En 1829, indigné de voir les économistes réduire définitivement leur science à une simple analyse du mal existant, et ne

chercher aucune voie d'amélioration, « c'est agir, s'écria-t-il, comme « un médecin qui dirait au malade : mon ministère consiste à faire « l'analyse de votre fièvre et non pas à vous en indiquer les moyens cu- « ratifs. » — Un tel médecin nous semblerait ridicule; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes qui, s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au bouc : *Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts.*

« Et maintenant, s'il est constaté que M. Fourier apporte le vrai moyen de *tirer du puits* le pauvre hère, ne trouvera-t-on pas qu'il a le droit de remontrer sévèrement les économistes sur la nullité de leur science?

« Voici le problème que les économistes devaient résoudre ou au moins proposer : « Conserver les avantages incontestables de la division du travail, même l'introduire dans tous travaux de culture et de ménage, où l'industrie actuelle n'opère que *par complication la plus grande*, *affectant à un seul individu toutes les nuances d'une fonction;* et cependant échapper aux graves inconvénients signalés par M. Say, inconvénients inévitables dans les grands ateliers de fabriques où l'industrie des civilisés opère *par séance de la plus longue durée et de la plus grande monotonie.* »

« Le procédé d'industrie sociétaire, exercée en courtes séances et distribuée par *groupes* et *séries de groupes*, satisfait pleinement à cette double condition. Dans *le Phalanstère* toute fonction agricole, ou de fabrique, ou de ménage, est accomplie par des *groupes* de travailleurs. La tâche ainsi partagée entre plusieurs se fait avec rapidité, de sorte que, dans une même journée, le même individu peut s'appliquer successivement à des fonctions très diverses.

« La division parcellaire du travail devient la condition essentielle de l'application du *procédé;* car elle seule peut permettre d'affecter sans cohue un grand nombre de travailleurs à une même fonction. Mais en même temps la courte durée des séances introduit la variété des travaux et ainsi procure à chacun le développement de toutes ses facultés, la satisfaction de tous ses goûts.

« On objectera peut-être que pour accomplir un travail avec perfection, il ne suffit pas que l'ouvrier n'ait à s'occuper que d'un simple détail; que pour acquérir ce qu'on appelle dans les arts *le tour de main*, il lui faut aussi une longue pratique. — Ceci est un fait incontestable, mais qui n'entraîne aucunement la nécessité d'une *pratique en longues séances.* — Quand les riches de la société actuelle veulent

acquérir de l'habileté dans quelque exercice de corps, comme danse, escrime, natation, manége, ils ont besoin aussi d'une longue pratique; mais s'il leur fallait danser ou chevaucher tout le long du jour, et toute la semaine, et toute l'année, ce qui leur est un exercice salutaire leur deviendrait une fatigue insupportable. — Il en est de même de *la dextérité industrielle* qui n'exige nullement une application exclusive et sans relâche.

« Le besoin d'*alternance* est un fait que la nature atteste de toutes parts; en l'introduisant dans les travaux humains, M. Fourier ne fait donc que rallier à l'ordre universel. Après cela il est entendu que ce principe n'est pas absolu dans ses modes d'application; tels travaux exigeront une plus longue durée; tels autres devront revenir plus fréquemment; l'alternance portera sur les travaux et les plaisirs d'une journée, ou sur ceux d'une semaine, d'une année, etc. Le seul fait auquel on doive s'arrêter, c'est que pour assurer à chacun le complet développement et le libre exercice de toutes ses facultés, il faut procurer à tous la possibilité de prendre part à un grand nombre de fonctions diverses; or cela n'est praticable que dans une vaste association qui réunisse, comme le Phalanstère, l'infinie variété des travaux de ménage, culture et fabrique, et dans laquelle tout exercice se fasse généralement en *courtes séances* (hormis les travaux de sciences et d'arts qui veulent communément des séances plus longues).

« Par cette combinaison nouvelle des travaux humains, chaque associé, se trouvant engagé dans vingt ou trente fonctions diverses, ne risque jamais de chômer d'ouvrage comme l'ouvrier qui, dans nos sociétés incohérentes, ne possède qu'un seul métier. Ainsi le procédé sociétaire assure aux individus ce *droit au travail* qu'on a jusqu'ici complétement méconnu, et que d'ailleurs on ne peut pas garantir au peuple dans l'industrie morcelée.

« Mais c'est surtout comme procurant le développement moral des individus, c'est comme élevant au plus haut degré la *sociabilité* de l'homme qu'il faut considérer cette organisation du travail en courtes séances. — Dans le *Phalanstère*, chaque groupe se forme librement selon les affinités de caractère, et suivant la vocation industrielle de ses membres. — Lorsque la séance d'un groupe est terminée, chacun des membres va concourir à la formation de quelque autre groupe et fournir une séance dans laquelle il a un emploi différent et des compagnons nouveaux. En admettant que chaque associé prenne parti dans 30 groupes divers (ce qui n'est pas une supposition

trop forte si on considère que tous ces groupes n'exerceront pas tous les jours ni en toute saison, et de plus qu'il faut ici compter les groupes réunis pour les plaisirs de la consommation comme pour ceux du travail productif); en prenant de plus 24 pour le nombre moyen de chaque groupe, on trouvera que, dans la phalange agricole, chaque individu se trouve lié par des rapports *directs* d'affection et d'intérêt, au moins avec 720 personnes de tout âge et de sexe divers. Si maintenant l'on fait attention que par analogie ou contraste de fonctions il existe entre la plupart des groupes des affinités ou des rivalités industrielles, on verra que dans notre grand ménage sociétaire de 16 à 1,800 personnes il sera impossible de trouver deux individus qui soient étrangers l'un à l'autre.

« Chacun se trouvant lié d'intérêt ou d'affection à un très grand nombre de groupes industriels, on n'aura pas à craindre l'égoïsme corporatif qui veut toujours abaisser toutes les fonctions au profit d'une seule. Quant à l'égoïsme individuel, il sera ici un gage assuré de justice, parce que chacun aura quelque intérêt direct ou indirect à ce que nul groupe ou série de groupes ne soit lésé dans la répartition.

« En résumé, tout l'art d'associer repose sur cette invention du travail en courtes séances, c'est par elle que M. Fourier attaque avec succès les grandes difficultés d'harmonie et réglement des passions contre lesquelles ont échoué jusqu'ici tous philosophes, législateurs et prêtres. Je sais bien qu'une telle prétention excitera le dédain de ceux qui veulent absolument juger sans connaître. Quoi! changer le sort de l'humanité, apporter aux hommes la sagesse et le bonheur par l'introduction d'un simple procédé industriel, par le *travail en courtes séances!* à certains esprits, ceci semble d'une outrecuidance extrême. — Mais de grâce voudrait-on d'abord se mettre en souvenir la prodigieuse influence qu'ont exercée sur les destins de l'humanité certaines inventions bien petites au premier aperçu, comme la boussole, le télescope, la poudre à canon, l'imprimerie. — Après on pourra voir dans les livres de M. Fourier s'il a en effet déduit de son *procédé un et universel* une science complète, une véritable *théorie sociétaire*.» (Extrait du Phalanstère, *article de Transon.*)

Ajoutons que l'exécution des travaux en courtes séances n'est autre chose que la *division du travail* PERFECTIONNÉE; perfectionnée en ce sens qu'elle passe du mode *simple* (le *simplisme* est le péché favori de la civilisation, elle devrait cependant voir que rien n'est en mode simple dans la nature. Pauvre société! ce n'est pas sa faute si elle est

née ainsi, elle est *fille* des *philosophes.....*) au mode *composé*. Je m'explique : La division actuelle du travail est en mode simple ; car elle ne divise que les fonctions, sans diviser aussi le *temps* employé à s'en acquitter; en outre, elle n'introduit pas cette division dans toutes les branches de travail ; celui du jardinage, par exemple, est fait par un seul individu ou tout au plus trois (chez les riches seulement) qui sont obligés d'embrasser tous les détails, tels que labour, taille, greffe, soin des graines et *de tous les arbres*, *arbustes et plantes* d'un jardin : et vraiment on doit avouer qu'il n'en peut être autrement dans un ordre d'industrie qui forme des millions de petits jardins, pour fournir des fruits, légumes, etc., à des millions de petites agrégations ou familles. — Le travail en courte séance devient une division du travail en mode composé, parce qu'il étend la distribution parcellaire des fonctions à toutes les branches de travaux, parce qu'en outre, il divise le temps employé à faire chaque travail. Ainsi, dans les vastes jardins d'un Phalanstère, les diverses fonctions de culture, pour chaque espèce de fruits, légumes, fleurs, etc., seront partagés entre autant de séries, groupes, sous-groupes de travailleurs, qui en outre diviseront leur temps entre leurs diverses occupations, et donneront une ou deux heures à chaque.

(13) **De notre planète, oui, telle est la destinée!**

Optimistes ridicules, vous allez sans doute nous répéter : Tout est au mieux sur la terre, chacun est content de son sort; et, d'ailleurs, en admettant que cela ne soit pas, toujours est-il que les misères durent depuis le commencement du monde, et continueront jusqu'à sa fin. Par conséquent, avec d'excellentes intentions, vous n'êtes que des utopistes, lorsque vous prétendez rendre l'état social meilleur.— Oui, certes, les choses demeureraient toujours ainsi, et s'empireraient même, si tous les cerveaux étaient aussi étroits que les vôtres! — De ce que les sociétés humaines ont langui jusqu'à ce jour dans un état d'incohérence et de détresse, ouvrage de l'homme lui-même, s'ensuit-il, ô *raisonnards!* que cet état doive durer toujours? Tous les esprits justes et bienveillants n'ont-ils pas, à toutes les époques, admis la possibilité et la nécessité de rendre plus heureux le destin de l'homme? Surtout dans le demi-siècle qui vient de s'écouler, les efforts, les événements, ne sont-ils pas venu témoigner hautement de cette vérité? Ecoutons, sur ce sujet, un écrivain aussi éloquent qu'intelligent, le comte de Maistre :

« Nous devons nous tenir prêts à quelques grands événements dans l'ordre des destinées générales, la révolution française n'ayant été que le terrible et indispensable préliminaire de la révolution mémorable qui se prépare. »

« Nous sommes à la troisième explosion de la toute-puissante bonté en faveur du genre humain. Je ne finirais pas, si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente. Encore une fois, ne blâmez pas les gens qui s'en occupent, et qui voient *dans la révélation même*, *des raisons de prévoir une révélation de la révélation.* Appelez ces hommes illuminés; je serai tout-à-fait d'accord avec vous, pourvu que vous prononciez le nom sérieusement. »

« Les savants européens sont dans ce moment des espèces de conjurés ou d'initiés, ou comme il vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une sorte de monopole, et qui ne veulent pas qu'on sache *plus* ou autrement *qu'eux*.

« Mais cette science sera incessamment honnie par une postérité *illuminée*, qui accusera justement les adeptes d'aujourd'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que Dieu leur avait livrées, les conséquences les plus précieuses pour l'homme. »

« Alors, toute la science changera de face; l'esprit, long-temps détrôné et oublié, reprendra sa place. »

« Alors, des opinions qui nous paraissent aujourd'hui bizarres ou insensées seront des axiomes dont il ne sera plus permis de douter, et l'on parlera de notre *stupidité actuelle comme nous parlons de la superstition du moyen-âge*. »

Si nous sommes des utopistes et des fous, comme vous le prétendez, ô triples RAISONNARDS! du moins nous avons l'avantage de voir, dans nos rêves, le beau, le grand, le vrai, le juste, au lieu que vous vous tenez éveillés, au milieu de la laideur, de la saleté, de la bassesse, de l'injustice, de la fausseté; vous vous complaisez à laisser croupir vos corps et vos esprits dans toutes ces impuretés. On doit vous plaindre : vous êtes comme ces malades dont l'haleine est infecte, et qui cependant ne se sentent pas eux-mêmes; puissent nos efforts vous guérir bientôt!

Elégants de la civilisation, Gants-jaunes, si raffinés dans vos goûts, votre ton, vos manières, si poétiques dans vos esprits, sortez de vos appartements, descendez de vos équipages, hazardez-vous un peu dehors : cinq minutes sont à peine écoulées, vous voilà crottés des pieds à la tête; continuez votre promenade, vous êtes coudoyés, heur-

tés, froissés, par des passants grossiers, inattentifs et de mauvaise humeur; des odeurs fétides, des vues dégoûtantes, des bruits assourdissants vous assiégent de tous côtés, tous vos sens sont blessés à la fois. Est-il étonnant, après cela, que les hauts civilisés soient de plus en plus casaniers, et se claquemurent dans leurs maisons, dans leurs appartements, si bien en harmonie, par leur exiguité, avec l'étroitesse où sont parvenus les cerveaux? Voyez les Anglais, le peuple incontestablement le plus avancé en civilisation, eh bien! c'est aussi celui qui attache le plus de plaisir et d'importance à ce qu'il nomme *the comforts of home*, c'est-à-dire au cercle le plus étroit dans lequel puisse se circonscrire l'égoïsme! Eh vraiment! qui ne comprend sans peine cette propension, et qui peut la blâmer, quand on a le malheur d'avoir analysé, sondé tous les dégoûts qui vous oppriment si vous vous aventurez à mettre le nez dehors, à toutes les *misfortunes* qui vous arrivent quand vous voulez étendre vos relations hors du cercle retréci du chez-soi familial.

Cherchez des distractions dans nos théâtres les plus fameux, que voyez-vous? quelques artistes géants, il est vrai; mais la salle, les décors, les accessoires, sont-ils en harmonie avec leurs talents, avec leurs sentiments?..... Les relations sociales, que sont-elles? Voyez, à la galerie, au balcon de l'Opéra, des Gants-jaunes se pavanent au premier rang; derrière, se trouvent des femmes; ces messieurs ne se dérangent pas. Nous sommes cependant le peuple le plus poli, le plus galant du monde; nous vivons dans le paradis des femmes!..... A ces bals de l'Opéra, à ces fêtes si vantées, exaltées au-delà des féeries, les femmes, non oublieuses des égards qui leur sont dus, craignent de s'y montrer. Il n'y a pas long-temps, peu s'en est fallu que le sang ne rejaillît sur ceux qui venaient y chercher le plaisir et la joie. *Par ordre* de la suprême rectrice, protectrice, tutrice, conservatrice, directrice de la civilisation, la sainte, vénérable et sublime police, *il est défendu* de danser à ces bals..... — Tout cela est vrai, mais tout cela tient à l'ordre de choses, tout cela est inhérent à notre état social. — Tu as tout-à-fait raison, cher étiolé de civilisation; c'est précisément pour cela que nous voulons sortir de cet *ordre*, afin d'entrer dans un milieu plus harmonique, et qui ne vienne pas corrompre ce que la nature a mis de beau et de noble en nous tous. — Les personnes qui croient à une réforme sociale et la désirent, sont préoccupés d'une erreur étrange et nuisible à cette réforme : c'est de s'imaginer que l'état social où nous vivons, en d'autres termes, la civilisation, doit, dans son développement,

conduire à tous les progrès désirables. Prétendre que la civilisation *développée* sera la société *future* (l'Harmonie), c'est donner à entendre aussi que la société barbare (égyptienne et turque, par exemple), qui, en ce moment, se *transforme* en civilisation, c'est dire que cette société perfectionne sa barbarie. — Nullement, la barbarie, en se perfectionnant, se transforme en civilisation, la civilisation elle-même en se perfectionnant se transforme en Harmonie. Entre les formes sociales, civilisation et Harmonie, il peut s'en trouver d'autres (*garantisme, sociantisme*), plus parfaites que la première et moins que la seconde, et participant dans leurs faits de l'une et de l'autre; ces formes sont distinguées, dans chacune de leurs *phases*, par des caractères spéciaux de politique, d'industrie, de mœurs, etc. De cette façon seulement, il devient possible de mettre de l'ordre dans l'étude des sociétés humaines, et de constituer une *science sociale fixe*. En se traînant dans la méthode incohérente de tous nos publicistes, il est impossible de s'y reconnaître dans le présent, et encore moins de rien prévoir pour l'avenir des sociétés; au lieu qu'au moyen d'une science fixe, d'une véritable boussole sociale, il devient facile de calculer d'avance tous les faits d'une société plus élevée, afin d'y conduire graduellement, sans secousse et sans désordre, la société existante; il devient encore possible de franchir, sans s'y arrêter inutilement, des formes sociales intermédiaires, pour arriver à une beaucoup plus élevée. C'est ainsi qu'aujourd'hui l'Humanité tout entière peut passer en Harmonie, sans s'arrêter à languir dans le *garantisme* et le *sociantisme*. On voit déjà quelques germes de ce fait, par exemple, lorsque des sauvages se civilisent sans passer par le patriarchat et la barbarie. — Plus élevées que l'Harmonie, il existe encore d'autres formes sociales, telles que l'Harmonie *composée*, etc., qu'il serait impossible cependant d'organiser de nos jours, avec nos moyens actuels de science, d'industrie, de mœurs, etc., etc.

Il est encore un caractère qui tranche d'une façon bien marquée la différence entre la civilisation et l'Harmonie, et qui démontre que cette dernière société ne peut être le développement de la forme civilisée. En effet, dans la civilisation, c'est essentiellement sur la loi de contrainte, de châtiment, de misère, que se fonde le lien social : ôtez le divin procureur du roi, le doux Sanson, le bon gendarme et le bagne paternel, l'anarchie commence son règne, la société croule de toutes parts. Dans l'avenir, au contraire, c'est l'attraction, l'attrait, le plaisir, le bonheur, qui régissent la société,

en unissent les membres par des liens de fleurs, d'ivresses croissantes et d'ardents désirs pour le maintien d'un ordre si beau.

Et vous, zélateurs de l'amélioration et du progrès, incrédules touchant la théorie nouvelle que vous ne connaissez point dans son intégralité, et que d'ailleurs la pratique a vérifiée seulement dans quelques faits isolés, ce qui vous donne beau jeu pour mettre en avant des fins de non recevoir, vous nous direz peut-être : — Pensez-vous donc changer le destin social de l'Humanité au moyen d'une chose aussi simple que *l'organisation des travaux* EN COURTES SÉANCES ? — Mais, au risque de nous répéter, faites donc attention que les choses les plus simples en apparence ont, de tout temps, produit les résultats les plus importants. Quoi de plus simple que cette légère aiguille aimantée suspendue sur un pivot (la boussole) ? Quels résultats immenses ne produit-elle pas, cependant ! Avec son secours, l'homme s'élance sur l'immensité de l'Océan, dirige sa course au sein des ténèbres, aborde aux rivages les plus lointains, découvre un monde nouveau, étend encore chaque jour ses conquêtes sur les mers. Oubliez-vous la poudre à canon, la vapeur? etc., etc. Est-il rien de plus simple ? Quels effets gigantesques n'ont-elles pas produits ? D'ailleurs, s'il faut que les faits soient compliqués pour vous paraître importants et dignes de fixer l'attention, nous vous demanderons si c'est une chose qui vous paraît indifférente que de changer les bases de l'organisation du travail humain ? N'est-ce pas de son travail que *dépend le sort de l'homme ?* n'est-ce pas lui qui forme les fondations de son existence ? Le dégoût et la peine dans l'exécution de ce travail ne le rendent-ils pas malheureux aujourd'hui ? l'attrait et la facilité ne le rendront-ils pas heureux dans un autre ordre social ? En convenez-vous? — Eh bien! dans les *courtes séances* de travail se trouvent cet attrait, cette facilité dans son exécution : tout le problème, toute sa solution sont là, et ils y sont, parce que les *courtes séances* satisfont à une exigence animique et corporelle de l'être humain pris en masse; exigence dont toute la nature nous offre une image et un reflet perpétuels. Croyez-vous donc, après cela, que les *courtes séances* soient un fait de peu de valeur ? Quel risque peut-on courir en faisant un essai sur quatre cents enfants ? N'est-il pas certain que les économies résultant de la réunion et de la gestion unitaire donneront d'amples bénéfices aux fondateurs, même en supposant que la théorie d'attraction au travail soit fausse?

Quant à vous, nobles seigneurs du dédain, qui nous tournez le dos en souriant de pitié, *cocking up your nose*, comme disent si

expressivement les Anglais, nous ne répondrons rien à votre geste, dans la certitude où nous sommes que vous êtes gangrenés, ou tout au moins que votre crâne est vide de cervelle; ce qu'il vous faudrait aujourd'hui pour guérir vos intelligences, ce serait de la fleur de soufre, et encore il n'est pas sûr qu'elle en vienne à bout. Aux jours de félicité et d'Harmonie, vous prendrez votre part des joies communes, c'est le remède le plus efficace pour opérer votre guérison.

(9') Les cultures des champs entre elles mélangées,

Je transcris ici un passage de Fourier sur la disposition des cultures. Cette disposition est déterminée par la nature même des choses, suivant trois *méthodes* ou *ordres agricoles*.

« 1° *L'ordre simple ou massif*, est celui qui exclut les entrelacements; il règne en plein dans nos pays de grande culture, où tout est champ d'un côté, tout est bois de l'autre. On voit, dans la masse des terres à blé, beaucoup de points qui pourraient convenir à d'autres cultures, et surtout aux légumineuses; de même que, dans la masse des bois, on trouve beaucoup de pentes douces qui pourraient convenir à une vigne, beaucoup de plaines intérieures qui pourraient convenir à une clairière cultivée, et améliorer la forêt, où il faut ménager des espaces vides pour le jeu des rayons solaires, la circulation de l'air et la maturité du bois.

« 2° *L'ordre ambigu ou vague et mixte*, c'est celui des jardins confus qu'on nomme anglais, et qu'on devrait nommer chinois, puisque l'Angleterre a emprunté des Chinois cette méthode, fort agréable quand elle est employée à propos, mais non pas avec la mesquinerie civilisée, qui rassemble des montagnes et des lacs dans un carré de la dimension d'une cour.

« L'Harmonie étant ennemie de l'uniformité, emploiera sur divers points d'un canton, et notamment dans les pays coupés, comme le pays de Vaud, cette méthode chinoise, ou vague et ambiguë, qui rassemble comme par hasard toutes sortes de cultures et de fonctions : elle formera un contraste piquant avec les massifs et les lignes engrenées.

« 3° *L'ordre engrené et composé* est l'opposé du système civilisé, selon lequel chacun tend à se clore, et s'entourerait volontiers de bastions et batteries de gros calibre. Chacun, en Civilisation, veut se retrancher, et faire une citadelle de sa propriété. On a raison, en Civilisation, parce que cette société n'est qu'un ramas de voleurs, gros ou petits, dont les gros font pendre les petits; mais, en Har-

monie, où l'on ne peut pas essuyer le moindre vol, et où un enfant ne volerait pas même une grappe de groseilles, on emploie, autant qu'il se peut, dans les distributions de culture, l'ordre matériel composé, ou méthode engrenée, selon laquelle chaque série s'efforce de jeter des rameaux sur tous les points, engage des lignes avancées et des carreaux détachés dans tous les postes des séries dont le centre d'opération se trouve éloigné du sien.

« L'ordre massif est le seul qui ait quelque rapport avec les méthodes grossières des civilisés; ils réunissent toutes les fleurs d'un côté, tous les fruits de l'autre; ici, toutes les prairies; là, toutes les céréales : enfin, ils forment partout des masses dépourvues de lien, leur culture est en état d'incohérence universelle et d'excès méthodique.

« D'autre part, chacun d'eux, sur son terrain, fait abus de la méthode engrenée, car chacun voulant recueillir, sur le sol qu'il possède, les objets nécessaires à sa consommation, accumule vingt sortes de cultures sur tel terrain qui n'en devrait pas compter moitié. Un paysan cultivera pêle-mêle blé et vin, choux et raves, chanvres et pommes de terre, sur tel sol où le blé seul aurait convenu; puis, le village entier mettra en blé exclusivement quelque terrain éloigné qu'on ne peut pas surveiller contre le vol, et qu'il aurait convenu de mélanger de quelques plantations. Une Phalange, exploitant son canton en système combiné, commence par déterminer deux ou trois emplois convenables à chaque portion : l'on peut toujours faire avec succès des mélanges, hors le cas de vignobles très précieux, qui encore peut compter fruits et légumes en accessoires de la culture pivotale. Ces alliages ont pour but d'amener divers groupes sur un même terrain, de leur ménager des rencontres qui les intéressent aux travaux engrenés avec les leurs, et de laisser le moins que possible un groupe isolé des autres.

« A cet effet, chaque branche de culture cherche à pousser des divisions parmi les autres : le parterre et le potager, qui, chez nous, sont confinés autour de l'habitation, jettent des rameaux dans tout le canton. Leur centre est bien au voisinage du Phalanstère; mais ils poussent dans la campagnes de fortes lignes, des masses détachées, qui diminuent par degrés, s'engagent dans les prairies dont le sol peut leur convenir; et de même les vergers, quoique moins rapprochés du Phalanstère, ont à sa proximité quelques postes de ralliement, quelques lignes ou blocs d'arbustes et espaliers engagés dans le potager et le parterre..»

« Continuant les applications des principes fixes et invariables d'après lesquelles se règlent toutes les harmonies sociétaires, Fourier poursuit le calcul des résultats, en entrant dans les détails du milieu phalanstérien, et nous les décrivant ainsi que ferait un voyageur qui raconte ce qu'il a vu dans des contrées lointaines :

« Cet engrenage, agréable sous le rapport du coup d'œil, tient encore plus à l'utile, à l'amalgame des passions et des intrigues. On doit s'attacher surtout à ménager des *mariages de groupes*, des rencontres de ceux d'hommes avec ceux de femmes, par suite de l'engrenage des cultures; l'idée de mariage des groupes est plaisante, et prête à l'équivoque. Mais ce sont des rencontres industrieuses fort décentes, et aussi utiles que nos réunions de salon et de café sont stériles; par exemple :

« Si la Série des cerisiers est en nombreuse réunion à son grand verger, à un quart de lieue du Phalanstère, il convient que, dans la séance de quatre à six heures du soir, elle voie se réunir avec elle et à son voisinage :

« Une cohorte de la Phalange voisine et des deux sexes, venue pour aider aux cerisiers; un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver une ligne de cent toises de mauves et dahlias, qui forment perspective pour la route voisine, et bordure en équerre pour un champ de légumes contigu au verger.

« Un groupe de la Série des légumistes, venu pour cultiver les légumes de ce champ.

« Un groupe de la Série des mille fleurs, venu pour la culture d'un autel de secte, placé entre le champ de légumes et le verger de cerisiers.

« Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance, et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers, dans la forêt voisine.

« A cinq heures trois quarts, des fourgons suspendus, partis du Phalanstère, amènent le goûter pour tous ces groupes : il est servi dans le castel des cerisiers, de cinq heures trois quarts à six un quart; ensuite les groupes se dispersent, après avoir formé des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivans.

« Plus d'un civilisé va dire qu'il ne voudrait envoyer ni sa femme, ni sa fille à ces réunions; c'est juger des effets de l'état sociétaire par les effets de Civilisation : les pères seront les plus empressés de voir leurs femmes et leurs filles dans les Séries industrielles, parce qu'ils

sauront que rien de ce qui s'y passe ne peut rester inconnu. Or, les femmes sont bien circonspectes en lieu où elles sont certaines que toutes leurs actions seront connues de père, de mère, de rivales; c'est ce qui n'a pas lieu dans une maison civilisée, où le père, s'il veut surveiller femmes et filles, est trompé par tout ce qui l'entoure. Les mariages étant très faciles en Harmonie, *même sans dot*, les filles sont toujours placées de seize à vingt ans. Jusque-là, on peut leur laisser pleine liberté, parce qu'elles se surveillent entre elles, ainsi qu'on le verra aux chapitres spéciaux; or, il n'est pas de garde plus sûre auprès d'une femme que l'œil de ses rivales. »

FIN DES NOTES.

DATE DUE			

